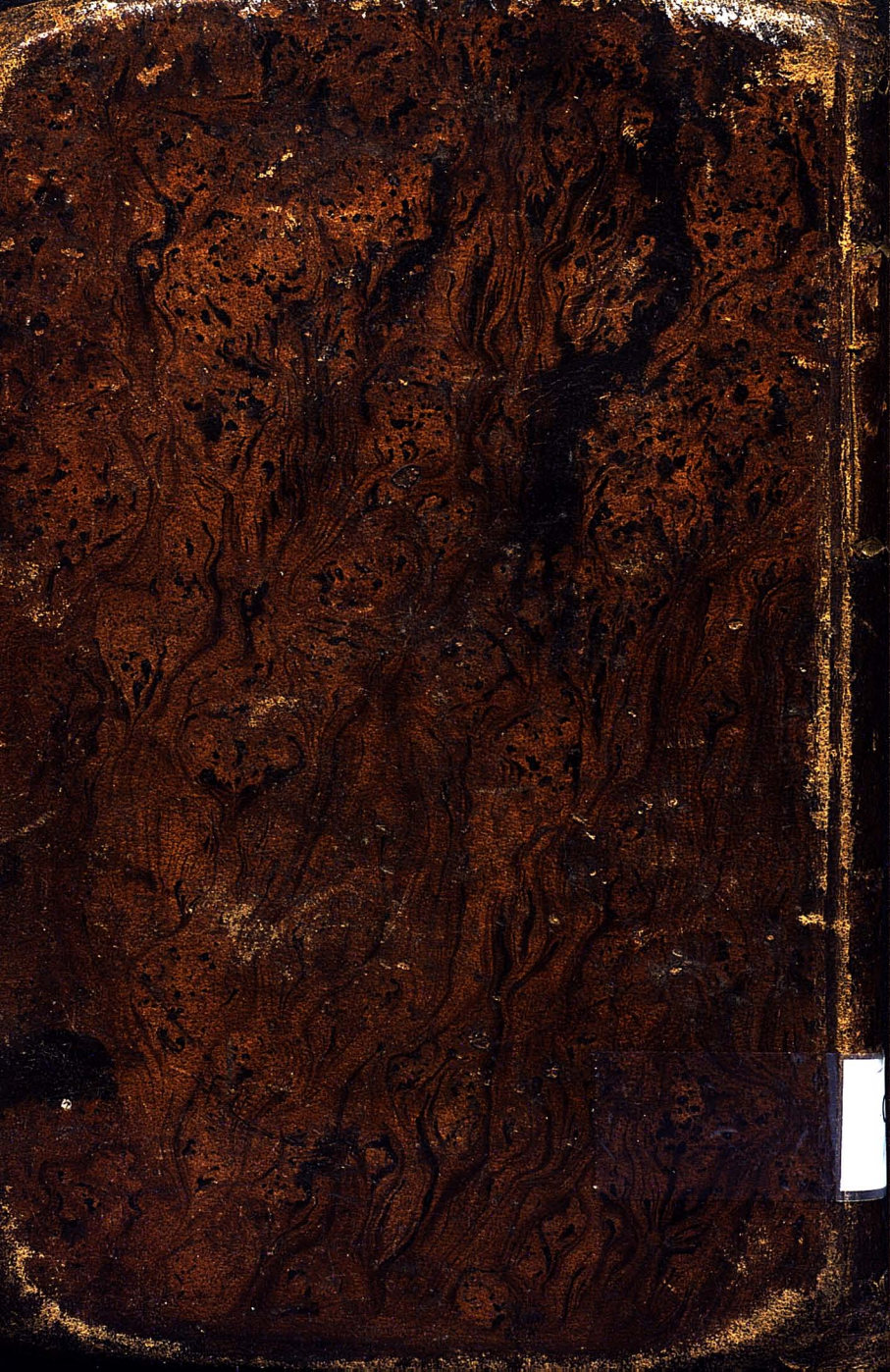
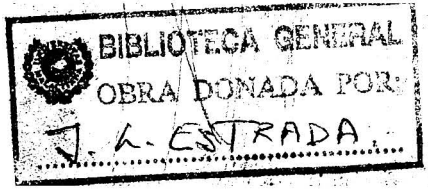
OBRAS

LITERARIAS

C/2260




BIBLIOTECA GENERAL
OBRA DONADA POR:
J. A. ESTRADA

AVANT-PROPOS [1].

UNIVERSIDAD DE MALAGA BIBLIOTECA GENERAL

Au milieu de tant de combats livrés sur le terrain de la littérature, et de cette espèce de révolution qui règne dans le monde théâtral, la première condition que je me suis imposée, au moment d'entreprendre cet ouvrage, fut celle d'oublier tous les systèmes, et de suivre, pour toute règle, ces principes clairs, incontestables, qui tiennent à l'essence même du drame, et qui formeront toujours, par rapport au théâtre, le code du bon sens.

Puisque je me propose, me suis-je dit, d'écrire un drame historique, il faudra d'abord choisir un grand événement, qui réveille l'attention et qui excite l'intérêt; il faudra aussi qu'il ait, si c'est possible, quelque chose d'extraordinaire, une physionomie qui le distingue de tous les autres; et qu'il offre en même temps ce mouvement, ces [illegible] qui saisissent l'[illegible]

Ayant conçu cette idée toute simple du drame historique, il s'agissait de remplir de mon mieux les deux conditions essentielles qui semblent en dériver: il fallait tracer le tableau avec la plus grande fidélité possible, sans rechercher néanmoins cette exactitude scrupuleuse qu'on exige dans une chro-

[1] Este prólogo precedió á la edicion de este drama, publicada por separado en Paris.

BIBLIOTECA UNIVERSIDAD DE MALAGA
6104279671

rique; mais en s'efforçant de graver sur l'ouvrage, comme sur une médaille, le cachet de l'époque et du pays.

Une fois l'esquisse du tableau faite, on devait tâcher d'y encadrer en quelque sorte une tragédie; car je suis intimement convaincu (et si c'est une erreur, elle est bien excusable) que jamais le drame historique ne réussira au théâtre, que lorsqu'il parviendra à satisfaire en même temps la raison et le cœur, par le reflet fidèle d'un grand événement, ainsi que par la lutte animée des passions.

Quant au sujet que j'ai choisi, je dois avouer franchement qu'il me paraît remplir presque toutes les conditions que les maîtres de l'art peuvent exiger; il n'est pas aisé de trouver dans l'histoire plusieurs événements aussi extraordinaires, aussi dramatiques que cette révolte des Maures sous Philippe II. Qu'il me soit permis d'en dire un mot, pour indiquer au moins sa nature et son importance.

Lors de la conquête de Grenade par les Rois Catho[illegible], on accorda aux vaincus la capitulation la plus avantag[illegible] [illegible]raient se retirer librement en Afrique, ou rester dans le pays, en conservant leurs mœurs, leurs usages, l'exercice de leur religion. On commença pourtant à les inquiéter du vivant même de Ferdinand et d'Isabelle; ce qui donna lieu à quelques soulèvements partiels, qui furent bientôt étouffés. Sous Charles-Quint, on répéta les mêmes tentatives; mais ce ne fut que sous Philippe II, vers la moitié du seizième siècle, que l'on

résolut d'effacer jusqu'aux traces de ce peuple vaincu. On publia, à cet effet, de nouvelles ordonnances, qui défendaient aux femmes leur costume, encore rapproché du moresque, qui interdisaient aux descendants des Maures de parler en arabe, de célébrer leurs fêtes, de prendre même des bains, de fermer les portes de leurs maisons, à certains jours de la semaine... Pour empêcher l'exécution de ces décrets, les Maures eurent d'abord recours à des remontrances, à des prières; le marquis de Mondejar, capitaine-général du royaume de Grenade, homme du plus grand mérite, intercéda vainement en leur faveur; le gouvernement s'obstina à faire exécuter ses ordres.

Ce fut alors qu'éclata la révolte, préparée de longue main, et qui mit en danger la monarchie espagnole, au faîte de sa puissance. Les descendants des Maures se trouvaient en très grand nombre dans plusieurs provinces, dans celle de Grenade sur-tout; ils étaient industrieux, riches, puissants; ils comptaient sur le secours des États Barbaresques, et même de l'empereur de Constantinople, avec lesquels ils étaient en communication; et voyant l'Espagne engagée, à cette époque, dans des prétentions ruineuses et des guerres lointaines, ils crurent que le moment de leur délivrance, si longtemps annoncé par des prédictions et des augures, était enfin arrivé.

Tout-à-coup, comme par enchantement, on vit paraître une nation musulmane au milieu d'une nation chrétienne; la haine de deux peuples, nour-

rie pendant huit siècles de guerre à mort, se montra plus envenimée que jamais ; et ils sentirent bien tous les deux qu'il s'agissait de leur existence.

Cet événement n'a pas eu, en général, aux yeux des étrangers, toute l'importance dont il était digne ; il faut voir dans les historiens espagnols, même dans les poëtes, jusqu'à quel point cette révolte jeta l'alarme dans la nation. L'élite de l'armée accourut de toutes parts, pour étouffer le feu avant qu'il n'embrasât le royaume ; les chefs les plus renommés pénétrèrent, à plusieurs reprises, dans les montagnes des Alpujarras ; le roi lui-même s'approcha du théâtre de la guerre ; et s'il ne marcha pas en personne contre les révoltés, comme il en fut question, il ne confia le commandement suprême de l'armée qu'à son propre frère, le célèbre don Juan d'Autriche, qui plaça la victoire sur les Morisques à côté du triomphe de Lépante.

Pour peindre assez fidèlement un sujet d'une telle gravité, la littérature espagnole offrait de grandes ressources ; car elle possède deux histoires particulières de cette révolte, d'un mérite singulier, chacune dans son genre. L'ouvrage de don Diego Hurtado de Mendoza, qui lui a valu à juste titre le surnom de *Salluste espagnol*, suffirait à lui seul pour faire apprécier cet homme d'état célèbre, profond politique, grand historien, poëte, auquel l'Europe savante est redevable de plusieurs trésors littéraires qu'il tira de l'obscurité. Placé par sa haute naissance, ainsi que par ses qualités person-

nelles, à même de bien juger les hommes et les événements; frère du fameux marquis de Mondejar; possédant à fond la langue arabe, et connaissant parfaitement bien les localités, il consacra ses loisirs, dans sa retraite de Grenade, à tracer de main de maître l'histoire de cette insurrection, et il enrichit la littérature castillane d'un modèle accompli [1].

L'ouvrage de Luis del Marmol [2] est loin d'avoir un mérite littéraire aussi relevé que celui de Hurtado de Mendoza; mais c'est une histoire plus complète, plus détaillée, dont l'auteur conduit le lecteur par la main, lui fait parcourir les lieux, le rend témoin de chaque événement. « J'écris, dit Marmol, la révolte et la punition des Morisques de Grenade, avec toutes les choses mémorables qui s'y rattachent; et j'ai été à même de le faire mieux que tout autre, ayant été employé, depuis le commencement jusqu'à la fin, dans l'armée de Sa Majesté. » Quand même il n'aurait pas révélé cette circonstance, on aurait aisément deviné que c'est un témoin oculaire qui parle; il ne raconte pas, en simple historien; il met sous les yeux ce qu'il a vu lui-même.

A la faveur de tels guides, il m'a été plus facile de saisir l'ensemble de ce grand événement, et d'en connaître plusieurs détails, qui m'ont servi

[1] Guerra de Granada, que hizo el rey don Felipe II contra los Moriscos de aquel reino, sus rebeldes.

[2] Historia del rebelion y castigo de los Moriscos del reino de Granada.

vient d'obtenir sur la scène n'a été dû, pour la plus grande partie (je me plais à le reconnaître), qu'à ma qualité d'étranger; chez un peuple si poli, la justice même aurait paru déplacée, dans une circonstance pareille; l'hospitalité est toujours bienveillante.

Je ne pourrais non plus, sans m'exposer à être accusé d'ingratitude et de présomption, passer sous silence les divers éléments qui ont concouru à la réussite de mon ouvrage : la richesse des décors et des costumes, la vérité de la mise en scène, le zèle des acteurs, le charme de la musique, y ont beaucoup contribué; les chœurs, composés par mon compatriote, M. Gomis, qui vient de donner une si grande preuve de son talent, suffiraient à eux seuls pour exciter la curiosité du public... En rendant à chacun sa part dans le succès, je ne fais que m'acquitter d'une dette.

ABEN HUMEYA,

OU

LA RÉVOLTE DES MAURES

SOUS PHILIPPE II,

Drame historique, en trois actes, en prose.

PERSONNAGES.

ABEN HUMEYA (don Ferdinand de Valor).
ZULÉMA (doña Léonor), sa femme.
FATIME (Elvira), leur fille.
MULEY CARIME, (Michel de Rojas) père de Zuléma.
ABEN JOUHAR, oncle d'Aben Humeya.
ABEN ABO, ABEN FARAX, } Promoteurs de l'insurrection.
L'ALFAQUI, ou le Grand-Prêtre.
LARA, envoyé du capitaine-général de Grenade.
LE PARTAL, LE DALAY, LE XENIS, } chefs des révoltés.
ALIATAR, esclave nègre.
Une vieille esclave.
Un jeune pâtre.
Une femme castillane.
Maures révoltés, soldats castillans, hommes et femmes du peuple, pâtres et bergères, esclaves nègres, femmes et esclaves de la suite de Zuléma et de Fatime.

La scène est à Cadiar, dans les montagnes des Alpujarras.

ABEN HUMEYA,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle, d'architecture moresque, de la maison de campagne d'Aben Humeya, dans les environs de Cadiar : l'ornement en doit être noble, mais fort simple; on voit sur les murs des instruments et des dépouilles de la chasse des montagnes. A la droite du spectateur une croisée, de l'autre côté une porte, au fond une autre porte donnant sur une terrasse qui domine la campagne. Jusqu'à la scène septième tous les acteurs paraissent habillés à la manière castillane : les femmes seules ont un costume dans le genre moresque, avec de longs voiles.

SCÈNE I.

ABEN-HUMEYA, ZULÉMA.

(*Aben Humeya est assis, arrangeant une arbalète. Zuléma se lève, laisse sur son siège quelques broderies qu'elle tenait à la main, et s'approche de lui.*)

ZULÉMA.

Non, mon cher Ferdinand, le cœur d'une femme ne se trompe jamais !... Depuis quelque temps je te vois inquiet, rêveur, poursuivi par de sombres pensées... Il y a dans le fond de

ton ame un secret important, et tu crains surtout que la triste Léonor ne parvienne à le pénétrer.

ABEN HUMEYA.

Mais, quel pourrait être ce secret?...

ZULÉMA.

Je l'ignore; et c'est ce doute même qui cause mon tourment!... Je te vois dans un état semblable à celui qui me rendit si malheureuse, quand le lien le plus doux nous unit à Grenade; mais alors, moi-même je me plaisais à t'excuser : tu étais dans la fougue de la jeunesse; tu voyais notre race opprimée; et le sang royal des Aben Humeya bouillonnait dans tes veines, à la seule vue du vainqueur! C'est pour cela que je mis tant d'empressement à quitter cette ville captive, où de si cruels souvenirs entretenaient dans ton ame cette mélancolie profonde, qui me fit craindre pour tes jours... Je me flattais, je te l'avoue, d'avoir atteint mon but, depuis que nous avons fixé notre séjour dans ces montagnes... tu étais devenu peu-à-peu moins agité, plus calme; mon cœur était fier de son triomphe, il ne le partageait qu'avec ma fille!... Je voyais, à son seul aspect, ton cœur s'épanouir, et les rêves de l'ambition ne troublaient plus ton sommeil... Mais, hélas! depuis quelque temps...

ABEN HUMEYA.

Qu'as-tu remarqué?... parle.

ZULÉMA.

Ce que j'ai remarqué?... tout ce qui peut me rendre malheureuse!... Tu retiens devant moi les épanchements de ton cœur; tu crains même de rencontrer mes regards... Mon père, partageant aussi mon inquiétude, a fait de vains efforts pour sonder la plaie de ton ame, et pour y apporter quelque soulagement: tu écoutes ses conseils avec froideur, tandis que je te vois entouré des mécontents les plus fougueux de nos tribus, réfugiés dans les Alpujarras, de tous ceux qui souffrent avec plus d'impatience le joug du cruel Philippe... Mon Ferdinand! ne prête pas l'oreille à leurs conseils dangereux; écoute plutôt la voix de ton épouse, qui te demande, au nom de son amour, au nom de notre fille, de ne pas exposer une vie qui leur est si chère!

ABEN HUMEYA.

Tu t'inquiètes à tort; et ta tendresse te fait voir des dangers, qui n'existent que dans ton imagination..... Je suis triste, il est vrai; mon cœur est plein d'amertume... Dois-je être heureux, Léonor?... Tu me mépriserais, si je pouvais l'être.

ZULÉMA.

Non, Ferdinand : je ne m'abuse pas sur notre situation ; je ne connais que trop les nobles sentiments qui t'animent ; et moi-même, je ne suis pas née pour l'esclavage !... Mais que pouvons-nous, faibles que nous sommes, contre les arrêts du destin ?... Si le sort nous eût fait naître quelques années plus tôt ; si j'eusse été ton épouse, quand le trône de Boabdil tenait encore contre la puissance de Castille, crois-tu que j'aurais refroidi ton ardeur guerrière, que j'aurais retenu ton bras ?... Mais quand la ruine de notre patrie est consommée, quand il ne reste plus de ressource, plus d'espérance...

ABEN HUMEYA.

Je dois être content !

ZULÉMA (*après une courte suspension*).

A quoi bon te tourmenter d'un regret inutile ?... au milieu de tant de malheurs, tu peux trouver encore quelques motifs de consolation : tu vois couler tes jours au sein de ta famille ; tu habites cette terre chérie ; tu mêleras tes cendres aux cendres de tes pères... Quand je me sens accablée de tristesse, il m'arrive parfois de gravir jusqu'au sommet de ces montagnes, d'où il me semble apercevoir, dans le lointain, les côtes de l'Afrique... Le croi-

ras-tu?... je sens diminuer par degrés le poids qui serrait mon cœur, et je reviens plus tranquille, en songeant à ces malheureux qui ont quitté leur patrie, pour ne la revoir jamais!... Qu'ils sont à plaindre, mon cher Ferdinand!...

ABEN HUMEYA (*se levant brusquement*).

Ils ne sont pas aussi heureux que nous.

ZULÉMA.

Mais d'où vient ce trouble, que tu caches en vain?

ABEN HUMEYA.

Je suis tranquille, Léonor... regarde.

ZULÉMA.

Ah! c'est cette même tranquillité, qui me fait frémir.

ABEN HUMEYA.

Oui, je suis tranquille; et je vois pourtant le trône de mes ancêtres souillé par l'odieux Espagnol, nos mosquées réduites en cendres, nos familles dans la servitude ou dans l'exil... Que veut-on davantage?... Moi-même, indigne de mon sang, objet de haine au ciel, et de mépris aux hommes... Que dis-je? je ne puis rentrer en moi, sans me sentir accablé de honte!

ZULÉMA.

Calme-toi, mon cher Ferdinand...

ABEN HUMEYA.

Ils sont malheureux, tu les plains, ceux qui peuvent saluer encore, à la face du ciel, le nom de leur patrie, et maudire à haute voix ses bourreaux; ceux qui adorent le Dieu de leurs pères; ceux qui conservent leurs lois, leurs mœurs, leurs usages... Qu'ils doivent envier notre sort!.... Nous vivons tranquilles, sous la main qui nous frappe; nous adorons le Dieu de nos tyrans, nous portons leur livrée, nous parlons leur langue, nous apprenons à nos fils à maudire la race de leurs pères!... Mais tu pâlis, Léonor!

ZULÉMA.

Si quelqu'un venait à t'entendre!...

ABEN HUMEYA.

Tu as raison; je l'avais oublié: le vendredi, nos maîtres ne nous permettent pas de fermer nos portes... Ils veulent épier jusqu'aux vœux que nous adressons au ciel, dans ce jour consacré par nos pères!... il leur faut, pour assouvir leur rage, écouter jusqu'aux cris des victimes!

ZULÉMA.

Un seul instant, de grace, je reviens...

(*Elle se dirige vers la porte. Dans ce moment, Fatime entre tout éperdue, hors d'haleine, et se jette dans les bras de sa mère. Elle a son voile à la main.*)

SCÈNE II.

ABEN HUMEYA, ZULÉMA, FATIME.

FATIME.

Ma mère!...

ZULÉMA.

Qu'as-tu, ma fille!...

BEN HUMEYA.

Elvira!

ZULÉMA.

Parle, mon amour... qu'as-tu?... D'où vient ce tremblement affreux?

FATIME.

Je ne crains plus; je suis dans vos bras.

ZULÉMA.

Mais quel accident t'est-il arrivé? N'étais-tu pas accompagnée de tes esclaves?...

FATIME.

Oui, ma mère; je suis allée, au milieu d'elles, voir cette après-midi la fête de Cadiar; ma chère Isabelle venait aussi, et sa sœur nous suivait de près... Nous étions si contentes, si joyeuses!... Nous touchions déja aux portes de la ville, et ce fut alors que je sentis dans mon cœur un pressentiment cruel, en voyant des soldats castillans...

ABEN HUMEYA.

Toujours des Castillans !...

FATIME.

Nous allions passer auprès d'eux, les yeux fixés à terre, et nous nous pressions toutes les trois, pour franchir en même temps les portes, quand nous entendîmes pousser un cri affreux... nous vîmes des soldats armés courir sur nous, arracher les voiles qui couvraient nos visages...

ABEN HUMEYA.

Ils ont arraché ton voile, ma fille !...

ZULÉMA.

Écoute, Ferdinand, écoute...

FATIME.

Je l'ai ôté bien vite, en les voyant déchirer celui d'Isabelle, qui est tombée évanouie à leurs pieds...

ZULÉMA.

Qu'est-elle devenue? Comment t'es-tu sauvée sans tes compagnes?

FATIME.

Je ne saurais vous le dire; j'étais si troublée !... heureusement que j'ai aperçu mon grand-père, qui accourait à notre secours... Je l'ai laissé au milieu des soldats; on proclamait de nouveaux ordres; j'entendais par-tout des gémissements et des murmures... je n'ai

pas même osé tourner la tête, croyant toujours voir des soldats me poursuivre, m'atteindre... Jamais de ma vie je ne m'éloignerai plus de ma mère!...

ZULÉMA.

Oui, mon cœur, oui... Mais embrasse ton père... Je ne serai tranquille que quand je te verrai dans ses bras.

(*Fatime embrasse Aben Humeya.*)

FATIME.

Vous tremblez, mon père!

ABEN HUMEYA.

Non, ma fille, non... les hommes ne tremblent jamais.

ZULÉMA.

Mon cher Ferdinand, tu gardes le silence, et tu reçois avec froideur les caresses de ton enfant!

ABEN HUMEYA.

(*Embrassant sa fille sur le front.*)

Au contraire..... tu vois; je l'embrasse.

FATIME.

J'ai déja tout oublié; ne vous affligez pas, mon père... Vous avez les larmes aux yeux.

ZULÉMA.

Il pleure!... nous sommes perdus.

SCÈNE III.

ABEN HUMEYA, ZULÉMA, FATIME, MULEY CARIME.

MULEY CARIME.

Ma Léonor, mes enfants, le jour d'épreuve est arrivé : il faut déjouer, à force de prudence, les perfides projets de nos oppresseurs.

ZULÉMA.

Quel nouveau malheur nous menace?

MULEY CARIME.

Vous savez, sans doute, ce qui est arrivé à notre Elvira... Le ciel même me conduisit à Cadiar, lorsqu'on y publiait le nouveau décret contre notre nation. On veut effacer avec le fer jusqu'aux traces de notre origine; on nous défend l'usage de notre langue maternelle, les chants de notre enfance, les voiles mêmes, qui couvrent la pudeur de nos épouses et de nos filles... Plus de doute, mes enfants; ils veulent pousser à bout notre patience, pour avoir un motif d'appesantir leur joug... que le ciel nous préserve de tomber dans leur piège!

ZULÉMA.

Dieu de clémence, écoute la voix de mon père!

MULEY CARIME.

Ma présence, j'ose m'en flatter, n'a pas été tout-à-fait inutile... J'ai aperçu des groupes se former, aux extrémités de la place... on gardait un morne silence; on s'écartait, d'un air sombre, à l'approche des Castillans; toutes les fenêtres étaient fermées..... Mais je craignais que des cris imprudents, quelque signe de mécontentement et de haine, ne vinssent provoquer l'audace des soldats, et n'attirassent sur la ville les plus grands désastres... J'ai couru tout de suite auprès de nos amis; je les ai conjurés, par ce qu'ils ont de plus cher au monde, de rentrer dans leurs foyers, d'endurer avec constance les nouveaux châtiments que Dieu nous envoie dans sa colère...

ZULÉMA.

Mais tu ne dis rien, mon Ferdinand?...

ABEN-HUMEYA. (*Il est assis, d'un air rêveur, et répond froidement*)

J'écoute.

MULEY CARIME.

Que je me suis félicité de ne pas t'avoir aperçu dans cette foule inquiète! Je craignais à tout moment de t'y reconnaître; je l'ai craint sur-tout, quand j'ai vu notre Elvira au milieu de ces filles timides qui fuyaient devant les soldats...

FATIME (*à Muley Carime*).

Qu'ils avaient l'air farouche, mon père !...

MULEY CARIME.

Je me suis jeté devant eux : « Vous ne passerez pas sans traîner mes cheveux blancs dans la poussière... » Je leur ai dit ces mots d'un ton si assuré, si ferme, qu'ils se sont arrêtés tout-à-coup. Ils n'ont pas osé fouler aux pieds un vieillard qui protégeait de faibles enfants !

SCÈNE IV.

ABEN HUMEYA, ZULÉMA, FATIME, MULEY CARIME, ABEN FARAX.

ABEN FARAX.

Vous le voyez ; nos craintes mêmes ont été surpassées !... Nous ne connaissions pas encore nos tyrans ; nous les avons rendus plus fiers, plus impérieux, par notre soumission infame ; et, dans l'ivresse de leur triomphe, ils veulent nous interdire jusqu'à l'air que nous respirons !

ZULÉMA.

Par pitié, mon ami, par pitié... Il a une femme, il a des enfants...

ABEN FARAX.

Et moi aussi, j'ai une femme, j'ai des en-

ants; mais les voir déshonorés !.... Je les ver-ai plutôt périr. — Ce n'était pas assez d'en-lurer tant d'humiliations, tant d'outrages; de oir nos biens et nos personnes livrés à leur nerci ; ils osent porter leurs regards hardis ur nos femmes et sur nos filles... Rien n'est acré pour eux !

MULEY CARIME.

Et tu crois éviter tant de malheurs par des mportements inutiles !... Nos ennemis n'en lemandent pas davantage.

ABEN FARAX.

Ils nous ont rendus assez malheureux pour ue nous n'ayons rien à craindre.

MULEY CARIME.

Hier encore, aujourd'hui même, nous royions aussi être arrivés au dernier terme le l'infortune... Ils ont pris bien à cœur de ious détromper.

ABEN FARAX.

Et que leur reste-t-il à faire?... Leur rage nême vient d'être épuisée.—Ils se préparent à énétrer dans nos demeures ; ils vont compter ur le sein même de nos épouses le nombre le nos enfants, de leurs esclaves ; on dit en-ore qu'ils vont nous les ravir pour les trans-orter au fond de la Castille !...

FATIME (*pressant la main de son père*).

Jamais, mon père, jamais!... Qui pourra m'arracher de vos bras?...

SCÈNE V.

ABEN HUMEYA, ZULÉMA, FATIME MULEY CARIME, ABEN FARAX, ABEN ABO, LE PARTAL, ET QUELQUES AUTRES CHEFS.

ABEN ABO (*en entrant*).

Fils d'Aben Humeya, sais-tu ton affront?..

ABEN HUMEYA.

Je viens de l'apprendre.

ABEN ABO.

Et tu hésites encore!

ABEN HUMEYA.

Est-il trop tard?...

ABEN ABO.

Trop tard!... Si nous avions levé le bras de la vengeance, avant d'avoir reçu ces dernières injures; si nous n'avions pas retenu par une faiblesse criminelle, l'élan de cent tribus, prêtes à secouer le joug de nos tyrans auraient-ils poussé si loin leur oppression et leurs insultes?... Non, non; ils auraient caché leur crainte sous les dehors de la clémence; ils auraient épargné leurs victimes; ils

n'auraient pas osé traîner dans un cachot le descendant de nos rois !...

ABEN HUMEYA.

Que dis-tu?

ABEN ABO.

Ignores-tu donc le sort de ton père?

ABEN HUMEYA.

De mon père!

ABEN ABO.

Oui, Aben Humeya : il est dans les fers, et n'attend que la mort.

ABEN HUMEYA (*dans une explosion de fureur.*)

C'en est fait ; du sang, mes amis, du sang !... j'en suis altéré.

ZULÉMA.

Ferdinand !...

MULEY CARIME.

Mon fils !...

ABEN HUMEYA.

Laissez-moi... laissez-moi...

ZULÉMA.

Regarde ta fille, qui se jette aux pieds de son père...

ABEN HUMEYA.

De son père !... Moi aussi j'en ai un, Léonor, j'en ai un... et je vais le venger.

MULEY CARIME.

Mais il faut, au moins, que nous ayons acquis la triste certitude...

ABEN ABO.

Ah! ce n'est que trop vrai... Le brave Ali Gomel vient de quitter Grenade, d'où l'on exile impitoyablement un grand nombre de nos familles: on les chasse, sous peine de mort, de leurs tristes asiles; on les livre à la misère, on les pousse vers le désespoir et vers le crime, pour se ménager un prétexte de les punir. Depuis trois jours, le marquis de Mondejar est parti de Grenade à la tête de ses soldats; et il va pénétrer dans nos montagnes, pour assurer l'exécution de ces décrets barbares... On exige de lui cette seule réponse: « Les Maures sont sous nos pieds... » ou « Ils ne sont plus! »

ABEN FARAX.

Eh bien!.... qu'attendons-nous, pour donner à nos frères le signal qu'ils demandent depuis tant d'années? (*Regardant fixement Aben Humeya*). Faudra-t-il, pour exciter notre courage, que le sang de nos pères ait déja rougi l'échafaud?...

ABEN HUMEYA.

Non, mes amis, non: le jour de la vengeance nous éclaire déja!

ZULÉMA.

Malheureuse Léonor, c'en est fait de ta vie!

MULEY CARIME.

Ma fille!...

ZULÉMA.

Viens, mon Elvira, viens... il ne reste, dans ce monde, d'autre consolation à ta mère!...

MULEY CARIME.

Mais tu peux à peine te soutenir... Calme-toi, ma chère Léonor... le bras du Dieu de miséricorde s'étendra sur nous!

(*Zuléma se retire, dans le plus grand abattement, au milieu de son père et de sa fille.*)

SCÈNE VI.

ABEN HUMEYA, ABEN ABO, ABEN FARAX, LE PARTAL, LES AUTRES CHEFS.

(*Pendant cette scène, le théâtre s'obscurcit par degrés.*)

ABEN. HUMEYA.

Laissons les pleurs à la faiblesse; les affronts des braves ne se lavent qu'avec du sang!

LE PARTAL.

Nous te reconnaissons à ces paroles, Aben Humeya.

LES AUTRES CHEFS.

Nous te reconnaissons!

ABEN HUMEYA.

Oui, mes amis; ce n'est point une crainte

indigne qui a retenu, pendant si long-temps, mon fer dans le fourreau; j'ai dévoré mes outrages, j'ai étouffé mes plaintes, pour ne pas flatter nos tyrans; mais la haine germait au fond de mon ame; et jamais la nuit n'a paru, sans que les tombeaux de mes pères aient reçu mes serments de me venger jusqu'à la mort !... Il ne suffisait pas de savoir nos amis, nos frères, impatients de porter leurs chaînes, et prêts à les briser; il valait mieux attendre que de risquer imprudemment le sort de ces contrées, l'existence de tant de familles, le dernier espoir de la patrie !... J'étais sûr, mes amis, que la fureur de nos tyrans passerait notre patience; et je leur ai laissé le soin de donner eux-mêmes le signal de l'insurrection... Il est donné : il sera entendu.

LE PARTAL, ET LES AUTRES CHEFS.

Il le sera.

(*Ils craignent d'être surpris; un des chefs se dirige vers la porte; et ils continuent leur dialogue d'un air mystérieux.*)

ABEN ABO.

Les avis que nous avons reçus dernièrement ne laissent plus de doute; toutes nos populations sont prêtes... Sur tout le rivage, dans les montagnes de Ronda, dans la plaine qui environne Grenade, au sein même de cette

ville, au milieu de nos ennemis, nos frères préparent leurs armes, aiguisent déja leurs poignards!

ABEN FARAX.

Ils croyaient, nos tyrans, les avoir arrachés de nos mains... Ils les retrouveront dans leurs cœurs.

ABEN HUMEYA.

Que je voie luire ce jour, et je mourrai content! Mais ne perdons pas, en vaines menaces, des moments si précieux... Courons, mes amis, rassemblons nos affidés les plus braves; réunissons-nous, à l'instant même, pour mettre un terme à notre oppression!.... Le ciel semble nous offrir l'occasion la plus favorable: c'est cette nuit que nos tyrans célébrent la naissance de leur Dieu..... Tandis qu'ils seront prosternés dans leurs temples, ou livrés au désordre dans d'infames orgies, nous leur échapperons à la faveur des ténèbres; nous chercherons un asile dans les profondeurs de ces montagnes; et nous redemanderons à la terre les armes de nos pères, depuis si longtemps consacrées à la vengeance!

ABEN FARAX.

C'est au fond du grand précipice, dans la caverne de l'alfaqui, que nous devrions nous réunir tous..

LE PARTAL.

Allons à la caverne de l'alfaqui !

ABEN ABO.

Il est bien juste que ce vieillard vénérable, le pontife de notre Loi et l'élu du Prophète, reçoive aujourd'hui nos serments... Lui seul, il n'a pas fléchi le genou devant nos oppresseurs ; il a renoncé plutôt à la lumière du jour !

ABEN HUMEYA.

Eh bien ! mes amis, puisque la nuit nous protége déja, allons nous réunir dans cet antre profond, où l'œil de nos ennemis n'a jamais pénétré. Ils viennent pour imprimer sur nos fronts le fer des esclaves ; qu'ils retrouvent en nous leurs anciens maîtres !... Avant que l'éclair brille, la foudre les aura frappés.

(*Ils sortent tous par la porte du fond. Aben Humeya s'arrête un instant, en tournant les yeux vers l'appartement de sa femme, et part ensuite avec les autres.*)

SCÈNE VII.

L'ALFAQUI.

Changement de décoration. — Le théâtre représente une vaste grotte, dont la voûte est soutenue par des masses de rochers auxquelles pendent des aiguilles de stalactites. Des amoncellements de rocs occupent tout le théâtre presque jusqu'au-devant. Au second plan, à gauche, se trouve un enfoncement dans le rocher, qui sert de retraite à l'alfaqui; une lampe en fer en éclaire l'intérieur. Toute la décoration doit être sombre. L'alfaqui est assis, ayant un livre devant lui.

L'ALFAQUI.

« La puissance de l'infidèle est bâtie sur le sable, et sa domination passera plus vite que la trombe dans le désert... Un jour viendra où les enfants de la tribu sainte verront leur zèle refroidi; et la chaîne de l'esclavage pèsera sur leur cou: mais, dans leur détresse extrême, ils tourneront leurs yeux vers l'orient, et aussitôt la rosée de consolation descendra du septième ciel!... » (*Il sort de la petite grotte, après quelques instants de méditation.*) Je le sais, grand Dieu, tes promesses ne peuvent manquer; elles ont un appui plus solide que les fondements de la terre!... Mais moi, faible vieillard, moi dont la vie va s'éteindre au moindre souffle, plus vite encore que cette

lumière... je descendrai dans le tombeau sans être témoin de ton triomphe! Et c'était pourtant la seule espérance qui me rattachât à la vie... J'ai attendu chaque jour, pendant tant d'années, la délivrance de ton peuple; et je vois s'accroître chaque jour son avilissement et sa misère!... Peut-être n'ai-je pas compris ta révélation mystérieuse. Il ne suffisait pas de renoncer au commerce des hommes, pour ne pas renier ta loi sainte... il fallait la proclamer à haute voix, au milieu des bourreaux, et ranimer par mon exemple la foi mourante de ces peuples... C'est ainsi que l'alfaqui de Velez... je le vois encore... j'étais enfant... il répétait le nom d'Allah, en montant d'un pied ferme sur le bûcher; et ses yeux se tournaient encore vers le temple bâti par le fils d'Abraham, quand les flammes des idolâtres enveloppaient déja son corps!

(*Avant la fin de cette scène on voit le jeune pâtre qui descend dans la caverne.*)

SCÈNE VIII.

L'ALFAQUI, LE JEUNE PATRE.

LE JEUNE PATRE (*accourant tout joyeux*).

Me voici!...

L'ALFAQUI.

Sois le bienvenu, mon enfant.

LE JEUNE PATRE.

J'ai bien tardé ; mais ce n'est pas ma faute... J'ai été même obligé de courir, pour que vous ne fussiez pas inquiet.

L'ALFAQUI.

Tu es fatigué ; je le vois bien... Approche-toi.... viens ici, près de moi... Je n'ai d'autre consolation sur la terre que de te voir pendant ce peu d'instants.

LE JEUNE PATRE.

Je ne sais moi-même comment j'ai pu venir... Je suis entré aujourd'hui dans la ville avec d'autres jeunes bergers... Ils allaient célébrer la fête de Noël, et voulaient me retenir avec eux... Ils avaient des instruments si beaux !... Mais je me suis échappé, pour vous apporter ces fruits...

(*Il tire de sa panetière un petit pain et quelques fruits secs, qu'il place sur une pierre à l'entrée de la grotte.*)

L'ALFAQUI.

Je vois bien que le Dieu d'Ismael ne m'a pas abandonné, puisqu'il t'envoie vers moi comme un ange consolateur !...

LE JEUNE PATRE.

C'est mon père qui m'ordonna de le faire à l'heure de sa mort...

L'ALFAQUI.

Je lui dois la vie, mon enfant... C'était le seul ami qui me fût resté... Il obéissait aux préceptes de Dieu, et ne craignait pas la fureur de ses ennemis.

LE JEUNE PATRE.

Je l'accompagnais quelquefois, quand il venait ici... vous en souvenez-vous?

L'ALFAQUI.

Oui, mon enfant... et tu n'oublieras pas non plus les conseils que te donna ton père...

LE JEUNE PATRE.

Qui, moi!... Dès que j'aperçois un Castillan, je détourne les yeux... Aujourd'hui même, j'ai fait un long détour pour ne pas passer par la place... Il y avait tant de soldats!

L'ALFAQUI.

Ils sont arrivés depuis que je t'ai vu...

LE JEUNE PATRE.

Oui, mon père; et si vous saviez tout ce que l'on dit!... Ils viennent nous empêcher de chanter nos jolies romances, et même de nous baigner... J'en suis fâché pour les autres; quant à moi, ça ne me fait rien : je chanterai

sur le haut des montagnes, et je me baignerai dans la rivière.

L'ALFAQUI.

Mon cher enfant... que tu es heureux de ne pas sentir le poids de nos malheurs!...

(*On voit paraître successivement quelques Maures qui descendent dans la caverne.*)

LE JEUNE PATRE.

Ils me feraient bien du mal, ces soldats, s'ils savaient que je viens ici... n'est-ce pas?... Eh bien!... je ne vous abandonnerai de ma vie!

L'ALFAQUI.

Non, mon enfant, non... ne reviens plus... Je n'ai rien à espérer dans ce monde; et tu peux encore voir des jours heureux... Lève la tête, mon fils... Pourquoi pleures-tu?

LE JEUNE PATRE.

Je le vois bien... vous ne m'aimez pas... Moi vous laisser mourir! (*Il l'embrasse.*)

L'ALFAQUI.

Non, mon fils... tu reviendras... mais attends, du moins, que ces Castillans soient partis... tu ne les connais pas encore! — Où vas-tu?

(*Le jeune pâtre entend du bruit, et s'avance vers le fond de la caverne; mais en voyant les Mau-*

res, il revient effrayé, et va se cacher dans la petite grotte.)

LE JEUNE PATRE.

Ah!...

SCÈNE IX.

L'ALFAQUI, LE XENIZ, LE DALAY, PLUSIEURS MAURES.

(*Ceux-ci, et ceux qui viennent ensuite, sont costumés à la manière moresque, avec des* albornoz, *des* alquizels, *etc.; ils ont des sabres et des poignards, et quelques uns portent aussi des torches ou des branches d'arbres allumées, qu'ils placeront ensuite dans les fissures des rochers.*)

L'ALFAQUI.

Qui êtes-vous?... que venez-vous chercher jusqu'au sein de la terre?... Est-ce un rêve, grand Dieu!....

LE DALAY.

Non, vénérable alfaqui; ce sont vos amis, vos enfants, qui viennent auprès de vous, comme on entoure un père dans des jours de danger.

L'ALFAQUI.

Moi, votre père!... les esclaves n'ont que des maîtres.

LE XENIZ.

Nous ne méritons pas ce nom, malgré tous nos malheurs.

L'ALFAQUI.

Et quel est le nom que vous méritez?... Vous avez renié le Dieu de vos pères; vous laissez dans les fers votre patrie, qu'ils conquirent au prix de leur sang; vous achetez par la honte le droit de servir vos bourreaux... Choisissez, choisissez vous-mêmes: quel est le nom que je dois vous donner?

LE DALAY.

Vos reproches n'ont été jusqu'à présent que trop justes; et notre cœur nous en a fait de plus amers encore, tout le temps qu'a duré notre esclavage... Mais il touche à son terme.

L'ALFAQUI.

Que dites-vous? se pourrait-il?

LE DALAY.

Oui, élu du Prophète; nous n'oserions soutenir votre aspect, si nous devions aller reprendre nos chaînes.

QUELQUES MAURES.

Jamais!

UN PLUS GRAND NOMBRE.

Jamais!!!

SCÈNE X.

LES MÊMES; ABEN ABO, ABEN FARAX, LE PARTAL, ET QUELQUES AUTRES MAURES.

ABEN ABO.

Ces accents, ce costume, ces armes, vous annoncent assez notre ferme résolution : nous venons de jeter le masque indigne qui nous avilissait même à nos propres yeux, et nous avons repris le fer de nos pères, déja rougi du sang de nos tyrans!

ABEN FARAX.

Cent mille bras sont levés, prêts à frapper au premier signal...

ABEN ABO.

Et ce signal, on va le donner.

LE PARTAL.

Nous n'attendons ici que le fils d'Aben Humeya...

L'ALFAQUI.

Le fils d'Aben Humeya!... le dernier rejeton de la palme royale, le descendant glorieux du Prophéte!

LE PARTAL.

Lui-même, son oncle Aben Jouhar, les plus puissants de leur tribu, viennent de se rendre

à nos vœux... Ils accourent tous ici partager nos dangers, notre sort...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; ABEN HUMEYA, ABEN JOUHAR, ET QUELQUES AUTRES MAURES DE LEUR TRIBU.

PLUSIEURS MAURES (*à l'entrée de la caverne*).

Le voilà !

UN PLUS GRAND NOMBRE.

Le voilà !!!

L'ALFAQUI.

Venez, fils de cent rois, venez!...

(*Mouvement général d'enthousiasme parmi les Maures.*)

ABEN HUMEYA.

Vénérable pontife, mes amis, mes frères, je crois déja, me trouvant au milieu de vous, respirer l'air de la liberté. Que ce moment heureux s'est fait attendre!... Jamais je n'ai vu un seul de nos tyrans sans le vouer à la mort; jamais je n'ai pénétré dans le temple des infidèles, sans les marquer dans mon cœur comme les premières victimes qu'on y dût immoler.

L'ALFAQUI.

Il a pour la Loi le même zèle que ses ancêtres... Il les fera revivre.

ABEN HUMEYA.

Je vous voyais tous animés des mêmes sentiments; vos vœux m'étaient connus... mais il fallait attendre le moment d'agir, et que le coup précédât la menace... Ce moment heureux est enfin arrivé.

LE DALAY ET QUELQUES AUTRES.

Oui!

UN GRAND NOMBRE DE MAURES.

Oui!!!

ABEN JOUHAR.

Vous me connaissez assez, mes amis, pour que je puisse élever la voix au milieu de vous, dans cette occasion qui va décider de notre sort... Ce n'est pas mon âge avancé qui glace le sang dans mes veines, ou qui me rend indifférent à l'esclavage et à la honte... Au contraire, je suis plus impatient que vous de mettre un terme à nos misères, pour jouir au moins d'un seul jour de bonheur! Mais pourquoi réveiller nos oppresseurs, et les mettre en défense avant d'avoir pris toutes nos mesures pour les frapper à mort?...

ABEN ABO (*l'interrompant*).

Nous avons des armes à la main, et nous attendrons dans les fers!

ABEN FARAX.

Verrons-nous plus long-temps nos demeures profanées?

LÉ DALAY.

Nos épouses en proie aux insultes?

LE PARTAL.

Nos fils dans l'esclavage?

LA PLUPART DES MAURES.

Non!

TOUS.

Non!!!

ABEN HUMEYA.

Et quel moyen plus puissant que notre soulèvement même pour hâter les secours de nos amis d'Afrique, et pour mettre en armes un million de nos frères dans toute l'étendue du royaume? Quand ils verront notre race engagée dans une guerre à mort, resteront-ils un seul moment dans l'incertitude, ou refuseront-ils de nous donner la main?... C'est bien nous, nous seuls (notre cœur d'ailleurs nous l'annonce) qui sommes destinés par le ciel à donner à nos frères le signal et l'exemple... A l'abri de ces contrées sauvages, adossés contre la mer, et touchant presque de la

main nos frères d'Afrique, nous pouvons pro voquer hardiment la fureur de nos ennemis les épuiser dans une longue lutte, sans profi pour eux, sans succès, sans gloire... Quan ils ont à combattre des ennemis par-tout, ver ront-ils sans inquiétude et sans crainte l'in cendie gagner leurs foyers?... Non, non : il trembleront pour leurs épouses, pour leur enfants, comme nous avons tremblé pour le nôtres; ils reculeront d'effroi en voyant s rouvrir cet abyme qui a englouti leurs géné rations pendant huit siècles!

L'ALFAQUI.

Le ciel vient de parler par ta bouche, des cendant des Abderrame..... Il t'a choisi, san doute, pour être le ministre de sa vengeance et le libérateur de ta patrie! Écoutez, mes en fants, écoutez : c'est peut-être pour la dernièr fois que ma voix parviendra jusqu'à vous; moi heure fatale approche, et je n'entrevois l'ave nir que sur les bords de l'éternité!...

LE PARTAL.

Silence, mes amis, silence!

L'ALFAQUI.

Il ne suffit pas de rompre vos chaînes : le trône d'Alhamar doit être relevé... et, vous ne l'aurez pas oublié sans doute, c'est un guerrier du sang royal, de la famille même du

Prophète, qui est désigné par le ciel pour en jeter les nouveaux fondements.

LE PARTAL.

C'est bien Aben Humeya.

PLUSIEURS MAURES.

C'est lui-même!!!

ABEN ABO.

Nous n'avons pas encore tiré le fer, et déjà nous songeons à nous donner un maître!

ABEN FARAX.

Ils ne manqueront pas, les braves, pour nous conduire au combat; voilà ce qu'il nous faut.

ABEN ABO.

Quand nous aurons effacé, par de glorieux combats, les marques de nos chaînes; quand nous serons maîtres de quelques pieds de terre, pour creuser au moins nos tombeaux; quand nous aurons enfin une patrie, ceux qui auront survécu à la longue lutte qui se prépare pourront bien se choisir un roi... et la couronne doit être alors, non pas le don du hasard, mais le prix de la victoire!

ABEN HUMEYA.

Je n'aspire pas même à ce prix, Aben Abo; et je puis volontiers le céder aux autres: les Aben Humeya sont assurés de leur place; ils se trouvent toujours les premiers au combat.

ABEN ABO.

Et jamais les Zégris n'y arrivent les seconds.

L'ALFAQUI.

Calmez, mes enfants, calmez cette ardeur guerrière qui brille dans vos yeux et qui semble enflammer vos paroles; gardez-la contre nos ennemis!... Lorsque nous avons entre nos mains la liberté ou l'esclavage de nos enfants, le sort futur de la patrie, le triomphe ou l'abaissement de la religion de nos pères, pourrions-nous écouter, sans crime, la voix de nos passions? Ah! il ne s'agit pas de donner, dans le palais de l'Alhambra, la couronne d'or et de saphirs, que l'indigne Boabdil ne sut pas garder sur sa tête; au milieu de ces précipices, menacés par nos ennemis, sur le bord même du tombeau, nous n'avons qu'une épée à donner à celui que nous choisirons pour notre chef suprême... Il ne sera élevé plus haut, que pour être plus près de la foudre!

LE PARTAL.

Parlez, organe du Prophète: nous sommes prêts à vous obéir.

QUELQUES CHEFS.

Nous le sommes tous!

L'ALFAQUI.

Le ciel a déja parlé par ses prédictions, par

ses prodiges; il va vous annoncer, par un signe glorieux, sa volonté suprême!

(*Il marche, saisi d'enthousiasme, vers l'antre le plus étroit, qui est au fond de la grotte. La foule des Maures, qui se sera séparée pour lui laisser un libre passage, semble frappée, en attendant son retour, de surprise et d'étonnement.*)

LE DALAY.

Où va-t-il, le vénérable pontife?

LE XENIZ.

Une inspiration soudaine a brillé sur son front.

LE PARTAL.

Attendons, mes amis, dans un recueillement religieux, les oracles qu'il va nous dicter!

L'ALFAQUI.

(*Il déploie à la porte de l'antre un vieil étendard en soie cramoisie, garni à l'entour de franges d'or, et tout parsemé de demi-lunes en argent*).

Regardez, petits-fils de Tarif et de Muza, regardez!...

ABEN JOUHAR.

C'est l'étendard sacré du royaume!

LE DALAY.

L'enseigne d'Alhamar!

LE XENIZ.

Le triomphe est certain!

PLUSIEURS MAURES.

Nous sommes sauvés!

L'ALFAQUI.

Le ciel nous l'a conservé, comme un gage de sa faveur, par une série de prodiges... Le destin de l'empire y reste attaché pour toujours!

LE PARTAL.

Déployez, ô pontife, déployez au milieu de nous l'étendard royal de nos pères... Nous allons, sous son ombre sacrée, proclamer notre monarque... Vive le fils glorieux des rois de Cordoue et de Grenade!

TOUS LES MAURES (*excepté Aben Abo, Aben Farax et leurs amis, qui sont groupés à l'un des côtés du théâtre*).

Vive Aben Humeya!!!

ABEN HUMEYA.

De grace, mes amis, de grace... écoutez-moi pendant quelques instants : je n'ai qu'un bras, un cœur à donner, et ils sont depuis long-temps à ma patrie. Que pourrais-je lui offrir de plus? Mais s'il suffit d'un bras et d'un cœur pour combattre, ce n'est point assez pour régner...

LE XENIZ (*l'interrompant*).

Il a devant lui les traces de ses ancêtres...

LE DALAY.

Il deviendra, comme eux, notre libéra-
eur...

LE PARTAL.

Son nom seul sera un signe de ralliement
our nos peuples, un augure du triomphe...

Aben Humeya paraît confus, et semble, par ses signes, vouloir calmer leur enthousiasme.)

L'ALFAQUI.

N'hésite plus, bien-aimé du Prophète...
uand le ciel ordonne, l'homme doit fermer
s yeux et obéir!

BEN HUMEYA (*se mettant à genoux devant l'alfaqui*).

Je me prosterne avec confiance devant sa
olonté suprême; et j'attends de votre bouche
es ordres sacrés.

L'ALFAQUI (*d'une voix solennelle*).

Le Dieu d'Ismael ne t'a pas réservé, dans
es jours d'épreuve, un trône de délices...
l va déposer dans tes mains le sort d'un
euple malheureux, captif, se débattant dans
s bras de la mort!... Sois son appui sur la
erre... L'Éternel veille sur lui... il est aussi le
uge des rois!

ABEN HUMEYA.

Je jure, ô pontife sacré, à la face du ciel et

de la terre, de gouverner ces peuples en paix et en justice, et de verser mon sang pour leur défense... Puissent mes paroles s'élever jusqu'au trône suprême, et le Dieu d'Ismael les accueillir dans sa bonté!

L'ALFAQUI.

Il les a déja écrites, de sa main toute-puissante, dans le livre de ta destinée... A la fin des siècles, quand le monde ne sera plus, tu les auras devant tes yeux!... (*Aben Humeya se lève, et après un instant de silence, l'Alfaqui continue ainsi :*) Je te confie, au nom du Tout-Puissant, cet étendard sacré, qui orna le couronnement de vingt rois, depuis Alhamar jusqu'à Muley Hacem... Il ne s'est jamais courbé devant la croix de l'infidèle, et il doit encore flotter sur la grande mosquée de Grenade! (*Aben Humeya prend l'étendard.*) Voilà, mes enfants, voilà votre monarque!... que le chef le plus âgé de ces tribus le reconnaisse au nom de tous.

ABEN JOUHAR.

Nous te reconnaissons pour notre roi, descendant glorieux des Abderrame... (*Il se prosterne et baise la terre, à l'endroit où Aben Humeya avait son pied droit.*)

PRESQUE TOUS LES MAURES.

Vive Aben Humeya!!!

L'ALFAQUI.

Musulmans, le cours de la lune signalait
ıjourd'hui le jour saint, consacré par la Loi
ıx ablutions et aux prières; et vous n'avez
ıs rempli ce devoir... Mais, en ce moment
ıême, loin de la vue de nos oppresseurs, vos
ɔcents monteront plus purs vers le ciel, dans
: silence auguste de la nuit; et les premiers
ıstants de votre délivrance seront consacrés à
ɔn divin Auteur!

(*Ils se tournent tous vers l'orient.*)

CHOEUR.

L'ALFAQUI.

Bénissez, Musulmans, bénissez l'Éternel!

TOUT LE CHOEUR.

Il n'est qu'un Dieu, c'est le Dieu d'Ismael!

PREMIÈRE PARTIE DU CHOEUR.

« Le Tout-Puissant a dicté ces paroles, »
Dit Mahomet en montrant le Coran.

SECONDE PARTIE DU CHOEUR.

Et de leur base, à sa voix, les idoles
Vont s'engloutir dans des fleuves de sang.

PREMIÈRE PARTIE DU CHOEUR.

Aux nations son Prophète fidèle
Criait: « Allah!... périssez ou croyez! »

SECONDE PARTIE DU CHOEUR.

Et sous son glaive a péri le rebelle,
Et l'univers se prosterne à ses pieds.

L'ALFAQUI.

Bénissez, musulmans, bénissez l'Éternel!

TOUT LE CHOEUR.

Il n'est qu'un Dieu, c'est le Dieu d'Ismael !

PREMIÈRE PARTIE DU CHOEUR.

Dieu seul est fort; en ses mains est la foudre :
Dieu seul est grand; il remplit l'univers.

SECONDE PARTIE DU CHOEUR.

Dieu seul est Dieu !.....

(*On entend dans le lointain sonner une cloche : le chant cesse tout-à-coup; les Maures se montrent d'abord étonnés et interdits.*)

L'ALFAQUI.

Entendez-vous ? entendez-vous ?... Enfants d'Ismael, les infidèles vous appellent pour idolâtrer dans leur temple !

ABEN HUMEYA.

Non : c'est l'heure de la vengeance; c'est la voix de la mort !

TOUS LES MAURES.

C'est la mort ! ! !

QUELQUES VOIX (*dans le fond de la caverne*).

La mort !...

(*Ils tirent tous leurs sabres; quelques uns vont reprendre les torches et les branches d'arbres allumées.*)

ABEN HUMEYA.

Courons, mes amis, courons !..... Pénétrons de tous côtés dans la ville; portons les flammes

dans leurs temples, le fer dans leurs foyers..... Entre les bras de leurs épouses, au pied de leurs autels, dans l'asile de nos demeures, qu'ils trouvent par-tout le glaive de la mort!

TOUS.

La mort!!!

ABEN HUMEYA.

Point de pardon, point de pitié... nous avons à venger, en quelques instants, un demi-siècle d'esclavage! (*S'élançant au milieu de la foule, l'étendard déployé.*) Aux armes, musulmans!

TOUS.

Aux armes!!!

(*Ils sortent en tumulte, brandissant leurs sabres, secouant les torches: l'alfaqui les suit jusqu'au pied de la rampe, en les animant de la voix et du geste.*)

L'ALFAQUI.

Frappez, enfants d'Ismael, frappez!..... Le Dieu de Mahomet vous regarde, et l'Ange exterminateur marche devant vous!

TOUS.

Aux armes!!!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la place de la petite ville de Cadiar. Au fond on voit une ancienne mosquée servant de temple aux chrétiens, à laquelle on monte par quelques degrés. De chaque côté de l'église une rue en pente, toutes les deux longues et étroites. Il y en aura d'autres qui aboutissent aussi à la place.

SCÈNE I.

DES PATRES ET DES BERGÈRES, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, SOLDATS CASTILLANS.

(*Au lever du rideau, on voit un feu de joie au milieu de la place; des groupes de gens du peuple* et le chœur de pâtres et de bergères, *qui chantent et qui dansent. Quelques soldats castillans regardent le bal.*)

CHOEUR.

Chants d'amour, joie et fêtes,
Ici-bas comme au ciel!
Gai, bergers et fillettes,
C'est la nuit de Noël!

Cette nuit, ni l'amant infidèle,
Ni l'amant jaloux

N'est admis parmi nous :
Point de bruit, point d'injuste querelle ;
Mais aveux charmants,
Doux propos et doux chants.
En chantant les amants se répondent
Ce qu'on ne dit pas
Sans un grand embarras.
Chantons donc ; que nos cœurs se confondent,
Ivres jusqu'au jour
De plaisir et d'amour.

CHOEUR.

Chantons tous ; que nos cœurs se confondent,
Ivres jusqu'au jour
De plaisir et d'amour.

CHOEUR.

Ici-bas joie et fêtes,
Doux transports comme au ciel !
Gai, bergers et fillettes,
C'est la nuit de Noël !

Livrons-nous sans contrainte à la danse :
Au cœur attristé
Elle rend la gaieté :
Au retour d'une vive cadence,
Quand on est heureux
On devient plus joyeux.
Et la danse à l'amour est propice :
On parle, on sourit
A l'amant qu'on chérit.
Dansons donc ; deux à deux qu'on s'unisse,
Ivres jusqu'au jour
De plaisir et d'amour.

CHOEUR.

Dansons tous ; deux à deux qu'on s'unisse,
Ivres jusqu'au jour
De plaisir et d'amour.

(*Tandis qu'on chante en chœur, et qu'on danse pour la dernière fois, on entend sonner la cloche.*)

UN SOLDAT CASTILLAN.

Silence !... n'entendez-vous pas ?...

PATRES ET BERGÈRES.

Allons ! allons !

D'AUTRES.

Nous danserons après.

(*Ils entrent dans l'église, dont la porte se ferme sur eux ; on entend ensuite un prélude d'orgue, et peu de temps après un chant lent et suave. Quand on aura chanté une strophe, et que la musique seule se fera entendre, on verra paraître, par une des rues du fond, Aben Farax, suivi de deux ou trois Maures ; et par l'autre rue le Partal et le Dalay, accompagnés de quelques autres. Ils viennent tous enveloppés dans des* albornoz *ou des* alquizels, *et approchent avec le plus grand mystère. Dès qu'ils sont aux coins de l'église, et qu'ils voient la place déserte, ils secouent en l'air leurs* alquizels *blancs, pour appeler plusieurs Maures, qui arrivent de différents côtés. Aben Farax*

et le Partal se réunissent vers le milieu de la place, environnés d'un groupe de Maures : d'autres forment aussi des groupes, et semblent se concerter entre eux. Il règne par-tout le plus grand silence, qui n'est interrompu que par l'écho lointain du chant.)

HYMNE SACRÉ.

Du Seigneur célébrons la clémence;
Il remplit tous les vœux d'Israël :
Pour signer le traité d'alliance,
Il consent à se faire mortel!

CHOEUR.

Sion, respire;
Plus de douleur!
Reprends ta lyre,
C'est le Sauveur!

La colombe a paru sur la terre,
Apportant un symbole de paix :
L'Océan dans son lit se resserre,
Et l'abyme est fermé pour jamais!

CHOEUR.

Sion, respire;
Plus de douleur!
Reprends ta lyre,
C'est le Sauveur!

Ce n'est plus ce vengeur si terrible,
Foudroyant les cités de ses feux;
Il paraît comme un astre paisible,
Réjouissant et la terre et les cieux!

CHOEUR.

Sion, respire;
Plus de douleur!
Reprends ta lyre,
C'est le Sauveur!

SCÈNE II.

ABEN FARAX, LE PARTAL, LE DALAY, LE XENIZ, MAURES.

ABEN FARAX.

Ils sont déja dans l'église....

LE PARTAL.

Ils auront moins de chemin à faire... ils ont sous leurs pieds le tombeau.

ABEN FARAX.

Tous nos amis sont-ils prêts?...

LE PARTAL.

Aussitôt que nous pousserons le cri d'extermination, il sera répété par-tout, et parviendra jusqu'au pied du château...

LE XENIZ.

Je plains ceux qui s'y trouvent... Aben Humeya a le bras si dur!...

ABEN FARAX. (*Il quitte son groupe, et vient dans l'autre.*)

Où est le Dalay?...

LE DALAY.

Me voici.

ABEN FARAX.

Toutes leurs maisons sont-elles marquées?...

LE DALAY.

Et même les nôtres, où il y a des Castillans.

ABEN FARAX.

Il faut enfoncer les portes qui ne s'ouvriront pas devant vous... qu'ils ne trouvent de refuge nulle part!

LE PARTAL.

Prenez garde, mes amis, de ne pas confondre les Castillans... vous les distinguerez à leur costume...

LE DALAY.

Il suffira de fermer les yeux, et de laisser agir nos poignards.

ABEN FARAX.

Va t'emparer d'une de ces portes, tandis que le Partal occupera l'autre... qu'ils trouvent toutes les issues fermées; et que s'ils essaient de sortir, ils tombent sous vos coups.

LE DALAY.

Sois tranquille...

LE PARTAL.

Venez...

(*Ils partent, suivis de plusieurs Maures. Chacun d'eux va se placer vers le milieu d'une des rues du*

fond, pour attendre ceux qui voudront sortir de l'église par les portes latérales.)

ABEN FARAX (*au Xeniz et à ceux qui restent avec lui.*)

Nous sommes plus heureux..... nous serons les premiers à verser leur sang!

(*Ils apprêtent leurs armes.*)

LE XENIZ ET QUELQUES MAURES.

Partons!

Ils se dirigent vers la porte principale de l'église, dans le plus grand silence, tandis que le chant continue, plus lent encore et plus doux. Quand ils seront réunis devant la porte et sur les degrés, Aben Farax se retourne vers eux, et leur montre le ciel avec son sabre. Ils poussent tous ce cri:

Mort aux Castillans! (*qui est répété en même temps dans toutes les rues.*)

SCÈNE III.

Aben Farax et la plupart des Maures se sont précipités dans l'église; on entend le tumulte; la foule veut sortir, et les deux battants de la porte se referment. En même temps ces différents cris se font entendre:

HOMMES ET FEMMES.

Grace!.... au nom de Dieu!.... grace!

LES MAURES.

Mort aux Castillans !

LES SOLDATS.

Assassins !...

(*On entend dans l'intérieur le cliquetis des armes : les soldats castillans tâchent de se frayer un passage, l'épée à la main ; les Maures veulent les empêcher de sortir ; mais ils sont refoulés, et les Castillans descendent par les rues du fond, traversent rapidement la place, et s'en vont par une des rues latérales, toujours poursuivis par les Maures, et combattant à l'arme blanche.*)

LES SOLDATS.

Au château !... sauvons-nous !

LES MAURES.

Mort aux Castillans !

TOUS.

Au château ! ! !

(*Aussitôt que les Maures auront laissé libres les portes de l'église, on voit en sortir par flots les gens du peuple, des pâtres, des femmes, des enfants... Ils fuient de tous côtes dans le plus grand désordre, et disparaissent par toutes les rues. Cette fuite, ainsi que le combat, doivent se passer au fond de la place, sans que les acteurs se rapprochent du premier plan du tableau.*)

SCÈNE IV.

UN GROUPE DE QUELQUES MAURES, UNE FEMME CASTILLANE, UN MAURE.

(*On voit descendre, par une des rues du fond, une femme castillane, ayant dans ses bras un enfant : un Maure la poursuit vivement, le sabre à la main.*)

LA FEMME.

Mon enfant !... mon enfant !...

LE MAURE.

Tu le retrouveras dans l'enfer !...

LA FEMME.

Par pitié !...

(*Au moment où elle passe devant une des rues latérales, Muley Carime en sort, et s'interpose entre la femme et le Maure, qui était déja sur le point de la saisir.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES; MULEY CARIME.

MULEY CARIME.

Que fais-tu, misérable?

LE MAURE (*voulant frapper*).

C'est le fils d'un Castillan...

MULEY CARIME.

Arrête ! Je te croyais un brave... non pas un assassin.

(*La femme epuisée s'est jetée aux pieds de Muley Carime, et embrasse ses genoux, ainsi que son enfant.*)

LE MAURE.

Mais...

MULEY CARIME.

Je vois que dans l'obscurité tu t'es trompé toi-même... je t'excuse... tu croyais poursuivre un ennemi... c'est une femme !

(*Le Maure se montre interdit ; il s'éloigne lentement, et va se réunir aux autres.*)

UN MAURE (*dans le groupe*).

Encore ce vieillard !... On le trouve par-tout.

MULEY CARIME.

Relève-toi, malheureuse... tu n'as rien à craindre... Pourquoi embrasses-tu ma main ?... ce que j'ai fait pour toi, je devais le faire.

MAURE PREMIER.

Vous l'entendez ?... Il ne se cache pas... Il a toujours aimé les chrétiens.

MAURE SECOND.

Qui sait !... peut-être l'est-il lui-même dans le fond du cœur.

LA FEMME (*au moment de se relever*).

Embrasse, mon fils, embrasse encore ses pieds... Tu lui dois la vie ! (*L'enfant obéit.*)

MULEY CARIME.

Tu n'as pas d'autres enfants?

LA FEMME.

C'est le seul... et j'ai été sur le point de le perdre... Je l'ai vu déja égorgé dans mes bras!... (*Elle l'embrasse avec la plus grande tendresse.*)

MULEY CARIME.

Ne pleure pas, bonne femme... tu affliges cet enfant... Écoute. (*D'un ton plus bas.*) Il ne faut pas qu'on te retrouve ici... Dans ce moment la fureur les aveugle ; ils sont capables de tout... Viens avec moi ; je t'accompagnerai jusqu'aux portes de la ville, et je t'indiquerai un endroit où tu pourras te réfugier.

LA FEMME.

Que le Dieu du ciel vous bénisse!... Vous avez sauvé ce pauvre orphelin...

MULEY CARIME.

Il me connaît déja... tu vois, il me prend la main... Venez, venez tous deux avec moi. (*Ils s'en vont par la rue opposée à celle qui conduit au château.*)

SCÈNE VI.

LES MAURES.

(*Ils restent silencieux et comme étonnés pendant un instant.*)

MAURE PREMIER.

Il a voulu sauver cet enfant pour s'en faire ensuite un mérite.

MAURE SECOND.

C'est dommage qu'il ait pris aussi notre costume... L'habit castillan lui allait mieux.

MAURE PREMIER.

Il l'a ôté cette nuit pour ne pas périr avec ses amis... mais il l'aura gardé pour le reprendre un jour.

MAURE SECOND.

Ce n'est pas sa faute, c'est la nôtre... pourquoi l'avoir laissé échapper?...

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; ABEN ABO, ABEN FARAX.

(*Aben Abo et Aben Farax entrent par la rue qui conduit au château, au moment précis pour entendre ces dernières paroles.*)

ABEN FARAX.

Qui?...

MAURE PREMIER.

Le fils d'un Castillan...

MAURE SECOND.

Que Muley Carime vient de sauver.

ABEN FARAX.

Muley Carime !

MAURE PREMIER.

Pourquoi cet étonnement?... Rien de si naturel... Il a toujours été le plus humble esclave des chrétiens.

ABEN FARAX.

N'en parlez pas ainsi... Vous lui devez plus de respect... N'est-ce pas le beau-père de votre roi?

MAURE SECOND.

De notre roi?...

MAURE PREMIER.

S'il devient comme Carime, il ne le sera pas long-temps.

ABEN ABO.

Fort bien, mes amis, fort bien... Vous faites les braves quand ils sont loin... et vous tremblez en leur présence!

QUELQUES MAURES.

Nous!

ABEN ABO.

Vous venez de le dire vous-mêmes... N'est-

ce pas un mot de Carime qui a fait tomber le poignard de vos mains?

MAURE PREMIER.

Si ce n'avait pas été un enfant!...

ABEN FARAX.

Tu as raison, mon ami... Son père peut-être a égorgé le tien.

MAURE PREMIER.

Son fils le vengera. (*Il part aussitôt, en faisant signe aux autres de le suivre. Ils s'en vont par la même rue qu'a prise Muley Carime.*)

SCÈNE VIII.

ABEN ABO, ABEN FARAX.

ABEN ABO.

Misérables!... leur fureur s'allume et s'éteint comme un feu de sarment.

ABEN FARAX.

Et pourquoi ne pas profiter de ce caractère impétueux, à la première occasion que le sort nous présente?... qui sait!... peut-être cet incident même pourrait bien nous servir... On murmure déja contre Carime; il ne sera pas difficile de changer la méfiance en haine.

ABEN ABO.

Tu t'occupes trop de ce vieillard... On voit bien que c'est lui qui te refusa la main de sa

fille, et la livra, sous tes yeux, à un rival abhorré...

ABEN FARAX.

Depuis long-temps j'ai oublié mon amour; je n'ai pas oublié mon affront.

ABEN ABO.

Et tu ne vois que Carime, quand tu songes à te venger!

ABEN FARAX.

C'est que j'espère frapper, d'un seul coup, deux victimes.

ABEN ABO (*lui serrant la main*).

Si tu avais vu l'insolent, comme je viens de le voir moi-même!... Je me suis empressé de fuir sa présence; j'allais éclater. Il n'avait fait qu'égorger quelques soldats, vieux, infirmes... d'autres plongés dans le sommeil ou dans l'ivresse... Eh bien! le croiras-tu?... il se montrait tout fier, comme s'il venait de remporter un grand triomphe... Il parcourait le château en maître; il affectait déja la majesté royale... Quel est, a-t-il dit, ce guerrier qui a monté le premier par l'échelle? Il montrait le desir de le récompenser; mais aussitôt qu'il a entendu mon nom, son front s'est rembruni; il n'a pu prononcer un mot.

ABEN FARAX.

Il ne déguise pas la haine qu'il a vouée au

nom Zégri... Il l'a sucée avec le lait; il la porte dans son sang...

ABEN ABO.

Et moi je transmettrai la mienne à mes fils, et aux enfants de mes fils, jusqu'à la dernière génération! J'ai pu l'étouffer un instant, pour réunir contre l'ennemi commun les deux tribus rivales; mais quand j'ai vu cet ambitieux se jeter le dernier dans la révolte, pour s'emparer, un instant après, du pouvoir suprême; quand je le vois s'apprêter à nous insulter par son dédain, plus amer encore que sa colère... Non, Farax, non; nous ne sommes pas nés pour être ses esclaves.

ABEN FARAX.

Ses esclaves!... Aben Abo, sois tranquille... Il vient de monter sur un précipice; le pied va lui glisser. Je connais nos guerriers, mieux encore que toi-même: dans un moment d'enthousiasme, ils l'ont proclamé leur roi... ils ont cru choisir un chef, non se donner un maître... Mais si le moindre revers vient atteindre nos armes; si le plus léger soupçon plane un jour sur sa tête... On voit près de lui ce vieillard, le père de sa femme, le confident de Mondejar, l'instrument de ses ordres... Il a osé, au milieu du carnage, protéger la vie des chrétiens; il tâchera, par des

conseils timides, d'entraver nos efforts... Nous faut-il davantage pour les perdre tous deux?...

ABEN ABO.

Mais... n'est-ce pas lui-même... celui qui vient accompagné de deux Castillans?...

ABEN FARAX.

Oui... c'est Carime...

ABEN ABO.

Viens, viens ici...

ABEN FARAX (*portant la main d'Aben Abo sur son cœur.*)

Sens-tu comme il bat?... Nous serons bientôt vengés.

(*Ils se cachent à l'entrée d'une maison, située près de la rue par où les autres vont arriver, et dont la porte aura été enfoncée dans la nuit. Ensuite ils reparaissent, de temps à autre, comme s'ils observaient Muley Carime et Lara, et qu'ils voulussent comprendre leur entretien. Avant la fin de la scène précédente, le jour commence à poindre, de manière à ce qu'on puisse distinguer les objets.*)

SCÈNE IX.

LARA, MULEY CARIME, UN ÉCUYER CASTILLAN. (*Celui-ci a une lance, avec un petit drapeau blanc; et dans la main gauche un riche bouclier.*)

MULEY CARIME.

Vous devez attendre ici, noble Lara... J'ai déja fait prévenir de votre arrivée; et je ne crois pas qu'on vous permette d'entrer dans le château.

LARA.

Je leur en sais gré, au lieu de m'en plaindre... Ils m'épargneront la vue de mes frères assassinés! Mais puis-je vous parler franchement, comme un chevalier loyal à son ancien ami?... Je savais les avis alarmants que Mondejar avait reçus; j'ai maintenant sous mes yeux ces ruines, ces désastres; et cependant tout ce que je vois ne me paraît encore qu'un songe affreux... J'ai peine à y croire!

MULEY CARIME.

Pourtant ce n'est que trop vrai.

LARA.

Vous-même, vous, le père de ces contrées, et leur défenseur constant auprès de Mondejar, avez-vous pu tromper sa confiance, et

partager un délire qui doit coûter tant de larmes ?...

MULEY CARIME.

Il n'est plus temps de faire des excuses ni des reproches... A quoi mèneraient-ils?... J'ai employé tous mes efforts (le Dieu du ciel m'en est témoin!) pour écarter de ces peuples de si grandes calamités... Quand je les verrai fondre sur moi, je les envisagerai sans crainte.

LARA.

Il ne suffit pas de mourir avec courage pour remplir les devoirs que la patrie nous impose; quand on la voit sur le bord de l'abyme...

MULEY CARIME.

On doit partager son sort.

LARA.

On doit la sauver.

MULEY CARIME.

La sauver!... Vous connaissez bien, brave Lara, le tumulte des camps et l'horreur des batailles; mais vous ne connaissez pas ce qu'il y a de plus orageux, de plus terrible encore... l'insurrection d'un peuple!

LARA.

Je n'ignore pas combien il est difficile de faire entendre la voix de la raison, lorsque

tous les cœurs ne brûlent que de l'ardeur de la vengeance; mais je n'ignore pas non plus la condition du peuple, aussi féroce dans les premiers accès de sa rage qu'inconstant dans ses résolutions, et timide dans les revers. On peut bien combattre avec courage, lorsqu'on n'expose que ses jours en face de l'ennemi; mais quand on se voit entouré par des populations entières, sans abri, sans défense, exténuées de fatigue et de faim; quand on n'aperçoit de tous côtés que des femmes et des enfants poussant des cris de détresse, et menacés par l'esclavage... Consultez votre cœur; vous avez une fille!

MULEY CARIME.

Oui...

LARA (*l'interrompant*).

Êtes-vous assuré de l'avoir demain?

MULEY CARIME (*après une courte suspension*).

Vous n'êtes pas père, Lara; j'en suis sûr... vous m'auriez épargné cette question cruelle!

LARA.

Ce n'est pas le desir de vous affliger qui a dicté mes paroles... c'est l'amitié, l'intérêt le plus tendre... Pourrais-je, dans ce péril extrême, vous cacher la vérité!... Un jour, une heure, un seul instant peut-être va décider du sort de ces peuples: s'ils ne déposent les

armes, dès qu'ils en seront sommés, leur perte est sûre, inévitable... Sauvez-les de leur destruction! Mondejar comptait beaucoup sur vous, sur l'influence de votre famille, sur ce même don Ferdinand de Valor, qui vient de se mettre à la tête des révoltés...

MULEY CARIME.

Il a été séduit par des amis perfides, entraîné par la multitude...

LARA.

Mais ces amis, cette multitude, pourront-ils le sauver?

MULEY CARIME (*avec abattement*).

Dieu seul...

LARA.

Et vous.

MULEY CARIME.

Moi!...

LARA.

Vous-même.

MULEY CARIME.

Je ne vous comprends pas...

LARA (*on entend du bruit dans le lointain*).

Ce n'est point ici le lieu ni l'occasion de m'expliquer avec vous davantage. Mais j'espère vous entretenir encore, pendant quelques instants, avant mon départ... Peut-être

serons-nous assez heureux pour prévenir bien des désastres!

(*On voit des Maures qui arrivent de tous côtés : Aben Abo et Farax sortent sans être aperçus de Lara ni de Muley Carime. On entend, du côté du château, le son de petites timbales et d'autres instruments moresques. Aben Humeya paraît ensuite accompagné des chefs, et suivi par la foule. Tous les Maures sont armés avec des arquebuses, des arbalètes, des frondes, etc. Quelques uns ont de petits étendards rouges à la main. Ils se distribuent dans la place, sur les degrés de l'église, dans les deux rues du fond. Le tout doit former un tableau.*)

SCÈNE X.

LARA, MULEY CARIME, ABEN HUMEYA, ABEN ABO, ABEN FARAX, ABEN JOUHAR, LE PARTAL, LE DALAY, LE XENIZ; PLUSIEURS AUTRES MAURES.

ABEN HUMEYA.

Vous pouvez exposer votre message, noble Lara; nous sommes prêts à vous écouter.

LARA.

L'illustre marquis de Mondejar, capitaine-général du royaume de Grenade, m'envoie vers vous, don Ferdinand...

TOUS LES MAURES (*l'interrompant brusquement*).

Aben Humeya!!!

ABEN HUMEYA.

(*Il fait un signe de commandement aux siens, et puis s'adresse à Lara, qui semble d'abord un peu surpris.*)

Vous pouvez continuer librement; vous ne serez point interrompu.

LARA.

L'illustre Mondejar m'envoie vers vous et vers ces peuples... Avant de me rendre son interpréte, je crois inutile de vous rappeler tous ses titres à votre respect, à votre confiance, j'ose même le dire, à votre gratitude... Ils sont trop grands et trop récents pour que vous les ayez oubliés. Depuis long-temps il vous gouvernait rempli de zéle et de justice... Il a fait plus : il a pris, comme un des beaux titres de sa gloire, celui de votre protecteur naturel, et a couru se jeter au pied du trône... Ce n'était pas un chef intercédant en faveur d'un peuple; c'était plutôt un père offrant sa vie pour ses enfants! Comment avez-vous répondu à tant de loyauté?... Je n'ai pas besoin de vous faire rougir : regardez autour de vous... ou plutôt regardez vos mains; elles sont teintes de sang innocent! Et c'est pourtant à la vue de telles horreurs, quand les

cris des victimes se font encore entendre, et lorsque le bras de la justice est déja levé sur vos têtes, que j'ose vous adresser des paroles de paix... Je connais Mondejar; il aime mieux pardonner que punir! Mais ne vous abusez pas sur les motifs ni sur les suites de cette démarche... Il n'y a qu'une soumission prompte, un repentir sincère, un recours à la clémence du monarque, par l'intercession de ce même chef, votre ange tutélaire, qui puissent aujourd'hui vous arracher à une ruine certaine... Dieu, Dieu seul peut vous sauver demain!

ABEN HUMEYA.

(*Il aura paru distrait, à la fin du discours de Lara, et comme préoccupé de quelque idée.*)

Holà! chargez ce Castillan de chaînes, et traînez-le dans un cachot.

(*Quelques Maures font semblant d'obéir, et puis s'arrêtent indécis.*)

LARA.

Comment!... Voudriez-vous couronner tant de crimes par cet attentat!... Mais on n'approche pas impunément d'un vieux soldat des *tercios* espagnols...

(*Il met la main sur la garde de son épée: l'écuyer fait un mouvement avec sa lance.*)

ABEN HUMEYA.

Le courage, Lara, est dans cette occasion

tout-à-fait inutile... Vous allez éprouver vous-même les tourments que nos anciens tyrans nous ont fait éprouver... Nous verrons jusqu'où va cette constance castillane, dont vous paraissez si fiers; nous verrons si vous n'achetez pas la vie au prix de votre soumission, de vos serments, de votre foi même...

LARA.

Moi, barbare, moi!... Je renoncerais, pour sauver une vie ignominieuse, je renoncerais à mon roi, à ma patrie, à la religion de mes pères!... La mort plutôt, mille fois la mort!

ABEN HUMEYA (*avec froideur et dédain*).

Voilà notre réponse. — Partez.

TOUS LES MAURES.

(*Dans un entraînement d'enthousiasme.*)

Vive Aben Humeya!!!

LARA (*après quelque hésitation*).

Écoutez-moi... de grace... un seul instant...

ABEN HUMEYA.

Qu'avez-vous à ajouter? sont-ce des reproches? Nous les avons entendus. Des promesses? Vous les avez toutes violées. Des menaces? Nous sommes résolus à mourir.

PLUSIEURS MAURES.

Nous le sommes tous!

D'AUTRES MAURES.

Tous!!!

LARA.

Mais vous avez des femmes, des enfants... Avez-vous songé à leur sort?

ABEN HUMEYA.

Oui, nous y avons songé; et aussitôt nous avons pris les armes.

QUELQUES CHEFS.

Pour ne les déposer jamais!... jamais!...

ABEN HUMEYA.

Vous venez d'entendre, Lara... Qu'attendez-vous encore?...

LARA (*après une courte suspension*).

Eh bien, je vais, pour la dernière fois, mettre votre sort dans vos mains; mais n'oubliez pas, dans ce moment fatal, que vous serez responsable, devant Dieu et devant les hommes, de tout le sang qui va couler! (*Il prend la lance de la main de son écuyer, l'enfonce un peu dans la terre, et y suspend le bouclier. — Il revient ensuite à sa place.*) Peuple de ces montagnes!... le marquis de Mondejar vous envoie son bouclier, en signe de protection, et comme un gage inviolable de paix... Voulez-vous le garder parmi vous, et rentrer immédiatement sous l'obéissance du roi de Castille?

PLUSIEURS MAURES.

Non!

UNIVERSIDAD DE MALAGA BIBLIOTECA GENERAL

D'AUTRES MAURES.

Non!!! (*Ils jettent des pierres et des flèches contre le bouclier, et le renversent.*)

ABEN ABO. (*Il saisit un brandon allumé du feu de joie; quelques autres Maures imitent son exemple : ils mettent le feu à l'église.*)

Dites à Mondejar qu'il vienne prendre possession de la ville... Nous allons nous-mêmes lui éclairer la route!

LARA.

Malheureux!... que faites-vous?... C'est votre arrêt de mort.

(*Il fait un signe à l'écuyer, qui reprend aussitôt la lance et le bouclier.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES PERSONNAGES DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, LARA ET SON ÉCUYER EXCEPTÉS.

ABEN HUMEYA.

Allez, Muley Carime, accompagnez ce messager... et ne le quittez pas qu'il ne soit hors de la ville.

(*Il part. Aben Farax fait un signe à quelques Maures, et suit les pas de Muley Carime.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES PERSONNAGES DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, HORMIS MULEY CARIME, FARAX, ET LES MAURES QUI L'ONT SUIVI.

ABEN HUMEYA.

Et vous, Aben Jouhar, partez à l'instant même; mettez-vous à la tête de nos peuples soulevés, et empêchez nos ennemis de franchir le fleuve d'Orgiba...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES PERSONNAGES DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, ABEN JOUHAR EXCEPTÉ.

ABEN HUMEYA.

Le sort en est jeté : vous venez de l'entendre de la bouche de nos ennemis... Plus de paix, plus de trêve entre nous; on ne nous laisse d'autre alternative que la victoire ou l'échafaud !

TOUS LES MAURES.

Nous l'acceptons ! ! !

ABEN HUMEYA.

Que je suis fier en ce moment d'être le roi d'un tel peuple !

LE PARTAL.

Nous périrons plutôt que de retomber sous le joug.

ABEN HUMEYA.

Quand on est prêt à périr, on est sûr de triompher. Suivez moi, mes amis : donnons nous-mêmes le signal du combat ; et que l'écho de ces montagnes ne répète que des accents guerriers !

TOUS.

Vive Aben Humeya ! ! !

(*On entend le bruit des acclamations et l'écho des instruments militaires : l'incendie de l'église augmente ; les portes et les fenêtres s'écroulent, et laissent voir l'intérieur tout en flammes, tandis que la neige tombe en flocons.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une salle d'un ancien château moresque. Au-devant, et à la droite du spectateur, sont les appartements de Muley Carime et de Zuléma, fermés par des portières d'étoffe. Du même côté, une ancienne horloge est adossée à une colonne; de l'autre côté sont deux fenêtres, à travers lesquelles on aperçoit une partie de la ville éclairée par la lune. Au fond de la salle, terminée par une colonnade à jour, sont à droite et à gauche deux escaliers parallèles conduisant à une galerie transversale qui domine le théâtre, du milieu de laquelle s'étend un long corridor. Au-dessous de la galerie, entre les deux escaliers, est l'entrée des souterrains défendue par des grilles en bronze. Une grande lampe, suspendue à la voûte, éclaire une partie de la salle.

SCÈNE I.

ABEN HUMEYA, ZULÉMA, FATIME;
FEMMES ET ESCLAVES NOIRES.

(*Aben Humeya, Zuléma et Fatime sont assis sur des coussins, d'un côté du théâtre : à quelque distance est un groupe de femmes; l'une d'elles chante, tandis que d'autres l'accompagnent avec des téorbes.*)

ROMANCE MORESQUE.

Aben Hamet, en quittant sa patrie,
La mort dans l'ame et des pleurs dans les yeux,

S'arrête au bout de la plaine fleurie,
Belle Grenade, et te fait ses adieux.

Cité d'amour, paradis des fontaines,
Heureux et fier dans ton sein je vécus....
Je vais mourir sur des rives lointaines;
Hélas! hélas! je ne te verrai plus!

Au mois des fleurs, je verrai l'hirondelle
Quitter l'Afrique et franchir l'horizon :
Libre et joyeuse, en chantant où va-t-elle?...
De ses amours égayer ma maison.

Heureux oiseau, de mon cœur qui t'envie,
Porte avec toi les regrets superflus :
Va les offrir à ma chère patrie...
Hélas! hélas! je ne la verrai plus!

SCÈNE II.

ABEN HUMEYA, ZULÉMA, FATIME. (*Aux premiers mots que prononce Zuléma, Fatime se lève et fait retirer les femmes et les esclaves.*)

ZULÉMA.

Cette romance a un ton si naïf, si tendre, qu'elle va droit au cœur, et fait bien du mal... Je ne l'entends chanter jamais, sans laisser tomber de mes yeux quelques larmes...

ABEN HUMEYA.

Tu parais te plaire dans cet état de mélancolie, qui augmente chaque jour aux dépens de ton bonheur et du mien.

ZULÉMA.

Au contraire, je m'efforce d'éloigner de mon ame toutes les pensées funestes qui peuvent l'attrister.

ABEN HUMEYA.

As-tu quelque chagrin, quelque peine secrète?...

ZULÉMA.

Des secrets pour toi!... Le dis-tu sérieusement? Je n'ai jamais eu une seule pensée qui ne t'appartînt! Moi-même, je ne parviens pas à me rendre compte de cette tristesse habituelle... Je desire souvent, dans le cours de la journée, que la nuit approche, pour jouir au moins de quelque repos; mais si l'accablement et la langueur me ferment les yeux, il n'est pas de rêve affreux, pas d'image pénible qui ne vienne m'assaillir, pour m'éveiller en sursaut... Hier encore... Je ne veux pas t'attrister; je te tiens auprès de moi, et mon père repose là tranquille!

ABEN HUMEYA.

Mais à présent que peux-tu craindre?

ZULÉMA (*lui prenant la main affectueusement*).

Ce que je crains?... Tu n'aimes pas, Aben Humeya, tu n'aimes pas!... Je me rappelle maintenant, avec une émotion bien tendre, la vie tranquille que nous menions dans notre

maison de campagne... Là, point d'ennemis, point de rivaux; tu faisais des heureux, et tout respirait, autour de nous, la paix et le bonheur... Cependant, le croiras-tu?... je trouvais, là même, des motifs d'être inquiète... Quelle différence, mon ami, quelle différence!... Les peines d'autrefois me paraissent maintenant la suprême félicité... Je te l'avoue : depuis que notre situation est changée, depuis que je te vois environné de ce vain éclat qui cache tant de périls, je ne prévois que des malheurs... Es-tu plus heureux, Aben Humeya?... Tu ne me le diras pas, mon ami; je le sais bien.

FATIME.

Pour moi, je suis très contente d'être la fille d'un roi... Tout le monde me le dit; et j'ai tant de plaisir à l'entendre!... Il n'y a que ce vieux château, que je ne puis souffrir... Il a quelque chose de triste et de sombre, qui me serre le cœur... Que notre maison de campagne était plus belle, plus riante! Je la parcourais toute, la nuit aussi bien que le jour; mais ici je n'en ferais pas autant pour rien au monde.

ABEN HUMEYA (*souriant*).

Tu n'es pas brave, Fatime... Je croyais que les filles des rois n'avaient pas peur.

FATIME.

Je n'ai pas peur, je vous assure; mais j'ai entendu raconter des histoires si affreuses!... C'est dans ce même château que résida, pendant quelque temps, *Abdilehi le Zagal,* qui fut maudit du ciel, pour avoir prêté ses armes au roi de Castille... La pierre où il s'asseyait est devenue toute noire! Mais ce qui m'effraie davantage ce sont ces taches de sang que je vois par-tout sur les murs... Je n'aime pas les chrétiens... ils nous ont fait tant de mal!... Mais que Dieu me pardonne!... quand je me rappelle leur massacre, j'éprouve un sentiment de pitié.

ZULÉMA.

Tais-toi, ma fille...

ABEN HUMEYA.

Laisse-la... quand je l'entends, j'oublie tout au monde!

FATIME.

La première grace que j'ai à vous demander c'est de ne pas rester ici... Nous ne serons vraiment heureux que quand nous ne verrons plus ces sombres murailles... Si vous aviez entendu ce que me disait ce matin ma vieille esclave égyptienne!... Dans six lunes, au plus tard, nous serons à Grenade. Je n'aurai pas peur alors; non, mon père, vous

ne vous moquerez plus de moi... Je parcourrai à minuit tout le palais de l'Alhambra.

ZULÉMA.

Tu es devenue folle, Fatime...

ABEN HUMEYA.

Laisse-la, je t'en prie... Qu'est-ce que l'esclave te disait, ma chère?

FATIME.

Oh! elle me racontait des merveilles; et je la priai mille fois de me les répéter... « Ton père, me disait-elle, sera bientôt roi de l'Andalousie, et chassera les chrétiens au-delà de la *Sierra Morena*... Toi... » Quant à moi... je n'ose pas le dire.

ABEN HUMEYA.

Pourquoi?... T'annonçait-elle quelque chose de triste?

FATIME.

Il s'en faut bien!... Elle m'a prédit, au contraire, que je deviendrai l'épouse d'un grand prince... Mais je ne vous quitterai pas, ma mère; nous pourrons demeurer, mon mari et moi, au Généralife.

ZULÉMA.

Tu me fais sourire, ma fille... Je ne t'ai vue, de ma vie, si contente.

ABEN HUMEYA.

Et moi aussi, je suis plus heureux maintenant que je te vois moins triste.

ZULÉMA (*se tournant inquiète vers la galerie du fond*).

Mais quelle est cette rumeur?...

ABEN HUMEYA.

Ce n'est rien... Le vent, qui souffle dans le long corridor...

ZULÉMA.

Je croyais y avoir entendu des pas...

ABEN HUMEYA.

Et qui pourrait venir à cette heure?

ZULÉMA.

Je n'en sais rien; mais il me semble que j'entends quelque bruit de plus près... (*Ils écoutent en silence.*) Je ne me trompais pas; quelqu'un arrive...

(*Aben Abo et Aben Farax paraissent à l'entrée du corridor; et ils attendent que Zuléma et Fatime se soient retirées.*)

ABEN HUMEYA.

C'est Aben Abo et Farax.

ZULÉMA.

Que viennent-ils chercher ici?... Leur seule présence m'effraie.

ABEN HUMEYA.

Ne t'inquiète pas, Zuléma... va reposer tranquille.

ZULÉMA.

Adieu, mon ami, à demain...

ABEN HUMEYA.

A demain... Que je te trouve plus heureuse et plus gaie.

(*Zuléma se retire en laissant entrevoir son inquiétude. Aben Humeya se montre, pendant un moment, distrait, comme si quelque triste pensée l'avait assailli tout-à-coup.*)

FATIME.

Vous ne m'embrassez pas ce soir?

ABEN HUMEYA (*l'embrassant*).

Si, ma fille... de tout mon cœur.

FATIME.

Je vais rêver, toute la nuit, au beau château de l'Alhambra. (*Elle part d'un air enjoué.*)

SCÈNE III.

ABEN HUMEYA, ABEN ABO, ABEN FARAX.

(*Ils entrent lentement, d'un air mystérieux, et vont se placer chacun d'un côté d'Aben Humeya.*)

ABEN ABO.

Aben Humeya, nous t'apportons une triste nouvelle...

ABEN FARAX.

Et nous sommes forcés de te déchirer le cœur.

ABEN HUMEYA (*avec vivacité*).

Mon père a-t-il péri ?

ABEN ABO.

Hier il vivait encore.

ABEN HUMEYA.

Je n'ai rien à craindre ; je viens de quitter ma femme et ma fille.

ABEN ABO.

Ah ! ce sont elles qui vont te coûter des larmes de sang...

ABEN FARAX.

Leur bonheur et le tien ont fini pour jamais !

ABEN HUMEYA.

Que dites-vous ?... plus de mystère ! Je préfère le plus grand malheur à cette incertitude.

ABEN ABO.

Quand tu auras devant les yeux l'affreuse vérité...

ABEN HUMEYA.

N'importe, je veux la savoir tout entière : parlez.

ABEN ABO (*à Farax*).

C'est à toi de lui apprendre...

ABEN HUMEYA.

Et pourquoi ne pas le faire toi-même?

ABEN ABO.

Tu le devineras, lorsque tu sauras le crime et le coupable...

ABEN HUMEYA (*avec impatience*).

Quel crime, quel coupable?...

ABEN ABO.

On nous a trahis, vendus, livrés par le plus noir complot...

ABEN HUMEYA.

Et pourquoi crains-tu de le révéler?

ABEN ABO.

Je ne crains que pour toi...

ABEN HUMEYA.

Pour moi!... ne t'inquiète pas, Aben Abo... s'il y a des dangers à courir, je sais les affronter; s'il y a des criminels, je saurai les punir.

ABEN ABO.

Ta main tremblera long-temps avant de les frapper...

ABEN HUMEYA.

Prononcez le nom des coupables; et l'éclair ne sera pas plus prompt.

ABEN ABO.

Muley Carime... Mais tu changes de couleur!... remets-toi, Aben Humeya...

ABEN FARAX.

Ta situation nous fait pitié.

ABEN HUMEYA.

(*Il reste, pendant quelque temps, déconcerté et interdit; puis, revenant sur lui-même, il reprend d'un ton grave.*)

Et sur quels indices se fonde un si étrange soupçon?

ABEN ABO.

Plut à Dieu que ce ne fussent que des indices!... nous aurions pu fermer les yeux.

ABEN FARAX.

Ce sont bien des preuves...

ABEN HUMEYA.

Mais sont-elles certaines?

ABEN FARAX.

Incontestables.

ABEN HUMEYA.

Y a-t-il des témoins?

ABEN ABO.

Un seul.

ABEN HUMEYA.

L'accuse-t-il?

ABEN ABO.

Il le condamne.

ABEN HUMEYA.

Il peut se tromper...

ABEN ABO.

Il ne le peut pas.

ABEN HUMEYA.

Ou bien desirer sa ruine...

ABEN ABO.

Il voudrait à tout prix le sauver.

ABEN HUMEYA.

Est-il son ami?

ABEN ABO.

Plus encore.

ABEN HUMEYA.

Qui est-il donc?....

ABEN ABO.

C'est lui-même.—Tu peux garder cette lettre... elle est déja connue.

(*Il remet un papier à Aben Humeya, qui le lit en silence, laissant apercevoir son trouble. Aben Abo et Aben Farax l'observent avec soin, tandis qu'il reste immobile, les yeux fixés sur le papier.*)

ABEN HUMEYA.

(*Dans un moment de distraction et de rêverie.*)

Malheureuse!.. ton cœur ne te trompait pas... tu as bien à pleurer!... (*Il reprend le papier, et semble le relire.*)

ABEN FARAX.

Voyez comme on espérait nous ramener à

l'esclavage... On n'attendait qu'un moment de faiblesse pour river de nouveau nos fers...

ABEN ABO.

Mais, du moins, il n'est pas ingrat... Il ne t'oubliait pas, Aben Humeya... il demandait ta grace... il voulait sauver ta famille aux dépens de notre liberté... L'exemple de Boabdil, jouissant en Afrique de ses trésors infames, paraissait sourire aux yeux du perfide!

ABEN HUMEYA (*d'un ton sévère*).

C'est assez. Comment cette lettre est-elle tombée dans vos mains?

ABEN FARAX.

Lara qui en était chargé l'a laissée sur sa route.

ABEN HUMEYA.

Où l'avez-vous trouvée?

ABEN FARAX (*froidement*).

Sur son cadavre.

ABEN HUMEYA.

Et vous avez violé, par une embûche indigne...

ABEN FARAX.

Continuez, Aben Humeya; ne vous retenez pas... quand on vient de déjouer une trahison infame, on peut de sang-froid écouter des reproches. Nous avions vu l'adroit messager s'entretenir, d'un air mystérieux, avec

Muley Carime... nous avons même saisi quelques paroles... nous connaissions ce vieillard timide, ses desseins, ses anciennes liaisons avec Mondejar... nous étions sûrs qu'il ne laisserait pas échapper la seule occasion favorable qui lui fût offerte... et nous avons dû profiter, à notre tour, de la seule qui nous restât pour le démasquer, pour le confondre. Est-ce notre faute, si ce Castillan orgueilleux a préféré de mourir plutôt que de céder? Dans sa longue agonie, le ciel fit qu'il découvrit le crime, par les moyens mêmes qu'il employait pour le cacher; et ce ne fut qu'après sa mort que nous trouvâmes sous sa main roidie cette lettre fatale. (*Il met la main sur sa poitrine, en imitant l'action de Lara.*)

ABEN ABO.

Elle ne laisse pas l'ombre même du doute; la trahison est avérée; le coupable lui-même l'a scellée de sa main...

ABEN FARAX.

Et doit bientôt la sceller de son sang.

ABEN ABO.

Qui pourrait en douter!... Nous avons tout hasardé, pour secouer un odieux esclavage... et nous livrerions notre sort aux machinations de quelques traîtres!... On n'osera point nous le proposer; nous ne saurions pas le souffrir.

ABEN HUMEYA.

Ni moi, je ne souffre pas non plus d'avertissements ni de menaces... Vous avez rempli votre devoir ; je remplirai le mien : sortez.

ABEN ABO.

J'étais loin de vous adresser des avertissements ni des menaces... Serait-ce déja vous insulter que vous rappeler vos serments?

ABEN HUMEYA.

Je ne les ai pas oubliés, pour qu'on me les rappelle.

ABEN ABO.

Quand on hésite à les remplir, on est près de les oublier.

ABEN HUMEYA.

Je suis plus près encore de punir l'insolence. Sortez... sortez!... (*Il s'éloigne d'un air courroucé. Aben Farax tire du bras Aben Abo, et l'emmène avec lui.*)

ABEN ABO (*s'arrêtant au milieu du théâtre*).

Que j'ai peine à retenir ma juste colère!...

ABEN FARAX.

Viens, Aben Abo, ne perdons pas de temps... Va te mettre à la tête de nos amis... Je vais m'emparer des issues secrètes du château.

ABEN ABO (*séloïgnant*).

Je reviens...

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

ABEN HUMEYA.

(*Il paraît plongé dans la plus grande agitation : tantôt il se promène à grands pas, et tantôt il s'arrête ; il interrompt ses discours pour les reprendre ensuite ; et il fait voir, de toutes manières, l'état de trouble où se trouve son ame.*)

Qu'as-tu fait, malheureux, qu'as-tu fait? Tu m'as livré sans défense aux mains de mes ennemis!... Mais tu ne l'auras pas fait impunément. Non, non ; je jetterai ta tête sanglante à la face de ces audacieux!... Et pourquoi douter un seul instant? Il nous a trahis ; qu'il périsse! quoi de plus juste? Cet exemple d'ailleurs arrêtera d'autres desseins coupables, imposera silence à mes rivaux, affermira mon trône... Mais l'affermira-t-il?... C'est dans ma famille, dans mes foyers mêmes, que va se montrer aux peuples indignés le premier traître à la patrie ; il pourra, du haut de l'échafaud, appeler mes fils *ses enfants!*... C'est peut-être ce que desirent davantage ces perfides ; il leur tarde de me voir humilié aux yeux de la multitude, afin de miner par le mépris ma puissance d'un jour, en attendant qu'ils puissent l'abattre. Ils veulent me voir rougir, en nom-

mant le coupable, et rentrer honteux dans ma demeure, essuyer les plaintes, les reproches d'une épouse désolée! Non; qu'il vive, qu'il vive... il faut sauver le père de ma femme... et que la joie de mes ennemis ne soit pas si complète!... Mais quel moyen d'y parvenir?... Ils vont publier par-tout sa trahison; on connaît déja la mort de Lara et la lettre trouvée sur son sein; ils me sommeront de présenter la preuve du crime... Comment les démentir?... La moindre contradiction, le moindre retard me perdrait aux yeux d'un peuple emporté, méfiant, qui vient de briser ses fers, et qui souffre à regret l'ombre même de la domination... Je ne le sauverais pas, et il m'entraînerait dans sa ruine... Qu'il périsse, qu'il périsse tout seul!... Mais je ne puis sortir de ce cercle fatal: la honte de son supplice va rejaillir sur mon épouse, sur mes enfants, sur moi-même; il va périr en butte à la haine du ciel, aux malédictions de cent peuples, aux insultes d'une foule effrénée... et moi, son ami, son hôte, moi qui aujourd'hui même l'appelais *mon père*, je serai forcé de souscrire, d'assister, d'applaudir à sa mort!... Non; je ne saurais survivre à cette humiliation; il faut l'éviter à tout prix! Le moyen... le moyen... un seul, quel qu'il soit, un seul, et je l'adopte... (*Se tournant*

vers l'appartement de Muley Carime.) Ah! ce n'est pas ta vie, misérable, ce n'est pas ta vie qui embarrasse mes pas; je te traîne comme un cadavre qu'on a lié fortement à mon corps! Et pourquoi ne pas m'en délivrer?... Je le puis; je le dois; je vais le faire. Plus d'hésitation, plus de doute: un seul instant peut décider mon sort! Avant que ces perfides aient eu le temps de se reconnaître; tandis qu'ils délibèrent, qu'ils choisissent, qu'ils arrêtent leur plan pour me perdre, détruisons leurs projets par un coup décisif... Vous me demandiez tout-à-l'heure, vous m'imposiez d'un ton de maîtres la mort du coupable! Eh bien! attendez un moment; je vais vous satisfaire... Mais il emportera vos espérances dans le tombeau.

SCÈNE V.

ABEN HUMEYA, ALIATAR.

ABEN HUMEYA.

Aliatar!... Aliatar!... (*L'esclave noir paraît, ayant un long poignard à sa ceinture.*) Où sont les autres esclaves?

ALIATAR.

Dans la cour du château.

ABEN HUMEYA.

Es-tu seul?

ALIATAR.

Seul.

ABEN HUMEYA.

Personne n'écoute?

ALIATAR.

Personne.

ABEN HUMEYA.

Va réveiller Muley Carime; qu'il vienne à l'instant même... je l'attends ici. (*Il lui fait un signe de s'approcher de lui; et puis lui dit d'un ton mystérieux :*) Tu te tiendras là bas, caché dans l'ombre, à l'entrée du long corridor... S'il sort, et que je reste... frappe. (*L'esclave va partir précipitamment.*) Arrête!... (*Après un instant de suspension.*) Ta tête ne tient qu'au secret.

(*L'esclave s'incline profondément, et part tout de suite.*)

SCÈNE VI.

ABEN HUMEYA.

(*Il se promène silencieux, laisse tomber les paroles suivantes, et se jette sur les coussins, dans un état d'abattement et de rêverie.*)

Il dort tranquille... et peut-être que dans ce moment même il rêve à son bonheur!... Garde ton sommeil, infortuné... garde-le, un

seul instant encore... Tu vas te réveiller pour la dernière fois!...

(*Dans l'intervalle des deux scènes, l'esclave traverse le théâtre, et va se placer dans l'endroit indiqué, de manière à être aperçu, dans le lointain, par les spectateurs.*)

SCÈNE VII.

ABEN HUMEYA, MULEY CARIME.

MULEY CARIME.

Quel motif si pressant me fait paraître devant toi, à une telle heure?...

ABEN HUMEYA.

Une affaire très grave, sur laquelle je dois vous consulter.

MULEY CARIME.

Et tu as voulu profiter de la solitude et du silence de la nuit... Ou bien cette affaire importante doit être décidée avant le jour.

ABEN HUMEYA (*lui montrant la pendule*).

Regardez, Muley Carime, regardez!

MULEY CARIME.

Une heure vient de sonner.

ABEN HUMEYA.

Quand l'heure prochaine sonnera, cette grande affaire sera terminée.

MULEY CARIME.

Terminée!

ABEN HUMEYA.

Et pour toujours...

(*Il se fait silence pendant quelques instants.*)

MULEY CARIME.

Tu parais préoccupé, Aben Humeya... Je vois bien que quelque grand chagrin t'agite...

ABEN HUMEYA.

C'est un secret fatal...

MULEY CARIME.

Et pourquoi tarder à me le confier?

ABEN HUMEYA.

Ne vous empressez pas, de le savoir... Il pèsera toujours sur mon ame, et il va vous accabler.

MULEY CARIME.

Mais quel est donc ce secret?... Ah! je te l'avais bien prédit: ce n'est ni l'élévation, ni la puissance qui peuvent nous donner sur la terre un seul jour de bonheur: tu as perdu la paix de ton ame; tu as joué ton sort; tu as tout sacrifié pour un peuple inconstant, qui t'abandonnera au jour du danger...

ABEN HUMEYA.

Et que j'ai juré de défendre, même au prix de mon sang. Avez-vous entendu, Muley

Carime, avez-vous entendu?.... *Même au prix de mon sang*...

MULEY CARIME.

Et pourquoi m'adresses-tu ces paroles?...

ABEN HUMEYA.

Je vous prie seulement de les bien peser.

MULEY CARIME.

Je ne te comprends pas...

ABEN HUMEYA.

Vous allez me comprendre. J'ai tout sacrifié pour l'affranchissement de ce peuple... Vous venez de le dire; et lui, à son tour, il a mis en moi sa confiance, sa force, l'espoir de son sort... Tiendra-t-il ses promesses? Dieu le sait! Moi, je sais que je tiendrai les miennes.

MULEY CARIME (*l'interrompant*).

Mais...

ABEN HUMEYA.

Pas encore... écoutez. J'ai un vieux père, dont la vie m'intéresse bien plus que ma vie même... Il est sous la main de nos ennemis, chargé de fers, le couteau sur la gorge... Je le sais, je le savais quand j'ai donné le signal contre ses bourreaux... et ils connaissent bien, les cruels, le moyen de m'atteindre!

MULEY CARIME.

Pourquoi vas-tu si vite au-devant du malheur?...

ABEN HUMEYA.

Écoutez-moi en silence; je finis à l'instant. ıi risqué la vie de mon père; chaque coup ıe je frappe peut hâter sa mort; et pourtant n'ai pas hésité... Calculez, calculez vous-ême, si quelque chose au monde pourra me tenir!

MULEY CARIME.

Mais d'où vient que tu jettes sur moi ce gard triste et sombre?... Que veux-tu me :e?

ABEN HUMEYA.

Maintenant que je vous ai montré le fond mon cœur, je vais vous consulter sur cette ande affaire... et vous saurez d'avance à oi vous en tenir. Il y a parmi nous un ître...

MULEY CARIME.

Un traître!... En es-tu sûr?

ABEN HUMEYA.

Sûr; et vous allez l'être vous-même! Quelle nition mérite-t-il?

MULEY CARIME.

A-t-il des enfants? (*Aben Humeya garde le ence*). Tu ne réponds pas, Aben Humeya?

ABEN HUMEYA.

Il n'en aura plus demain.

MULEY CARIME (*à part*).

Quel souvenir, grand Dieu!

ABEN HUMEYA.

Vous paraissez troublé...

MULEY CARIME.

Moi, non... Je plains ce malheureux... je suis père aussi...

ABEN HUMEYA.

Je vois qu'il vous inspire une pitié bien tendre... Est-ce que son nom vous serait connu?...

MULEY CARIME.

Et comment veux-tu que je le connaisse?

ABEN HUMEYA.

Rentrez un instant en vous-méme... Consultez votre mémoire... Votre cœur vous aidera peut-être...

MULEY CARIME.

Il me serait plus facile de l'apprendre de toi...

ABEN HUMEYA.

Voulez-vous m'y forcer?...

MULEY CARIME.

Je ne t'y force pas; je te le demande.

ABEN HUMEYA.

Et moi je voudrais l'éviter à tout prix.

MULEY CARIME.

Mais d'où vient que tu hésites à prononcer le nom du coupable?

ABEN HUMEYA.

C'est que son nom, en sortant de ma bouche, porte avec lui son arrêt de mort.

MULEY CARIME.

Son arrêt de mort!...

ABEN HUMEYA.

Et à l'instant même.

MULEY CARIME (*d'une voix altérée*).

Je plains ce malheureux... je le plains de toute mon ame; mais puisque tu veux absolument que j'écoute son nom...

ABEN HUMEYA.

Au contraire, vous ne l'entendrez pas.

MULEY CARIME.

Non!

ABEN HUMEYA.

Vous le verrez de vos propres yeux.

(*Aben Humeya lui montre la lettre ouverte · Muley Carime l'écarte de sa main.*)

MULEY CARIME.

Il suffit. (*Après un court intervalle, et en même temps qu'il regarde Aben Humeya, en lui montrant l'appartement de sa femme.*) Es-tu le seul dépositaire de ce secret?...

ABEN HUMEYA.

Il y en a d'autres.

MULEY CARIME.

Qui ?

ABEN HUMEYA.

Aben Abo et Farax.

MULEY CARIME.

Je connais mon sort.

ABEN HUMEYA.

Vous le connaissez !

MULEY CARIME.

Et je l'attends tranquille.

ABEN HUMEYA.

(*Il jette un coup d'œil autour de l'appartement, tire de son sein un petit flacon d'or, l'ouvre, et le lui présente.*)

Prenez : sauvez-vous. (*Il détourne le visage, et se jette sur les coussins dans le plus grand accablement.*)

MULEY CARIME.

(*Il prend le flacon, boit, et fixe sur Aben Humeya un regard immobile. S'approchant de lui :*)

Tu règneras. (*Ils restent pendant quelques instants dans cette situation.*) Écoute, Aben Humeya, écoute... Tu me connais bien tard... trop tard !... Tu m'avais mal jugé ; mais, dans ce moment, ton cœur me rend pleine justice ; il me venge, et t'humilie devant moi... ta main

tremblait plus que la mienne, en saisissant ce poison mortel !... J'étais bien loin d'aimer nos oppresseurs... je les haïssais de toute mon âme, autant que toi, plus encore peut-être... ils m'avaient rendu plus long-temps malheureux ! Mais j'étais père, Aben Humeya, j'étais père, et je voyais en danger mes enfants... Malheureux, je tremblais pour ton épouse et pour ta fille, quand tu m'accusais de faiblesse ! (*Réprimant son attendrissement.*) L'amour de mes enfants me coûte la vie : tu le vois ; je meurs pour les sauver... que je n'emporte pas dans le tombeau le regret d'avoir fait en vain un tel sacrifice !... Veux-tu me le promettre ?

ABEN HUMEYA (*se levant*).

Mais... que puis-je faire ?

MULEY CARIME.

Engage-moi ta parole... et je verrai plus tranquille s'approcher mon heure fatale !

ABEN HUMEYA.

Si je le puis...

MULEY CARIME.

Tu le peux.

ABEN HUMEYA.

Je le promets.

MULEY CARIME.

Tu vas le jurer dans mes mains. Mais pourquoi ce mouvement ?... C'est moi qui le pre

mier te présente la mienne... serre-la, Aben Humeya, serre-la sans crainte; elle n'est pas encore froide! (*Il lui prend la main*) Écoute maintenant... ne tremble pas; écoute!... Le bruit des armes va pénétrer bientôt dans ces contrées... les braves combattront; je n'en doute pas; mais leurs familles!... Ah! n'expose pas ma fille, n'expose pas sa chère enfant, aux horreurs d'une guerre d'extermination... quel serait leur sort, si tu venais à périr?... Vois ma destinée, Aben Humeya, toujours ma destinée: à présent même, je tremble pour ta vie! Mais tu peux soulager mon ame, si j'emporte avec moi l'espérance d'avoir atteint mon but... J'avais fait équiper, quand je vis s'annoncer ces orages, un bâtiment tunisien, qui se trouve dans le port d'Adra... en quelques heures on peut le gagner; en quelques heures il peut transporter à Tanger ta femme et ta fille...

ABEN HUMEYA.

Je le ferai...

MULEY CARIME.

Et je compte sur ta promesse. Maintenant je porte dans mon sein la conviction que tu n'oserais pas me tromper!

SCÈNE VIII.

ABEN HUMEYA, MULEY CARIME, LE PARTAL; QUELQUES MAURES.

(*Ils arrivent par le long corridor.*)

LE PARTAL (*lui criant de loin*).

Aben Humeya, sauvez-vous!

ABEN HUMEYA.

Moi me sauver! où est l'ennemi?...

LE PARTAL.

Il a franchi le fleuve, il approche... Mais ce n'est pas lui qui vous menace; ce sont nos guerriers révoltés.

ABEN HUMEYA.

Est-il possible!...

LE PARTAL.

On a répandu parmi eux les accusations les plus odieuses... On dit que votre oncle Aben Jouhar a vendu à l'ennemi le passage du fleuve; que vous-même vous êtes son complice...

ABEN HUMEYA.

Moi!

LE PARTAL.

On parle tout haut de la trahison de Muley Carime...

ABEN HUMEYA.

Ah! je reconnais les perfides... mais leur joie s'éteindra bientôt. (*Il va partir.*)

SCÈNE IX.

ABEN HUMEYA, MULEY CARIME, LE PARTAL, LE XENIZ, ALIATAR; QUELQUES MAURES, ET UNE FOULE D'ESCLAVES.

LE XENIZ (*hors d'haleine, du haut de la galerie*).

Où allez-vous?... Arrêtez! Il n'y a pas un moment à perdre... On vient en foule assaillir le château... on ose même demander votre tête...

ABEN HUMEYA.

Je vais la leur porter. Mes armes! (*Aliatar court les chercher.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, ALIATAR EXCEPTÉ.

LE XENIZ.

Ce sont Aben Abo et Farax qui conduisent les rebelles...

ABEN HUMEYA.

Mes armes! où sont mes armes?...

(*Deux esclaves partent en toute hâte.*)

LE PARTAL.

Nous avons encore une retraite assurée par cette issue secrète...

ABEN HUMEYA.

Mes armes!!!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, ALIATAR.

(*Aliatar apporte un sabre et un poignard, et les donne à Aben Humeya.*)

ABEN HUMEYA (*tirant le fer et jetant au loin le fourreau*).

Je te remercie, ô sort, je te remercie... je vais verser de ma main le sang de ces deux traîtres, ou mourir en roi.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XII.

MULEY CARIME, ZULÉMA.

ZULÉMA (*en ouvrant la porte*).

Quel est ce bruit?... Mon père!

MULEY CARIME.

Ma fille... Grand Dieu!

ZULÉMA.

Je croyais avoir reconnu la voix de mon

époux... Dans ce moment même, je pensais à vous deux.

MULEY CARIME.

A nous deux!...

ZULÉMA.

Oui, mon père; je ne vous sépare jamais dans ma pensée ni dans mon cœur... ma dernière prière, avant de me livrer au sommeil, s'adresse à Dieu pour vous et pour lui!

MULEY CARIME.

Zuléma!....

ZULÉMA.

Vous paraissez attendri, et vous faites de vains efforts pour retenir vos larmes... Quelle nouvelle calamité nous menace encore?...

MULEY CARIME.

Ne t'effraie pas, ma fille... mais... je dois te quitter...

ZULÉMA.

Me quitter!... et quelle cause assez pressante pourrait vous forcer?...

MULEY CARIME.

C'est nécessaire.

ZULÉMA.

Mon époux le sait-il? (*Muley Carime ne répond pas.*) Ah! je le vois bien; c'est lui-même qui vous l'a ordonné... mais ce départ n'aura

pas lieu; non, non... je saurai l'empêcher. (*Elle part, pleine d'espérance.*)

MULEY CARIME.

Arrête... où vas-tu?

ZULÉMA (*avec abattement*).

J'allais trouver mon époux... ne m'est-il pas permis de le prier pour mon père?

MULEY CARIME.

C'est inutile, ma chère Zuléma... tout-à-fait inutile...

ZULÉMA.

Ne le croyez pas... Je ne lui ai point demandé d'autre grace, et il sait combien je vous aime!... Loin de vous, je le dis du fond de mon cœur, je ne pourrais supporter la vie!...

MULEY CARIME.

Pourquoi ces larmes maintenant?

ZULÉMA.

Je ne pleure pas, mon père... je m'attendris toujours quand un souvenir, bien triste, vient traverser mon ame... Dieu, Dieu sait ce que je lui demande souvent! (*Elle prend avec une grande émotion la main de son père.*) Il m'exaucera... oui, il m'exaucera... J'ai déja pleuré ma mère... ma pauvre mère... et, mon cœur me le dit, je ne pleurerai qu'elle!...

MULEY CARIME (*se débarrassant de sa fille, et se jetant sur le sofa.*)

C'est trop, mon Dieu, c'est trop!... Ayez pitié d'un père!... (*Après quelque intervalle.*) Viens, Zuléma, viens... approche plus près de moi...

ZULÉMA (*avec vivacité*).

Vous ne partirez pas?

MULEY CARIME.

Il le faut, ma fille.

ZULÉMA.

Mais... du moins vous reviendrez bientôt?

MULEY CARIME.

Bientôt!...

ZULÉMA.

Que veut dire ce sourire amer?... Il a glacé mon sang!

MULEY CARIME.

J'ai besoin d'un peu de recueillement... Il faut nous séparer. (*Il se lève.*) Tes paroles déchirent mon ame, et je ne suis pas assez fort... Tu remplis d'amertume mes derniers instants...

ZULÉMA (*tout effrayée*).

Les derniers!...

MULEY CARIME (*revenant à lui*).

Les derniers qui me restent avant de te

quitter. (*Il l'embrasse avec la plus grande tendresse.*) Adieu, Zuléma... Dieu sera ton père... Il est toujours celui des malheureux!...

ZULÉMA.

Pourquoi ces paroles mystérieuses, cet accent déchirant?... Quelque péril vous menace peut-être...

MULEY CARIME.

Non, ma fille, aucun...

ZULÉMA.

C'est donc un triste pressentiment... Si je vous voyais pour la dernière fois!... Oh! non, mon père, non, vous ne partirez pas. (*Elle se jette tout-à-coup aux pieds de son père, et embrasse ses genoux.*)

MULEY CARIME.

Laisse-moi, ma fille... laisse, au nom du ciel... tu me fais souffrir mille fois les tourments de la mort!

ZULÉMA.

Attendez au moins jusqu'au jour... Nous passerons ensemble quelques heures encore... Je préparerai mon ame à cette séparation cruelle!

MULEY CARIME.

Non, ma fille, non... On m'attend déja!... (*La pendule sonne deux heures : Muley Carime*

semble frappé d'un coup de tonnerre, et tombe sur les coussins.)

ZULÉMA.

D'où vient ce frémissement?... (*Regardant l'horloge.*) C'est l'horloge qui a sonné... (*Revenant à son père.*) Qu'est-ce que je vois!... Vous êtes pâle, défait... Vos yeux immobiles sont fixés sur moi, et ils ne répandent plus une seule larme!... (*Elle se lève effarée.*) Aben Humeya!... Aben Humeya!... (*Muley Carime place sa main sur la bouche de sa fille, comme pour l'empêcher de crier: elle la repousse avec horreur.*) Ah, mon Dieu!... sa main est glacée.

MULEY CARIME.

Ma fille... ma fille...

ZULÉMA.

Respirez, mon père, respirez... Nous ne nous séparerons pas... Je vous suivrai partout. (*Muley Carime la regarde avec une tendresse extrême; et en lui prenant la main, il la porte sur son cœur.*) Oh! oui, je le sais bien; je suis là... je suis là pour toujours...

MULEY CARIME (*avec un gémissement douloureux*).

Pour toujours... (*Il expire.*)

ZULÉMA.

Mon père... mon père... vous ne répondez pas?... Vous ne reconnaissez plus votre fille!... Viens, Aben Humeya, viens à mon

secours... Mon père est mort! (*Elle tombe aux pieds de Muley Carime.*)

(*Après un court silence, on entend vers le fond, et dans le lointain, le tumulte de la révolte, et quelques coups d'arquebuse; puis des coups redoublés du côté de l'appartement de Zuléma.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; FATIME, LA VIEILLE ESCLAVE; FEMMES ET ESCLAVES NOIRES. (*Elles sortent dans la plus grande consternation.*)

FEMMES ET ESCLAVES (*au moment de sortir*).

Sauvons-nous!...

FATIME (*accourant vers Zuléma*).

Ma mère!... (*En voyant Muley Carime, elle recule épouvantée, et va se réfugier auprès de la vieille esclave.*) Ah, mon Dieu!...

LA VIEILLE ESCLAVE.

Rassure-toi, Fatime... elle n'est qu'évanouie.

(*Les femmes et les esclaves entourent Zuléma, et la relèvent: une d'elles détache son voile, et le jette sur la tête de Muley Carime. Fatime se jette dans les bras de sa mère, qui semble d'abord insensible. Les coups redoublent.*)

UNE FEMME.

Écoutez!... écoutez!... on enfonce la porte; on entend déja le bruit des armes...

FEMMES ET ESCLAVES.

Fuyons!... fuyons!...

FATIME.

Venez, ma mère!...

ZULÉMA. (*Elle revient peu à peu, et regarde autour d'elle d'un œil égarée.*)

C'est toi, ma fille!... oui, c'est toi... c'est bien toi... je te vois, je te touche, je te presse sur mon sein... je puis enfin pleurer!.. (*Elle fond en larmes dans les bras de Fatime.*)

LA VIEILLE ESCLAVE.

Venez, au nom de Dieu, venez!... le moindre retard peut vous coûter la vie.

ZULÉMA.

Mon époux, où est-il?

LA VIEILLE ESCLAVE.

Il va revenir à l'instant.

ZULÉMA.

Où est-il?

LA VIEILLE ESCLAVE.

Il est allé apaiser le tumulte.

ZULÉMA.

Je vais le chercher.

FATIME (*la retenant*).

Où allez-vous?

LA VIEILLE ESCLAVE.

Sauvons-nous dans ces souterrains; échappons pour quelques instants; il viendra nous délivrer bientôt.

FEMMES ET ESCLAVES.

Sauvons-nous!...

La vieille esclave les précède : Zuléma la suit, appuyée sur sa fille. Les femmes et les esclaves les entourent de tous côtés. En même temps qu'elles vont entrer dans les souterrains, Aben Farax en sort, suivi par un grand nombre de conjurés avec des sabres et des torches. Les femmes et les esclaves poussent un cri d'épouvante, et s'enfuient en désordre entraînant avec elles Fatime et Zuléma : celle-ci se débarrasse de leurs bras, et reste seule au milieu du théâtre.)

SCÈNE XIV.

ZULÉMA, ABEN FARAX; LES CONJURÉS.

ABEN FARAX (*d'une voix forte, au moment de paraître*).

Où est-il, le tyran?... Il fuit peut-être avec ces femmes; mais il n'échappera pas à la mort!

ZULÉMA.

Qui cherches-tu, monstre altéré de sang?...

ABEN FARAX (*sans faire attention à Zuléma*).

Pénétrez de tous côtés, le fer et la flamme à la main...

(*Il va partir, suivi de quelques conjurés ; les autres se précipitent par les diverses portes.*)

ZULÉMA (*se jetant au-devant de lui.*)

Non, tu n'iras pas plus loin... tu cherches mon époux pour le massacrer.

ABEN FARAX (*montrant le cadavre*).

Ton époux !... dis plutôt l'assassin de ton père.

(*Il la repousse, et disparaît à l'instant même, suivi du reste des Maures.*)

SCÈNE XV.

ZULÉMA.

(*Elle reste d'abord immobile, comme frappée de stupeur ; ensuite elle revient peu à peu ; mais elle tombe dans une sorte d'égarement.*)

Oui, c'est lui... c'est lui-même... maintenant je me rappelle tout ; je vois tout ; j'aperçois jusqu'au fond de l'abyme... Cet éclair a dessillé mes yeux ; mais il les a brûlés !... (*Elle erre sur la scène, dans la plus grande agitation.*) Aben Humeya !... Aben Humeya !... Ce n'est pas ton

épouse, c'est la fille de Muley Carime qui t'appelle.

SCÈNE XVI.

ZULÉMA, ABEN HUMEYA; QUELQUES MAURES, UNE FOULE D'ESCLAVES.

(*On voit entrer précipitamment, en pleine déroute, des Maures et des esclaves, qui se dispersent sur la scène, et disparaissent de tous côtés.*)

ABEN HUMEYA (*du fond du corridor*).

Attendez, lâches, attendez un instant!... ayez au moins le courage de me voir mourir.

ZULÉMA (*allant à sa rencontre*).

Rends-moi mon père, Aben Humeya, rends-moi mon père!

ABEN HUMEYA (*avec un grand trouble*).

Que veux-tu, malheureuse?

ZULÉMA.

Mon père!... qu'as-tu fait de mon père?... Tu ne sais pas!... viens, viens ici... nous allons le trouver. (*Elle prend le bras d'Aben Humeya, et veut l'entraîner vers Muley Carime.*)

ABEN HUMEYA.

Tu me perds, Zuléma, et tu te perds toi-même... laisse-moi par pitié!...

ZULÉMA.

Non; je ne te quitte pas... je te demanderai mon père jusqu'à l'heure de ma mort.

SCÈNE XVII.

ZULÉMA, ABEN HUMEYA, ABEN ABO; DES CONJURÉS.

(*On entend de plus près le tumulte; Aben Abo paraît le premier, suivi de plusieurs conjurés.*)

ABEN ABO.

Arrêtez!...

(*Il fait un signe aux siens, regarde fixement Aben Humeya, et lui dit ensuite :*)

Je te trouve enfin, Aben Humeya!...

ABEN HUMEYA (*d'une voix que la fureur étouffe*).

Viens, traître, viens... j'ai encore cette main pour te percer le cœur.

(*Zuléma, hors d'elle-même, s'attache à son mari, et veut le retirer du combat; Aben Abo fond sur lui; et aux premiers coups de sabre, celui d'Aben Humeya s'échappe de sa main blessée; il va le ramasser, et Aben Abo lui porte un coup terrible.*)

ABEN ABO.

Meurs!

ZULÉMA (*s'élançant au milieu d'eux*).

Non!

(*Elle tombe frappée à mort. Un coup de feu part en même temps derrière Aben Humeya; il se sent blessé, et voulant faire un pas contre Aben Abo, il tombe par terre.*)

ABEN HUMEYA.

Ah!...

SCÈNE XVIII.

ABEN HUMEYA, ABEN ABO, ABEN FARAX; UN GRAND NOMBRE DE CONJURÉS.

(*Les conjurés entrent de toutes parts, ayant à la main des armes et des torches.*)

PLUSIEURS CONJURÉS.

Meure le tyran!

D'AUTRES.

Vive Aben Abo!

TOUS (*excepté Aben Farax et ceux de son parti*).

Vive notre roi!...

ABEN FARAX.

Comment, encore un maître!

ABEN HUMEYA (*dans l'agonie*).

Je meurs content... tu me suivras de près... assassiné aussi... Je lègue ma vengeance à ces traîtres.

ABEN ABO.

Que dis-tu, misérable?... Traînez-le dans ces souterrains, et qu'il y trouve son tombeau!

(*Un groupe de conjurés entoure Aben Humeya et l'emporte mourant.*)

ABEN HUMEYA.

(*Il fait des signes de sa main ensanglantée, comme s'il appelait Aben Abo vers lui, et s'écrie encore d'une voix défaillante:*)

Viens, Aben Abo, viens!... je t'attends...

(*Il expire: on l'entraîne dans les souterrains. Zuléma, en entendant la voix de son époux, se traîne un peu, comme pour le suivre, et retombe.*)

ZULÉMA.

Aben Humeya!...

SCÈNE XIX.

ABEN ABO, ABEN FARAX; LES CONJURÉS.

PLUSIEURS CONJURÉS.

Vive Aben Abo!

D'AUTRES.

Vive notre roi!...

ABEN ABO.

Non, mes braves, non... courons à l'ennemi;

c'est au milieu de ses rangs que je placerai la couronne sur ma tête.

(*Il va partir d'un air déterminé; Aben Farax lui crie, du milieu de la scène :*)

ABEN FARAX.

Aben Abo! regarde. Vois-tu cette trace de sang?... c'est la route du trône.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

ABEN HUMEYA

ó

LA REBELION DE LOS MORISCOS,

Drama histórico.

PERSONAS.

ABEN HUMEYA (don Fernando de Válor.)
ZULEMA (doña Leonor), su muger.
FATIMA (Elvira), su hija.
MULEY CARIME (Miguel de Rojas), padre de Zulema.
ABEN JUHAR, tio de Aben Humeya.
ABEN ABO, ABEN FARAX, } promotores de la rebelion.
EL ALFAQUI, ó Sacerdote de los Moros.
LARA, enviado por el capitan general de Granada.
EL PARTAL, EL DALAY, EL XENIZ, } caudillos de los sublevados.
ALIATAR, esclavo negro.
Una esclava vieja.
Un pastorcillo.
La viuda de un castellano.
Moriscos sublevados, soldados castellanos, gente del pueblo, pastores y zagalas, esclavos negros, mugeres y esclavas al servicio de Zulema y de Fátima.

La escena en Cádiar, en las sierras de la Alpujarra.

ABEN HUMEYA,

DRAMA.

ACTO PRIMERO.

El teatro representa una sala de arquitectura arábiga de la casa de campo de Aben Humeya, en las cercanías de Cádiar: está adornada decentemente, pero con mucha sencillez; y vense en las paredes aprestos y despojos de montería. A mano derecha de los espectadores habrá una ventana, y en frente de ella una puerta: tambien habrá otra en el foro, por la que se sale á una especie de azotea con vistas al campo. Hasta la escena séptima, todos los actores se presentan vestidos á la española, escepto las mugeres, que tendrán un trage bastante parecido al de las Moras, con un gran velo blanco.

ESCENA I.

ABEN HUMEYA, ZULEMA.

(*Aben Humeya estará sentado, componiendo una ballesta. Zulema se levanta, deja en su silla unos bordados que tenia entre manos, y se acerca á él.*)

ZULEMA.

No, querido Fernando, el corazon de una esposa no se engaña nunca!... De algun tiempo á esta parte, noto que estas inquieto, caviloso,

acosado de tristes pensamientos... Sin duda guardas en tu pecho algun secreto grave; y lo que mas temes, al parecer, es que tu Leonor llegue á descubrirlo.

ABEN HUMEYA.

¿Y qué secreto pudiera yo ocultarte?...

ZULEMA.

No lo sé; y cabalmente esa misma duda es la que aumenta mi desasosiego!... Te veo en un estado muy parecido al que me causó tantos dias de pesar, cuando acababamos de unirnos en Granada; pero entonces yo misma me anticipaba á disculparte: te hallabas en la flor de la mocedad; veias oprimida á nuestra raza; y la sangre real de los Aben Humeyas hervia en tus venas con solo ver al vencedor... Ese fue, y no otro, el motivo que me estimuló á salir cuanto antes de aquella ciudad cautiva, llena de memorias amargas, que mantenian tu ánimo en un estado de tristeza y de irritacion, que me puso en mucho cuidado... Despues llegué á lisonjearme, te lo confieso con franqueza, de haber logrado mi objeto, desde que fijamos nuestra morada en estas sierras... Al ver que ibas recobrando la paz del alma, me sentia envanecida con mi triunfo; y si tenia que compartirlo, solo era con mi hija!... Me parecia que su presencia serenaba tu corazon;

y los delirios de la ambicion no perturbaban ya tu sueño... pero, te lo repito, de algun tiempo á esta parte...

ABEN HUMEYA.

¿Qué has notado?... Dílo.

ZULEMA.

¿Qué he notado?... Todo cuanto puede afligirme!... Evitas con el mayor cuidado desahogar tu corazon conmigo; y hasta parece que temes que se encuentren nuestras miradas... Cuando mi padre, participando tambien de mis recelos, ha procurado tantear la herida de tu alma, para procurarle algun alivio, has escuchado sus consejos con tibieza y desvío; al paso que te veo rodeado de los mas díscolos de nuestras tribus, refugiados en las Alpujarras; de cuantos sufren con mayor impaciencia el yugo del cruel Felipe... Guárdate, Fernando mio, guárdate de dar oidos á sus imprudentes consejos; escucha mas bien la voz de tu esposa, que te pide por su amor, por nuestra hija, que no expongas una vida de que pende la suya!

ABEN HUMEYA.

Tus temores no tienen ni el menor fundamento; y tu mismo cariño te hace ver mil riesgos, que no existen sino en tu fantasía. Estoy triste, no lo niego; mi corazon está lleno de

amargura... ¿Tengo acaso motivos para estar alegre?... Tú misma me despreciarias, si me vieras contento.

ZULEMA.

No, Fernando; yo no me alucino respecto de nuestra situacion: sé bien los nobles sentimientos que te animan; y yo propia, asi cual me ves, no he nacido tampoco para ser esclava!... ¿Pero qué podemos nosotros, débiles y miserables, contra los decretos del destino?... Si hubieramos nacido algunos años antes; si me hubiera visto siendo tu esposa, cuando el trono de Boabdil aun se mantenia en pie contra todas las fuerzas de Castilla, ¿crees por ventura que hubiera yo entibiado tu aliento, detenido tu brazo?... Pero cuando la ruina de nuestra patria se ve ya consumada; cuando no queda arbitrio, recurso ni esperanza...

ABEN HUMEYA.

Debo yo estar alegre!

ZULEMA (*despues de una breve pausa*).

¿Y de qué sirve atormentarte con ese torcedor?... Aun en medio de tantas desdichas, no te faltan motivos de consuelo: ves correr tus dias en el seno de tu familia; vives en la tierra de tu predileccion; esperas mezclar tus cenizas con las cenizas de tus padres... A veces suelo, cuando me hallo mas decaida de ánimo,

trepar hasta la cumbre de estas sierras, y desde allí me parece que diviso á lo lejos las costas de Africa... ¿Creeras lo que me sucede?... como que siento entonces aliviarse el peso que oprimia mi corazon, y me vuelvo mas tranquila, comparando nuestra suerte con la de tantos infelices, arrojados de su patria, y sin esperanza de volverla á ver en la vida... Esos sí que son dignos de lástima!

ABEN HUMEYA (*levantándose de pronto*).

No son tan afortunados como nosotros.

ZULEMA.

¿Pero de dónde proviene esa agitacion, que intentas en vano ocultarme?...

ABEN HUMEYA.

¡Yo!... Estoy tranquilo... ¿No lo ves?...

ZULEMA.

¡Ah! esa misma tranquilidad es la que me hace estremecer.

ABEN HUMEYA.

Sí, estoy tranquilo; y sin embargo veo el trono de mis mayores hollado por el insolente Español, nuestras mezquitas convertidas en polvo, nuestras familias esclavas ó proscriptas.... ¿Qué mas quieren de mí?... Yo propio, indigno de mi estirpe, blanco de la ira del cielo y del menosprecio de los hombres... ¿Qué

digo?... ni aun puedo volver los ojos sobre mí, sin sentirme cubierto de vergüenza!

ZULEMA.

Sosiégate, Fernando...

ABEN HUMEYA.

Muy desgraciados son, haces bien en compadecerlos, muy desgraciados son los que pueden todavía, á gritos y á la faz del cielo, aclamar el nombre de su patria y maldecir á sus verdugos; los que adoran al Dios de sus padres; los que conservan sus leyes, sus usos, sus costumbres... ¡Cuánto no deben envidiar nuestra dicha!... Nosotros vivimos con sosiego bajo el látigo de nuestros amos; adoramos su Dios; llevamos su librea; hablamos su lengua; enseñamos á nuestros hijos á maldecir la raza de sus padres!... pero, ¿porqué te has inmutado?

ZULEMA.

¡Si te oyese alguien!...

ABEN HUMEYA.

Tienes razon; se me habia olvidado: los viernes no nos permiten nuestros amos ni aun cerrar nuestras puertas... Quieren acechar hasta los votos que dirigimos al cielo en este dia, consagrado por nuestros padres... han menester, para saciar su rabia, escuchar los ayes de las víctimas!

ZULEMA.

Por Dios, Fernando, aguarda un instante; al punto vuelvo...

(*Va á cerrar la puerta, á tiempo que entra Fátima, turbada y sin aliento, y se arroja en los brazos de su madre: trae un velo en la mano.*)

ESCENA II.

ABEN HUMEYA, ZULEMA, FATIMA.

FATIMA.

¡Madre mia!...

ZULEMA.

¿Qué es eso?

ABEN HUMEYA.

¡Elvira!

ZULEMA.

Habla, hija, explícate... ¿Porqué vienes tan azorada?...

FATIMA.

Ya nada temo... me hallo en vuestros brazos.

ZULEMA.

¿Pero, qué te ha sucedido? ¿No ibas con tus esclavas?

FATIMA.

Sí, madre mia: con ellas salí esta tarde, para ir á ver la fiesta de Cádiar... mi querida

Isabel venia tambien conmigo, y su hermana nos seguia de cerca... íbamos tan contentas, tan alegres!... Casi estabamos ya á las puertas del pueblo, cuando me dió un vuelco el corazon, al divisar soldados castellanos...

ABEN HUMEYA.

¡Siempre, siempre Castellanos!

FATIMA.

Ibamos á pasar junto á ellos, con los ojos clavados en el suelo, y ya nos estrechábamos las tres, para salvar al mismo tiempo las puertas, cuando oimos de pronto un grito, y vimos á los soldados abalanzarse, y arrancarnos los velos que nos cubrian el rostro...

ABEN HUMEYA.

¡Eso han hecho, hija mia!

ZULEMA.

Escucha, Fernando, siquiera...

FATIMA.

Yo desprendí al punto mi velo, viéndoles desgarrar el de Isabel, que cayó medio muerta del susto...

ZULEMA.

¿Y qué ha sido de ella?... ¿Cómo te salvaste tú sola?...

FATIMA.

Ni aun yo misma lo sé... estaba tan turbada!... por fortuna ví venir á mi abuelo, que

acudió á nuestro socorro... Le he dejado en medio de los soldados; acababan de pregonar un nuevo bando; no se oian mas que ayes y murmullo... Ni aun la cara me atreví á volver, creyendo ver á los soldados seguirme y alcanzarme... Nunca mas en mi vida me volveré á apartar de mi madre!

ZULEMA.

Sí, prenda de mi alma... pero ve y da un beso á tu padre... No estaré con sosiego hasta que te vea en sus brazos!

FATIMA (*al dar un beso á Aben Humeya*).

¡Estais tambien temblando!

ABEN HUMEYA.

No, hija, no... los hombres no tiemblan jamas!

ZULEMA.

¡Asi callas, Fernando, y recibes con tanta tibieza las caricias de tu Elvira!

ABEN HUMEYA (*besándola en la frente*).

Al contrario... mira como la beso.

FATIMA.

Ya todo se me pasó: no hay para qué afligiros... estoy viendo que se os saltan las lágrimas!...

ZULEMA.

¡Llora!... perdidos somos.

ESCENA III.

ABEN HUMEYA, ZULEMA, FATIMA, MULEY CARIME.

MULEY CARIME.

Hijos mios, llegó el dia de prueba; y es necesario desbaratar, á fuerza de prudencia, las tramas de nuestros enemigos.

ZULEMA.

¿Qué nueva calamidad nos amenaza?

MULEY CARIME.

Ya sabreis lo que ha pasado con nuestra Elvira... El cielo mismo me condujo á Cádiar, cuando acababan de publicar un nuevo edicto contra nuestra nacion. Quieren borrar con el hierro hasta el rastro de nuestro orígen; nos prohiben el uso de nuestra habla materna, los cantares de nuestra niñez, hasta los velos que cubren el pudor de nuestras esposas é hijas... No queda ni asomo de duda: su intencion es apurar nuestra paciencia, para tener ocasion de agravar mas su yugo... ¡El cielo nos libre de caer en semejante lazo!

ZULEMA.

¡Dios de clemencia, escucha la voz de mi padre!

MULEY CARIME.

Mi presencia en aquel punto, me atrevo á decirlo, no ha dejado de ser de provecho... Advertí que se reunian grupos de gente en los contornos de la plaza... reinaba en ella un profundo silencio... todos se apartaban, con ceño airado, al acercarse los Castellanos... ni una sola ventana estaba abierta. Temí entonces que algun grito imprudente, alguna muestra de descontento y odio provocase el furor de la soldadesca, y atrajese al pueblo mil desastres... Al punto me aboqué con nuestros amigos; les pedí por cuanto aman en el mundo que se volviesen á sus casas, y que sobrellevasen con resignacion las nuevas plagas con que Dios nos anuncia su ira!...

ZULEMA (*á Aben Humeya*).

Ni siquiera dices una palabra...

ABEN HUMEYA (*está sentado, como pensativo y caviloso, y contesta con frialdad*).

Estoy escuchando.

MULEY CARIME.

¡Cuánto me alegré de que no te hallases en medio del bullicio!... A cada instante temia encontrarte en aquel tropel, y sobre todo lo temí al ver á nuestra Elvirá, que iba huyendo con otras muchachas de la tropelía de los soldados...

FATIMA (*á Muley Carime*).

¡Qué gesto tan terrible tenian!...

MULEY CARIME.

Yo me puse de por medio, para atajar sus pasos... « No ireis mas allá, sin barrer antes el suelo con mis honradas canas... » Les dije estas palabras con acento tan firme, tan resuelto, que al punto se pararon... No se atrevieron á hollar á un anciano, que acudia al socorro de unas inocentes!

ESCENA IV.

ABEN HUMEYA, ZULEMA, FATIMA, MULEY CARIME, ABEN FARAX.

ABEN FARAX.

¿Lo estais viendo?... Nuestros recelos no llegaban ni con mucho á la realidad. Aun no conociamos á fondo á nuestros tiranos: con nuestra baja sumision hemos acrecentado su avilantez; y en el desvanecimiento de su triunfo, hasta privarnos quieren del aire mismo que respiramos!

ZULEMA.

Por compasion siquiera... mira que tiene muger, que tiene hijos!...

ABEN FARAX.

Tambien tengo yo muger, tambien tengo ijos; pero antes que deshonrados, prefiero erlos muertos. — Aun no era bastante tolerar nto vilipendio y ultraje, ver nuestras perso-as y bienes pendientes de su antojo; se atre-en á mirar con ojos licenciosos á nuestras sposas é hijas... ¡Hay algo en el mundo que espeten ellos!

MULEY CARIME.

¿Y crees que el mejor medio de evitar tan-os males es soltar la rienda á la ira?... Eso es o que desean nuestros enemigos.

ABEN FARAX.

Nos han hecho ya tan felices, que nada te-emos que temer.

MULEY CARIME.

Ayer... ¿qué digo?... hoy mismo, creiamos ue nuestras desgracias habian llegado á su olmo... Buen cuidado han tenido ellos de des-ngañarnos.

ABEN FARAX.

¿Y qué les queda ya por hacer?.. Acaban le agotar hasta los recursos de su odio. Prepá-anse á penetrar en nuestras casas; van á ontar, en el seno mismo de nuestras esposas, l número de nuestros hijos, ó por mejor decir, le sus esclavos; aun corren voces de que in-

tentan arrebatárnoslos, y llevarlos al corazon de Castilla...

FATIMA (*cogiendo la mano de su padre*).

Eso no!... ¿Quién en el mundo podrá arrancarme de vuestros brazos?...

ESCENA V.

ABEN HUMEYA, ZULEMA, FATIMA, MULEY CARIME, ABEN FARAX, ABEN ABO, EL PARTAL, Y OTROS CAUDILLOS.

ABEN ABO (*al entrar*).

Hijo de Aben Humeya, ¿sabes ya tu afrenta?

ABEN HUMEYA.

Acabo de saberla.

ABEN ABO.

¿Y todavía estás indeciso?

ABEN HUMEYA.

Aun no es tarde...

ABEN ABO.

¡Aun no es tarde!.. Si hubieramos levantado el brazo de vengánza, antes de recibir las postreras injurias; si no hubiesemos contenido, por una culpable flaqueza, el alzamiento de cien tribus, prontas á sacudir el yugo de nuestros tiranos, ¿hubieran estos llevado á tal extremo su opresion y sus demasías?... No

r cierto: antes bien hubieran disfrazado su
edo con capa de benignidad; no habrian
rificado tantas víctimas, ni osado sepultar
un calabozo al descendiente de nuestros
res!

ABEN HUMEYA.

¡Qué dices?

ABEN ABO.

¡Pues ignoras la desgracia de tu padre?

ABEN HUMEYA.

¡De mi padre!

ABEN ABO.

Sí, Aben Humeya, sí: ya está cargado de
lenas, y no aguarda sino la muerte.

ABEN HUMEYA (*en un arranque de cólera*).

Se acabó: ¡sangre, amigos, sangre!... Estoy
ella sediento.

ZULEMA.

Esposo mio!

MULEY GARIME.

Fernando!...

ABEN HUMEYA.

Dejadme... dejadme todos...

ZULEMA.

Mira á tu hija, como se echa á los pies de
padre...

ABEN HUMEYA.

¡De su padre!... Tambien tengo yo el mio... tambien le tengo; y voy á vengarle.

MULEY CARIME.

Pero deja que á lo menos sepamos de cierto...

ABEN ABO.

¡Ah! demasiado cierto que es... El valiente Alí Gomel acaba de llegar de Granada, de donde destierran del modo mas cruel un gran número de nuestras familias; las arrojan, so pena de muerte, de sus pobres hogares; las entregan á la miseria, las impelen á la desesperacion y á los delitos, para tener pretextos de castigarlas... Tres dias ha que ha salido de la ciudad el marques de Mondejar al frente de sus tropas; y va á penetrar en estas sierras, para asegurar el cumplimiento de esos decretos bárbaros... Le prescriben esta sola respuesta: « los Moriscos estan á nuestros pies, ó ya no existen! »

ABEN FARAX.

¿Qué aguardamos, pues, qué aguardamos, para dar á nuestros hermanos la señal, que ha tantos años nos demandan?...

(*Clavando los ojos en Aben Humeya.*)

¿Habremos menester, para que nuestro valor se reanime, que la sangre de nuestros padres haya teñido ya el cadalso?

ABEN HUMEYA.

No, amigos, no: el dia de la venganza nos está ya alumbrando!

ZULEMA.

¡Desdichada Leonor, todo se acabó para tí!

MULEY CARIME.

Hija!...

ZULEMA.

Ven, Elvira, ven... ya no le queda á tu madre mas consuelo que tú!

MULEY CARIME.

Apenas puedes mantenerte en pie... tranquilízate, mi querida Leonor... ¡El brazo de Dios nos servirá de escudo!

Zulema se encamina á su aposento, descaecida de ánimo y de fuerzas, sosteniéndola su padre y su hija.)

ESCENA VI.

ABEN HUMEYA, ABEN ABO, ABEN FARAX, EL PARTAL, Y LOS OTROS CAUDILLOS.

(*Durante esta escena, el teatro se va oscureciendo insensiblemente.*)

ABEN HUMEYA.

Quédense los lloros para viejos y mugeres; las injurias que se hacen á hombres esforzados, no se lavan sino con sangre!

PARTAL.

Al oir esas palabras, ya te reconocemos, Aben Humeya...

LOS OTROS CAUDILLOS.

Ya te reconocemos.

ABEN HUMEYA.

Sí, amigos mios: no ha sido un vil temor el que me ha impedido por tan largo espacio desnudar el acero; he sufrido en silencio tantos ultrajes, he ahogado en el pecho mis quejas, por no dar esa satisfaccion á nuestros tiranos; pero entre tanto el odio se arraigaba mas y mas en mi alma; y nunca ha llegado la noche sin que haya ido á jurar sobre las tumbas de mis padres vengarme hasta la muerte!... Mas no bastaba saber que nuestros amigos y hermanos sufrian á duras penas el yugo, y ansiaban sacudirle; era mas acertado aguardar, que no arriesgar imprudentemente la suerte de esta comarca, la existencia de tantas familias, la última esperanza de la patria!... Harto seguro estaba yo de que la opresion de nuestros tiranos agotaria nuestra paciencia; y les dejé á ellos mismos el dar la señal del levantamiento.... pues ya la han dado, de cierto será oida.

PARTAL Y LOS OTROS CAUDILLOS.

Sí, lo será.

Manifiestan temor de que los sorprendan; uno de los caudillos se asoma á la puerta; y prosiguen luego el diálogo con mas precaucion y recato.)

ABEN ABO.

Y qué duda pudiera quedarnos, en virtud le los avisos que acabamos de recibir?... To- los nuestros pueblos estan prontos. Por toda a costa, en la serranía de Ronda, en la vega le Granada, hasta en el seno de la ciudad y n medio de nuestros enemigos, nuestros her- anos aprestan ya las armas y aguzan los pu- ales!

ABEN FARAX.

Creian nuestros opresores habérnoslos ar- ancado de la mano... los hallarán en su co- azon!

ABEN HUMEYA.

Logre yo ver ese dia, y muero satisfecho!... 'ero no perdamos en vanas amenazas momen- os tan preciosos. Corramos ahora mismo á ongregar á nuestros parciales; confiémosles uestro designio; reunámonos al punto, para oner término á nuestra servidumbre... Hasta l mismo cielo parece que nos brinda con la casion mas favorable: cabalmente esta noche elebran nuestros tiranos el nacimiento de su ios; y mientras esten ellos arrodillados en us templos, ó entregados á la embriaguez en

licenciosos festines; evitaremos su vista á favor de la oscuridad; buscaremos un asilo en las concavidades de estos montes; y sacaremos del seno de la tierra las armas de nuestros padres, tantos años ha consagradas á la venganza!

ABEN FARAX.

Donde debieramos reunirnos es en lo hondo del precipicio, en la cueva del Alfaquí...

EL PARTAL.

Vamos á la cueva del Alfaquí!

ABEN ABO.

Justo es que ese anciano venerable, pontífice de nuestra ley y predilecto del profeta, sea quien reciba nuestros juramentos... Solo él no ha doblado la rodilla ante nuestros tiranos; mas bien ha preferido renunciar á la luz del dia!

ABEN HUMEYA.

Vamos, pues, ya que la noche nos ampara, á reunirnos en esa cueva, donde nunca ha penetrado la vista de nuestros enemigos... ¿No vienen ellos á marcarnos con el hierro de esclavos? pues reconozcan en nosotros sus antiguos señores... Antes que el relámpago brille, los habrá herido el rayo.

(Vanse todos por la puerta del foro. Aben Humeya se detiene un instante, volviendo la vista hácia

el aposento de su muger, y despues se va con los demas.)

ESCENA VII.

EL ALFAQUI.

e muda la decoracion. El teatro representa una vasta caverna, cuya bóveda está sostenida por informes peñascos, de los cuales penden grupos de estaláctitas. Todo el ámbito del teatro, casi hasta el proscenio, está lleno de rocas apiñadas. En el segundo término, á mano izquierda, se ve una concavidad en la roca, la cual sirve de aposento al Alfaquí. Una lámpara de hierro alumbra escasamente esa especie de gruta, mientras lo restante del teatro aparece sombrío. El Alfaquí está sentado, con un libro delante.

ALFAQUI.

« El poderío del infiel está cimentado en rena ; y su dominacion pasará mas rápida ue el torbellino en el desierto... Dia vendrá n que los hijos de la tribu escogida sentiran ntibiarse su celo, y la coyunda de la servilumbre pesará sobre su cerviz... pero al verse n tan amargo trance, volveran los ojos al Oriente, y el rocío de consolacion bajará del éptimo cielo !... »

Al cabo de unos instantes de meditacion sale fuera de la gruta.)

Lo sé, gran Dios, lo sé : tus promesas no

pueden fallar; tienen un apoyo mas firme que los cimientos de la tierra!... Pero yo, pobre viejo, cuya vida va á apagarse al menor soplo, quizá antes que esa luz... yo bajaré á la huesa sin haber presenciado tu triunfo!... Y sin embargo esa era la única esperanza que me hacia sobrellevar la vida... Ni un solo dia ha trascurrido, durante tantos años, sin que haya esperado ver el rescate de tu pueblo; y cada dia veo acrecentarse su envilecimiento y sus desdichas!... Quizá no habré yo comprendido bien tu revelacion misteriosa; y no era suficiente renunciar al trato de los hombres, por no abandonar tu ley santa... Hubiera debido proclamarla en alta voz, en medio de los verdugos, y reanimar con mi ejemplo la fe de estos pueblos, próxima ya á extinguirse... Asi es como el Alfaquí de Velez... me parece que le estoy viendo... y aun era yo muchacho... no hacia sino repetir el nombre de Alá, al subir con pie firme á lo alto de la hoguera; y aun volvia los ojos al templo edificado por el hijo de Abrahan, cuando las llamas de los idólatras envolvian ya su cuerpo!

(*Antes de concluirse esta escena se ve al pastorcillo que baja á la cueva.*)

ESCENA VIII.

EL ALFAQUI, EL PASTORCILLO.

PASTORCILLO (*mostrando contento*).

a estoy aquí!

ALFAQUI.

ien venido seas, hijo...

PASTORCILLO.

le tardado mucho... ¿no es verdad?... pero ıa sido culpa mia... Hasta he tenido que er porque no estuvieseis con cuidado.

ALFAQUI.

a te se conoce; vienes muy cansado... va-, ven aquí cerca de mí... Yo no tengo mas suelo en el mundo que verte estos cortos nentos.

PASTORCILLO.

li yo sé como he podido venir... fuí hoy al blo con otros pastores... iban á celebrar la he buena, y se empeñaron en que me que- e con ellos... tenian unos instrumentos lindos! pero yo me escapé sin que ellos viesen, para traeros estas frutas...

ca del zurron un panecillo y unas frutas secas, ue coloca sobre una peña á la entrada de la ruta.)

ALFAQUI.

A las claras estoy viendo que el Dios de Ismael no me ha abandonado... pues que te envia á socorrerme como un ángel consolador!

PASTORCILLO.

Mi padre fue quien me mandó que lo hiciese asi, encargándomelo mucho á la hora de su muerte.

ALFAQUI.

Yo le debo la vida, hijo mio... era el único amigo que ya me quedaba!... Obedecia al precepto de Dios, y no temia la ira de sus enemigos.

PASTORCILLO.

Algunas veces le acompañaba yo cuando venia aqui... ¿Lo habeis olvidado?

ALFAQUI.

No por cierto... Y tambien es necesario que no olvides tú los consejos que te daba tu padre...

PASTORCILLO.

Olvidarlos yo!... Asi que veo á un Castellano, vuelvo á otro lado la cara... Hoy mismo he dado un gran rodeo por no pasar por la plaza... habia en ella tantos soldados!

ALFAQUI.

Han llegado sin duda desde la última vez e te ví...

PASTORCILLO.

De seguro... y si supierais las voces que ren!... Dicen que vienen á impedirnos el ıtar nuestros romances tan bonitos, y hasta bañarnos... Yo lo siento por los demas; pero r mí!... yo cantaré en la cresta de los mon- y me bañaré en el rio.

ALFAQUI.

¡Qué feliz eres, hijo, de no sentir aun el so de nuestras desdichas!...

ense aparecer sucesivamente algunos Moriscos, que van bajando á la cueva.)

PASTORCILLO.

¿No es verdad que esos soldados me harian ıcho mal, si supieran que vengo aquí?... ro no importa; yo no os he de abandonar en vida!

ALFAQUI.

No, hijo, no vuelvas mas... Yo nada tengo que esperar en el mundo; y tú puedes dis- ıtar todavía de tiempos mas felices!... Alza cabeza... ¿porqué lloras?

PASTORCILLO.

Si lo estoy viendo... ya no me quereis como ıtes... Dejaros yo morir! (*Se echa en sus brazos.*)

ALFAQUI.

No es eso, hijo mio, vendrás cuando quieras... pero deja á lo menos que se vayan esos Castellanos... Aun no los conoces tú bien!... ¿A dónde vas?...

(*El pastorcillo hace como que ha oido ruido, y da algunos pasos; pero al ver á los Moriscos, vuélvese asustado, y se esconde en lo hondo de la gruta.*)

PASTORCILLO.

¡Ah!...

ESCENA IX.

EL ALFAQUI, EL XENIZ, EL DALAY, OTROS MUCHOS MORISCOS.

(*Asi estos como los que luego van llegando, vienen ya vestidos con el trage de Moros, con alquiceles, albornoces, etc. Todos ellos traen sables y puñales, y algunos hachas ó teas encendidas, que colocarán en las hendiduras de las rocas.*)

ALFAQUI.

¿Quién sois?... ¿Qué venis á buscar en el seno de la tierra?... ¡Es un sueño, Dios mio!

DALAY.

No, venerable Alfaquí: son vuestros ami-

vuestros hijos, que se acogen á vuestro
aro, como se busca el de un padre en los
de tribulacion!

ALFAQUI.

uestro padre yo! los esclavos no tienen
amos.

XENIZ.

pesar de tantas desdichas aun no hemos
ecido ese nombre...

ALFAQUI.

Y cuál es el que mereceis? Habeis rene-
o el Dios de vuestros padres; dejais esclava
iestra patria, que ellos ganaron á costa de
sangre; comprais á fuerza de oprobio el
echo de servir á vuestros verdugos... Esco-
, escogedle vosotros mismos: ¿qué nombre
o daros?...

DALAY.

Harto hemos merecido hasta ahora vuestras
onvenciones; y aun mas amargas todavía
las ha hecho nuestro corazon, mientras
nos sufrido tan dura esclavitud... mas ya
ó á su fin.

ALFAQUI.

¡Qué dices?... ¡Será cierto!

DALAY.

Sí, amado del profeta: no osariamos com-

parecer á vuestra vista, si hubiesemos de ir desde aquí á tomar otra vez nuestros grillos.

ALGUNOS MORISCOS.

Jamas!

UN NUMERO MAYOR.

Jamas!!!

ESCENA X.

LOS DICHOS, ABEN ABO, ABEN FARAX, EL PARTAL, Y OTROS MORISCOS.

ABEN ABO.

Esos acentos, este trage, estas armas, os ponen de manifiesto nuestra firme resolucion: acabamos de arrojar la indigna máscara, que nos envilecia á nuestros propios ojos; y hemos vuelto á empuñar el acero de nuestros padres, teñido tantas veces con sangre de nuestros tiranos.

ABEN FARAX.

Alzados estan ya cien mil brazos, prontos á descargar el golpe, á la primer señal...

ABEN ABO.

Y esa va á darse al punto.

PARTAL.

No aguardamos sino al hijo de Aben Humeya...

ALFAQUI.

¡El hijo de Aben Humeya!... El postrer vás-
go de la palma real, el descendiente del pro-
ta!

PARTAL.

Él mismo, su tio Aben Juhar, los principa-
; de su tribu acaban de condescender con
uestros deseos... Todos ellos van á reunirse
uí, ansiosos de compartir nuestros riesgos
nuestra suerte...

ESCENA XI.

S DICHOS, ABEN HUMEYA, ABEN JUHAR,
Y OTROS MORISCOS DE SU TRIBU.

ARIOS MORISCOS (*á la entrada de la caverna*).

Ya está aqui!

MUCHOS MAS.

Ya está!!!

ALFAQUI.

Ven en buen hora, descendiente de cien
yes, ven!...

(*Muestras generales de entusiasmo.*)

ABEN HUMEYA.

Venerable Alfaquí, amigos mios, hermanos,
n solo hallarme en medio de vosotros, me
arece que ya respiro el aura de la libertad!

¡Cuánto se ha hecho desear este feliz momento! Nunca han visto mis ojos á uno de nuestros tiranos, sin desearle la muerte; nunca he puesto el pie en el templo de los infieles, sin señalarlos en mi corazon como las primeras víctimas que allí debieran inmolarse!

ALFAQUI.

El mismo celo muestra que desplegaron sus mayores... Con él renacerán!

ABEN HUMEYA.

Yo os veia á todos animados de los mismos sentimientos; sabia vuestros deseos; pero era menester aguardar el momento oportuno, y que el golpe precediese al amago... Tan feliz momento es llegado ya.

EL DALAY Y OTROS.

Sí!

GRAN NUMERO DE MORISCOS.

Sí!!!

ABEN JUHAR.

Puesto que me conoceis, amigos mios, mal pudiera tener reparo en alzar la voz en medio de vosotros, cabalmente en ocasion tan crítica como que de ella va á pender nuestra suerte!... No creais que el peso de los años haya helado la sangre en mis venas, ni que me haga mirar con indiferencia la servidumbre

y la ignominia... tan al contrario es, que por eso mismo estoy mas impaciente de que acaben cuanto antes nuestras desdichas, para disfrutar al menos un solo dia feliz!... ¿Mas á qué fin despertar á nuestros opresores, y que se apresten á la defensa, antes de que hayamos concertado todos los medios para darles el golpe mortal?...

ABEN ABO (*interrumpiéndole*).

¡Tenemos las armas en la mano, y aguardaremos como viles siervos!...

ABEN FARAX.

¿Habremos de ver por mas tiempo profanados nuestros hogares?...

DALAY.

¿Insultadas nuestras esposas?...

PARTAL.

¿Esclavos nuestros hijos?...

GRAN NUMERO DE MORISCOS.

No!

TODOS.

No!!!

ABEN HUMEYA.

¿Y qué medio mas eficaz que nuestro mismo levantamiento, para apresurar la llegada de los socorros de Africa, y alzar á un millon de nuestros hermanos en todo el ámbito del reino?... Cuando vean á nuestra raza empeñada

en una guerra á muerte, ¿permanecerán indecisos un solo instante, ó se negarán á tendernos una mano amiga?... Nosotros somos (¿el corazon leal no nos lo está anunciando?...) nosotros somos los que destina el cielo para dar á nuestros hermanos la señal y el ejemplo... Al abrigo de esta region fragosa, resguardada la espalda con el mar, y dando casi la mano á nuestros hermanos de Africa, nosotros sí que podemos provocar impunemente á nuestros contrarios, y empeñarlos en una larga lucha, sin que puedan prometerse buen éxito ni provecho ni gloria... Cuando tienen por todas partes émulos y enemigos, ¿podrán ver sin temor ni recelo cundir el incendio á sus propios hogares?... No, no: temblarán á su vez por sus esposas, por sus hijos, asi como nosotros hemos temblado por los nuestros; recejarán de espanto, al ver que ante sus pies vuelve á abrirse el abismo, que ha tragado sus generaciones por el trascurso de ocho siglos!

ALFAQUI.

El cielo acaba de hablar por tu boca, descendiente de los Abderramenes... Sin duda te ha escogido para ser el ministro de su venganza y el libertador de tu patria!... Oid, hijos mios, oid: quizá sea esta la postrera vez que escucheis mis acentos; mi hora final está

ya muy cercana; y no entreveo lo porvenir sino al pisar los límites de la eternidad!...

PARTAL.

Silencio, compañeros, silencio!

ALFAQUI.

No basta que rompais vuestras cadenas; es preciso que levanteis otra vez el trono de Almamar... Y, no lo habreis olvidado sin duda, el que destina el cielo para cimentarle de nuevo, es un caudillo de sangre real y de la misma estirpe del profeta...

PARTAL.

No puede ser otro sino Aben Humeya!

MUCHOS MORISCOS.

Él es!... él es!...

ABEN ABO.

Aun no hemos desenvainado el acero, y ya buscamos á quien someternos!

ABEN FARAX.

No faltarán valientes que nos guien á la pelea: ¿hemos menester mas?

ABEN ABO.

Cuando hayamos borrado, á fuerza de honrosos combates, las señales de nuestros hierros; cuando seamos dueños de algunos palmos de tierra, en que zanjar á lo menos nuestros sepulcros; cuando podamos siquiera decir que tenemos patria, los que logren so-

brevivir á tan larga contienda, podrán á su salvo elegir rey... y aun entonces no debiera ser la corona ciego don del acaso, sino premio del triunfo.

ABEN HUMEYA.

Por mi parte, Aben Abó, ni aun aspiro á ese premio; y puedo de buen grado cederle á otros... Los Aben Humeyas tienen su puesto seguro: siempre son los primeros en las batallas.

ABEN ABO.

Y nunca los Zegries han sido los segundos.

ALFAQUI.

Templad, hijos, templad ese ardor belicoso, que centellea en vuestros ojos é inflama vuestras palabras... reservadle contra nuestros contrarios! Cuando tenemos en nuestra mano la libertad ó la esclavitud de nuestros hijos, la suerte de la patria, la exaltacion ó el vilipendio de la religion de nuestros padres, ¿pudieramos, sin cometer el mayor crímen, escuchar la voz de las pasiones?... ¡Ah! no se trata por cierto de dar en el palacio de la Alhambra la corona de oro y pedrería, que el indigno Boabdil no supo conservar sobre sus sienes; en medio de estos precipicios, amenazados por nuestros contrarios, casi en el borde del sepulcro, solo una espada podemos dar

al que elijamos hoy por nuestro supremo caudillo; no se verá á mayor altura que los demas, sino para estar mas próximo al rayo!

PARTAL.

Hablad, intérprete del profeta: prontos estamos á obedeceros.

ALGUNOS CAUDILLOS.

Todos lo estamos, todos!

ALFAQUI.

El cielo ha hablado ya por sus pronósticos y portentos; pero aun va á manifestaros su voluntad con un signo glorioso.

(*Encamínase, arrebatado de entusiasmo, hácia lo hondo de la gruta. La turba de Moriscos, que le habrá dejado libre paso, manifiesta sorpresa y admiracion, en tanto que aguarda su vuelta.*)

DALAY.

¿A dónde va el venerable Alfaquí?...

XENIZ.

El fuego de la inspiracion relumbraba en su frente...

PARTAL.

Aguardemos, compañeros, aguardemos con silencio religioso á que nos dicte las órdenes del cielo!

ALFAQUI.

(*Despliega á la salida de la gruta un estandarte*

viejo de seda carmesí, galoneado de oro, y sembrado el campo de medias-lunas de plata.)

Mirad, nietos de Muza y de Tarif, mirad!...

ABEN JUHAR.

Es el estandarte del reino!

DALAY.

La enseña de Alhamar!

XENIZ.

Segura es la victoria!

MUCHOS MORISCOS.

Ya nos salvamos!!!

ALFAQUI.

El cielo nos le ha conservado á fuerza de prodigios, cual prenda de su proteccion... y en él está cifrada la suerte del imperio!

PARTAL.

Extended cuanto antes, extended en medio de nosotros el estandarte real de nuestros padres... A su sombra sagrada, vamos á proclamar nuestro monarca... Viva el ilustre nieto de los reyes de Córdoba y Granada!

TODOS LOS MORISCOS (*excepto Aben Abó, Aben Farax y los de su bando, que formarán un grupo á un lado del teatro*).

Viva Aben Humeya!!!

ABEN HUMEYA.

Por favor, amigos, por favor siquiera, oidme unos instantes... Yo no tengo mas que una

diestra, un corazon de que disponer; y ha largo tiempo que son de mi patria: ¿qué mas pudiera ofrecerle?... Pero si solo se necesitan diestra y corazon para pelear, para reinar no bastan...

XENIZ (*interrumpiéndole*).

Ante los ojos tiene el ejemplar de sus mayores...

DALAY.

Será cual ellos nuestro libertador...

PARTAL.

Hasta su nombre será un símbolo de union para estos pueblos, un presagio del triunfo... (*Aben Humeya se muestra confuso, y parece que intenta, con su gesto y ademan, calmar el entusiasmo de la muchedumbre.*)

ALFAQUI.

Basta ya, amado del profeta, basta de indecision... Cuando el cielo dicta sus órdenes, al hombre no le toca sino cerrar los ojos y obedecer!

ABEN HUMEYA (*arrodillándose ante el Alfaquí*).

Lleno de confianza me someto á su voluntad suprema... y aguardo saber de vuestro labio sus sagrados decretos.

ALFAQUI (*con tono pausado y grave*).

El Dios de Ismael no te ha reservado en estos dias de prueba un trono de delicias... antes

bien va á depositar en tus manos la suerte de un pueblo desventurado, cautivo, reducido á forcejar entre los brazos de la muerte!... Sírvele de apoyo en la tierra... El Eterno vela en su guarda... y tambien es juez de los reyes!

ABEN HUMEYA.

Yo juro, ó sagrado pontífice, á la faz del cielo y de la tierra, regir estos pueblos en paz y justicia, y derramar mi sangre en su defensa... Ojalá que suban mis palabras al trono del Altísimo, y que el Dios de Ismael las acoja propicio!

ALFAQUI.

Escritas estan ya, por su diestra omnipotente, en el libro de tu destino... Al fin de los siglos, cuando haya desaparecido el mundo, las hallarás ante tus ojos!

(*Levántase Aben Humeya; y despues de un instante de pausa, prosigue el Alfaquí en estos términos:*)

A confiarte voy, en el nombre del Todo-poderoso, este sacro estandarte, que ha servido para la coronacion de veinte reyes, desde Alhamar hasta Muley Hazen... Nunca se ha visto humillado ante la cruz del infiel; y todavía ha de ondear en la gran mezquita de Granada!

(*Aben Humeya empuña el estandarte.*)

Hijos mios, ved aquí vuestro rey!..... Que el

ɜfe mas antiguo de estas tribus le reconozca ɔr tal á nombre de todos.

ABEN JUHAR.

Por nuestro rey te reconocemos, ilustre ɪeto de los Abderramenes...

Inclínase contra el suelo, y besa la tierra en el mismo parage en que tenia Aben Humeya su pie derecho.)

CASI TODOS LOS MORISCOS.

Viva Aben Humeya!!!

ALFAQUI.

Musulmanes, el curso de la luna señalaba ıoy el dia santo, consagrado por la ley á as abluciones y á la oracion; y aun no habeis ɜatisfecho deuda tan sagrada... Pero hallándoos ahora lejos de la vista de nuestros opreɜores, vuestros acentos se elevarán mas puros al cielo en el silencio augusto de la noche; y los primeros instantes de vuestra libertad serán ofrecidos en holocausto á su divino autor!

(*Vuélvense todos hácia el oriente; y asi que empieza la música, entonan el siguiente*)

CANTO MUSULMAN.

ALFAQUI.

Al Eterno ensalzad, Musulmanes!

TODO EL CORO.

No hay mas Dios sino el Dios de Ismael!

PRIMERA PARTE DEL CORO.

« Dios me envia, clamaba el Profeta;
Y su labio ha dictado esta Ley. »

SEGUNDA PARTE DEL CORO.

A su acento los ídolos caen;
Sumergidos en sangre se ven.

PRIMERA PARTE DEL CORO.

El Profeta gritó á las naciones:
« Dios lo manda; morid ó creed! »

SEGUNDA PARTE DEL CORO.

Y su diestra extermina al rebelde;
Y la tierra se postra á sus pies.

ALFAQUI.

Al Eterno ensalzad, Musulmanes!

TODO EL CORO.

No hay mas Dios sino el Dios de Ismael!

PRIMERA PARTE DEL CORO.

Dios es grande, y abarca el espacio:
Dios es fuerte; su rayo temed!

SEGUNDA PARTE DEL CORO.

Dios es Dios!...

(*Suena á lo lejos el toque de una campana: cesa de pronto el canto; y los Moriscos se muestran pasmados y suspensos.*)

ALFAQUI.

¿No escuchais?... ¿No escuchais?... Hijos de Ismael, los infieles os llaman para ir á idolatrar en su templo!

ABEN HUMEYA.

No; es la hora de la venganza, y la voz de la muerte!

TODOS LOS MORISCOS.

La muerte!!!

ALGUNAS VOCES (*desde lo hondo de la cueva*).

La muerte!.....

Sacan todos el sable; algunos vuelven á tomar las hachas y teas encendidas.)

ABEN HUMEYA.

Corramos, amigos, corramos sin tardanza... penetremos en la villa por mil puntos á un tiempo; entremos á hierro y fuego sus templos y moradas... En el seno de sus esposas, al pie de sus altares, en el asilo de nuestras casas, por todas partes hallen la segur de la muerte!

TODOS LOS MORISCOS.

La muerte!!!

ABEN HUMEYA.

Ni perdon ni piedad... tenemos que vengar en breves instantes medio siglo de esclavitud!

(*Abalánzase en medio de la turba, con el estandarte desplegado.*)

A las armas, Musulmanes!

TODOS LOS MORISCOS.

A las armas!

(*Salen de tropel, blandiendo los aceros y sacu-*

diendo las antorchas: el Alfaquí los acompaña hasta el pie de la subida, exhortándolos con la voz y el gesto.)

ALFAQUI.

Hijos de Ismael, herid y matad! El Dios de Mahoma os está mirando, y el Angel exterminador va delante!

TODOS.

A las armas!!!

FIN DEL ACTO PRIMERO.

ACTO SEGUNDO.

El teatro representa la plaza de la villa de Cádiar. En el fondo se ve una antigua mezquita, que sirve de templo á los cristianos, y á la cual se sube por unas gradas. A cada lado de la iglesia habrá una calle, larga y angosta, ambas en cuesta. Tambien habrá otras que desembocan en la plaza.

ESCENA I.

PASTORES Y ZAGALAS, GENTE DEL PUEBLO, SOLDADOS CASTELLANOS.

(*Al alzarse el telon se ve una fogata en medio de la plaza. Aparecen grupos de gente del pueblo, y el coro de pastores y zagalas, cantando y bailando : algunos soldados castellanos estan mirando el baile.*)

VILLANCICO.

CORO.

Zagalas, pastores,
Venid á adorar
Al rey de los cielos,
Que ha nacido ya.

ZAGALA PRIMERA.

La noche va apenas
Su curso á mediar;
Y al sol no le envidia
Su luz celestial.

ZAGALA SEGUNDA.

Diciembre ha dejado
Su fuego y hogar;
Y á mayo le roba
La gala y beldad.

CORO.

Zagalas, pastores,
Venid á adorar
Al rey de los cielos,
Que ha nacido ya.

ZAGALA PRIMERA.

En nieve y escarcha
Se ven ya brotar
Claveles y rosas,
Laurel y arrayan.

ZAGALA SEGUNDA.

Con ramas y flores
La cuna adornad,
En tanto que un ángel
Meciéndola está.

CORO.

Zagalas, pastores,
Venid á adorar
Al rey de los cielos,
Que ha nacido ya.

ZAGALA PRIMERA.

Monarcas de Oriente
Van pronto á llegar,
Y ricas ofrendas
Al Niño traeran.

ZAGALA SEGUNDA.

Del campo los dones
Le placen aun mas;
Que en vez de palacio,
Nació en un portal.

CORO.

Zagalas, pastores,
Venid á adorar
Al rey de los cielos,
Que ha nacido ya.

(Mientras estan cantando y bailando por última vez, óyese el toque de la campana.)

UN SOLDADO.

Silencio !...¿No estais oyendo?...

PASTORES Y ZAGALAS.

Vamos, vamos !...

OTROS.

Despues bailaremos.

Entran todos en la iglesia, cuya puerta se cierra luego: óyense al instante los ecos del órgano, y poco despues los acentos de un canto pausado y suave. Cuando se haya concluido la primera estrofa, y en tanto que solo se oye la música,

se ve asomar por una de las calles del fondo á Aben Farax, acompañado de dos ó tres Moriscos, y por la otra al Partal y al Dalay, con otros cuantos. Vienen todos embozados en sus alquiceles y albornoces, y se acercan con el mayor recato. Así que lleguen á las esquinas de la iglesia, y que ven despejada la plaza, sacuden en el aire los alquiceles blancos, para llamar á otros Moriscos, que vienen por diferentes puntos. Aben Farax y el Partal se juntan hácia el centro de la plaza, en medio de un grupo de Moriscos; otros se reunen en varios grupos, y hacen ademan de estarse concertando para la empresa. Reina el mayor silencio; y solo le interrumpe el eco lejano del canto.)

HIMNO.

ESTROFA I.

Cantemos al Señor, que la esperanza
Del pueblo de Israel colmó clemente:
Por siempre sella el pacto de alianza,
Y hasta el débil mortal bajar consiente.

CORO.

Enjuga, Sion, el llanto;
No mas signos de dolor!
Otra vez resuene el canto;
Que ha nacido el Salvador!

ESTROFA II.

La cándida paloma ya aparece,
Y el símbolo de paz muestra á la tierra:

Receja el mar; el iris resplandece;
Brama el infierno, y sus abismos cierra.

CORO.

Enjuga, Sion, el llanto:
No mas signos de dolor!
Otra vez resuene el canto;
Que ha nacido el Salvador!

ESTROFA III.

No es ya el Dios de venganza, cuya diestra
Ciudades en pavesas convertia;
Hoy cual astro benéfico se muestra,
Y cielo y tierra inunda en alegría.

CORO.

Enjuga, Sion, el llanto;
No mas signos de dolor!
Otra vez resuene el canto;
Que ha nacido el Salvador!

ESCENA II.

BEN FARAX, EL PARTAL, EL DALAY, EL XENIZ Y OTROS MORISCOS.

ABEN FARAX.

Ya estan en la iglesia...

PARTAL.

Con eso tendrán menos que andar... bajo os pies tienen el sepulcro.

ABEN FARAX.

¿Se hallan prontos todos los nuestros?...

PARTAL.

Asi que demos el grito de exterminio, le repetirán por todo el pueblo, y llegará hasta el pie del castillo...

XENIZ.

Mucha lástima tengo á los que allí se encuentran... Ese Aben Humeya tiene el brazo tan pesado!...

ABEN FARAX (*pasando de un grupo á otro*).

¿Dónde está el Dalay?...

DALAY.

Aquí.

ABEN FARAX.

¿Estan ya marcadas todas las casas de los Castellanos?...

DALAY.

Y hasta las nuestras en que hay alguno de ellos.

ABEN FARAX.

Es preciso echar abajo las puertas, que no se abran de par en par ante vosotros... No hallen en parte alguna ni refugio ni asilo!...

PARTAL.

Cuidado, amigos, que no confundais á los Castellanos con otros... los distinguireis por el trage...

DALAY.

No es menester sino cerrar los ojos y dejar brar los puñales.

ABEN FARAX.

Ve á ponerte delante de una de esas puer- as, mientras el Partal va á posesionarse de la tra... Que hallen cerradas todas las salidas ; que si intentan abrirse paso, caigan muer- os á vuestros pies.

DALAY.

Descuida...

PARTAL.

Seguidme...

Se van seguidos de muchos Moriscos, y cada cual se coloca con los suyos hácia el promedio de una de las calles del fondo, como para aguardar á los que intenten salir de la iglesia por las puertas de costado.)

BEN FARAX (*al Xeniz y á los que se han quedado con él*).

A nosotros nos cabe mejor suerte... vamos i ser los primeros que vertamos su sangre!

(*Aprestan sus armas.*)

XENIZ Y OTROS MORISCOS.

Vamos al punto, vamos !

Encamínanse con el mayor silencio hácia la puerta principal de la iglesia, ínterin que el

canto continúa, cada vez mas suave y apacible. Cuando se hallen reunidos ante la puerta y en las gradas, Aben Farax se vuelve á ellos, y les señala el cielo con su sable. Todos ellos gritan al punto:)

Mueran los Castellanos!

(*En todas las calles resuena el mismo grito.*)

ESCENA III.

(*Aben Farax y los suyos entran con ímpetu en la iglesia: óyese el estruendo; la gente quiere salir de tropel, y las dos hojas de la puerta se cierran de golpe. Al mismo tiempo se oyen estos varios acentos:*)

HOMBRES Y MUGERES.

Piedad!... por Dios!... piedad!

MORISCOS.

Mueran los Castellanos!

SOLDADOS.

Asesinos!...

(*Resuena en la iglesia el ruido de las armas; los soldados castellanos quieren abrirse paso con la espada; los Moriscos intentan impedírselo; pero son arrollados, y los Castellanos bajan por las calles del fondo, cruzan con presteza la plaza, y se van por una de las calles latera-*

les, perseguidos por los Moriscos y defendiéndose al arma blanca.)

SOLDADOS.

Al castillo!... salvémonos!

MORISCOS.

Mueran los Castellanos!... mueran!

TODOS.

Al castillo!!!

(Al punto que los Moriscos hayan dejado libres las puertas de la iglesia, sale de tropel la gente del pueblo, pastores, mugeres, niños... Huyen por todas partes en la mayor confusion, y se van por las diversas calles. Asi esta dispersion como la anterior refriega deben verificarse en lo hondo de la plaza, de suerte que los actores no se presenten en el primer término del cuadro.)

ESCENA IV.

UN GRUPO DE MORISCOS, LA VIUDA DE UN CASTELLANO, UN MORISCO.

(Baja la viuda corriendo por una de las calles del fondo, con un niño en los brazos: un Morisco la persigue de cerca con sable en mano.)

VIUDA.

Mi hijo!... mi hijo!...

MORISCO.

En el infierno volverás á verle.

VIUDA.

Por Dios!...

(*Al momento mismo de pasar por delante de una de las calles laterales, sale por ella Muley Carime, y se interpone entre la viuda y el Morisco, que estaba ya á punto de alcanzarla.*)

ESCENA V.

LOS MISMOS, MULEY CARIME.

MULEY CARIME.

¿Qué haces?

MORISCO (*queriendo descargar el golpe*).

Es hijo de un Castellano...

MULEY CARIME.

Detente! Yo te creia un hombre esforzado... no un asesino.

(*La viuda, rendida de cansancio y de angustia, está á los pies de Muley Carime, y abraza sus rodillas, asi como el niño.*)

MORISCO.

Es que...

MULEY CARIME.

Ya lo sé: con la oscuridad de la noche te

has engañado... yo te disculpo... creias perseguir á un enemigo... y es una muger!

(*El Morisco se queda confuso; apártase poco á poco y va á juntarse con los demas.*)

UN MORISCO (*en el grupo*).

Otra vez el viejo!... por todas partes se le encuentra.

MULEY CARIME (*á la muger*).

Levántate, infeliz... nada tienes ya que temer... ¿Porqué me besas la mano? yo no he hecho sino lo que debia.

MORISCO 1º.

¿Lo estais oyendo?... Ni aun trata de disimular... siempre ha querido bien á los cristianos.

MORISCO 2º.

Quién sabe!... Tal vez lo será en el fondo de su corazon.

LA VIUDA (*al tiempo de levantarse*).

Asi, hijo mio... bésale los pies... acaba de salvarte la vida.

(*El niño lo ejecuta.*)

MULEY CARIME.

¿No tienes mas hijos que este?

VIUDA.

Es el único... y he estado á punto de perderle... ya le he visto traspasado en mis brazos!...

(*Abraza al niño con la mayor ternura.*)

MULEY CARIME.

No llores, buena muger, no llores... ¿no ves que afliges á ese niño?... Escucha: (*en tono mas bajo*) corres peligro si te vuelven á hallar aquí... En este momento estan ciegos, y son capaces de todo... Ven conmigo; yo te acompañaré hasta las puertas del pueblo, y te indicaré un parage en que puedas guarecerte.

VIUDA.

Dios os bendiga!...Habeis salvado á este infeliz huérfano...

MULEY CARIME.

Ya me conoce el angelito... ¿Lo ves?... Me toma la mano... Venid, venid conmigo.

(*Vánse por la calle opuesta á la que conduce al castillo.*)

ESCENA VI.

LOS MORISCOS.

(*Quédanse por un momento callados y como absortos.*)

MORISCO 1º.

Ha salvado la vida á ese muchacho.... para alegar luego ese mérito.

MORISCO 2°.

Lástima es que haya tomado nuestro vestido... mejor le asentaba el trage castellano.

MORISCO 1°.

Se lo ha quitado esta noche, por no morir con sus amigos... pero le habrá guardado para mejor ocasion.

MORISCO 2°.

¿Y quién tiene la culpa?.... nosotros. ¿Porqué le hemos dejado escapar?...

ESCENA VII.

LOS DICHOS, ABEN ABO, ABEN FARAX.

(*Aben Abó y Aben Farax desembocan por la calle que conduce al castillo, á tiempo de oir las últimas palabras.*)

ABEN FARAX.

¿A quién?

MORISCO 1°.

Al hijo de un Castellano...

MORISCO 2°.

Que ha salvado Muley Carime.

ABEN FARAX.

¡Muley Carime!

MORISCO 1°.

¿Y porqué lo extrañas?... nada mas natural... Ha sido toda su vida el mas vil esclavo de los cristianos.

ABEN FARAX.

No hableis de él en esos términos.... debeis tratarle con mas respeto... ¿No es suegro de vuestro rey?...

MORISCO 2°.

¡De nuestro rey!

MORISCO 1°.

Si se vuelve como Carime poco le durará el serlo.

ABEN ABO.

Eso es... echar fieros á sus espaldas, y despues temblar en su presencia.

ALGUNOS MORISCOS.

¡Nosotros!

ABEN ABO.

¿Pues no acabais de decirlo?... Con una palabra de Muley Carime, se os ha caido el puñal de las manos.

MORISCO 1°.

Si no se hubiera tratado de un niño!

ABEN FARAX.

Tienes razon, amigo... su padre tal vez degolló al tuyo.

MORISCO 1°.

Su hijo le vengará.

(*Vase al punto, haciendo seña á los demas para que le sigan; y desaparecen por la misma calle por la que se fue Muley Carime.*)

ESCENA VIII.

ABEN ABO, ABEN FARAX.

ABEN ABO.

Miserables!... Su furor se enciende y se apaga como lumbrarada de sarmientos.

ABEN FARAX.

¿Y quién nos quita aprovecharnos, á la primera ocasion favorable, de ese carácter impetuoso?... Quién sabe!... quizá este último lance pudiera sernos útil. — Ya empiezan á murmurar de Muley Carime; no será difícil trocar la desconfianza en odio.

ABEN ABO.

Mucho piensas en ese viejo.... Bien se echa de ver que te negó la mano de su hija, y que la entregó ante tus mismos ojos al rival que mas aborrecias...

ABEN FARAX.

Hace ya muchos años que he echado en olvido mi amor; pero no he olvidado mi afrenta.

ABEN ABO.

¿Y no ves mas que á Muley Carime, cuando intentas vengarla?...

ABEN FARAX.

Es que de un solo golpe espero herir dos víctimas.

ABEN ABO (*dándole la mano*).

Si hubieras visto al otro insolente, como acabo de verle yo!... He tenido que huir de su presencia; porque ya no podia contenerme. Todas sus proezas se reducian á haber degollado unos cuantos soldados, viejos, enfermos... otros que se hallaban sepultados en el sueño ó en la embriaguez... Pues bien: ¿lo creerás? Aben Humeya se mostraba envanecido, como si acabase de alcanzar una victoria... Ya se enseñoreaba del castillo; ya afectaba la magestad real..... « ¿Quién es ese guerrero, se dignó preguntar, que ha subido por la escala antes que nadie?... » Como que mostraba deseos de recompensarle; mas al punto que oyó mi nombre, frunció el entrecejo, y no acertó á pronunciar ni una sola palabra.

ABEN FARAX.

No disimula su odio contra el nombre Zegrí... le mamó al nacer; corre por sus venas...

ABEN ABO.

Y yo tambien trasmitiré mi odio con mi sangre, á mis hijos, y á los nietos de mis hijos,

nasta la última generacion! A duras penas he podido ahogarle unos momentos, para reunir contra el enemigo comun las dos tribus rivales; mas cuando he visto á ese ambicioso ser el postrero que se haya empeñado en el levantamiento, para usurpar en el mismo instante la suprema potestad; cuando le veo aprestarse á insultarnos con su desaire, aun mas amargo que su enojo... no, Farax, no; no hemos nacido nosotros para ser sus esclavos.

ABEN FARAX.

¡Sus esclavos!... no te apures, Aben Abó; acaba de subir sobre un precipicio, y el pie va á deslizársele! Yo conozco á nuestros guerreros aun mejor que tú propio: en un arrebato de entusiasmo, le han proclamado rey... creian de buena fe que solo nombraban un caudillo, no que se sometian á un dueño... Pero si nuestras armas padecen el menor descalabro; si recae sobre él la mas leve sospecha... bajo su mismo techo vive ese viejo, padre de su muger, confidente de Mondejar, y dócil instrumento de sus órdenes... ha tenido la osadía de proteger en medio del tumulto la vida de algunos cristianos; procurará aun con sus consejos tímidos entorpecer nuestros esfuerzos... ¿Qué mas habemos menester, para deshacernos de entrambos?...

ABEN ABO.

Calla!... ¿no es él?... ¿aquel que viene allí con dos Castellanos?

ABEN FARAX.

Sí... no hay duda; es Muley Carime...

ABEN ABO.

Ven, ven aquí...

ABEN FARAX (*poniendo sobre su corazon la mano de Aben Abó*).

¿Ves que aprisa late?... pronto nos veremos vengados.

(*Ocúltanse en el portal de una casa, sita cerca de la calle por donde desembocan los otros, y cuya puerta habrá sido derribada aquella noche. Despues sacan la cabeza de cuando en cuando, como acechando á Muley Carime y á Lara, y procurando enterarse de su conversacion. Antes de concluirse la escena anterior, empieza á clarear el dia, en términos de que puedan distinguirse los objetos.*)

ESCENA IX.

LARA, MULEY CARIME, UN ESCUDERO.

(*Este último traerá en la mano derecha una pica con una bandereta blanca, y en la izquierda un escudo muy rico.*)

MULEY CARIME.

En este sitio debeis aguardar, noble Lara... a he dado aviso de vuestra llegada; y dudo ucho que os consientan entrar en el castillo.

LARA.

Mas bien debo agradecérselo que darme or ofendido... asi me ahorrarán el ver á mis ermanos asesinados !... ¿Pero puedo hablaros genuamente, como un caballero honrado á u antiguo amigo?... Yo sabia las noticias que abia recibido Mondejar, anunciando inmiente el peligro; ahora mismo estoy viendo on mis ojos estas ruinas, estos desastres... y in embargo, todo cuanto percibo no me paece aun sino un sueño pesado... trabajo me uesta darle crédito !

MULEY CARIME.

Y no obstante es la realidad.

LARA.

Vos mismo, que habeis sido hasta ahora el padre de estos pueblos, y su intercesor para con Mondejar, ¿cómo habeis podido tambien burlar su confianza, y dejaros arrastrar de una locura que tiene que costar tantas lágrimas ?...

MULEY CARIME.

No es tiempo de inculpaciones ni de excu-

sas... ¿de qué servirian ya?... Por mi parte no he perdonado medio (Dios lo sabe) para librar á estos pueblos de tan graves desdichas... cuando recaigan sobre mí, las arrostraré con buen ánimo.

LARA.

No basta morir con denuedo, para cumplir con los deberes que nos impone la patria; cuando se la ve al borde del abismo...

MULEY CARIME.

Debe uno compartir su suerte...

LARA.

Antes bien salvarla.

MULEY CARIME.

Salvarla!... se conoce, noble Lara, que estais acostumbrado al tumulto de las armas y al horror de una lid campal; mas no teneis idea de un espectáculo aun mas espantoso y terrible... el levantamiento de un pueblo!

LARA.

No ignoro cuan difícil sea lograr que se oiga la voz de la razon, cuando arden todos los pechos en sed de venganza; pero tampoco ignoro la condicion del pueblo, tan feroz en el primer ímpetu, como inconstante en sus empresas, y cobarde en la adversidad. Fácil cosa es pelear con bizarría, cuando no se aventura sino la pro-

a vida, cara á cara del enemigo; pero cuando
ve uno rodeado de poblaciones enteras, sin
rigo ni amparo, extenuadas de cansancio y
hambre; cuando no se ven por todas partes
ıo mugeres y niños, demandando socorro á
itos, y amenazados de quedar esclavos...
nsultad vuestro corazon; una hija teneis!

MULEY CARIME.

Sí...

LARA (*interrumpiéndole*).

¿Y estais seguro de tenerla mañana?

ıULEY CARIME (*despues de una breve pausa*).

No sois padre, Lara; de cierto no lo sois...
› me hubierais hecho entonces esa cruel pre-
ınta!

LARA.

No ha sido mi ánimo lastimaros con mis ex-
esiones; antes bien han sido dictadas por la
nistad mas sincera, por el mas vivo interes...
i cómo pudiera yo disfrazaros la verdad en
n terrible trance! Un dia, una hora, un ins-
nte quizá va á decidir de la suerte de estos
ıeblos: si no rinden las armas, al punto que
› les intime, su ruina es cierta, inevitable:
ılvadlos de su destruccion!... Mondejar con-
ıba con vuestra prudencia, con el influjo de
uestra familia, hasta con ese mismo Don Fer-

nando de Válor, que acaba de ponerse al frente de los sublevados...

MULEY CARIME.

Se ha visto, sin saber cómo, seducido por amigos pérfidos, arrastrado por la muchedumbre...

LARA.

¿Mas son ellos por ventura los que podrán salvarle?...

MULEY CARIME (*con tono abatido*).

Solo Dios...

LARA.

Y vos tambien.

MULEY CARIME.

¡Yo!

LARA.

Vos mismo.

MULEY CARIME.

No acierto á comprenderos...

LARA (*óyese ruido á lo lejos*).

Y no es esta ocasion ni lugar de explicarme mas claro... pero no pierdo la esperanza de hablaros otros cortos momentos antes de partir... Tal vez tendremos la dicha de impedir muchos males!..

(*Llegan por todas partes los Moriscos: Aben Abó y Aben Farax salen del portal, sin ser vistos*

de Lara ni de Muley Carime. Oyese, hácia el lado del castillo, el son de atabalejos y de otros instrumentos morunos; y poco despues se presenta Aben Humeya, acompañado de varios caudillos, y seguido de la muchedumbre. Todos los Moriscos salen armados con arcabuces, ballestas, hondas, etc. Algunos sacan tambien en la mano estandartes rojos. Colócanse por el recinto de la plaza, en las gradas de la iglesia, en las calles del fondo, de suerte que el conjunto forme un vistoso cuadro.)

ESCENA X.

LARA, MULEY CARIME, ABEN HUMEYA, ABEN ABO, ABEN FARAX, ABEN JUHAR, EL PARTAL, EL DALAY, EL XENIZ, EL ESCUDERO CASTELLANO Y MUCHOS MORISCOS.

ABEN HUMEYA.

Decid, noble Lara, á qué sois enviado... Dispuestos nos veis á escucharos.

LARA.

El ilustre marques de Mondejar, capitan general del reino de Granada, me envia á vos, don Fernando...

TODOS LOS MORISCOS (*interrumpiéndole de pronto*).

Aben Humeya!

ABEN HUMEYA.

(*Impone silencio á los suyos con el ademan, y despues se vuelve á Lara, que habrá manifestado alguna sorpresa.*)

Podeis continuar libremente; nadie volverá á interrumpiros.

LARA.

El ilustre marques de Mondejar me envia cerca de vos y de estos pueblos... y antes de servir de intérprete á tan digno caudillo, omito como inútil recordaros cuán acreedor es á vuestra veneracion, á vuestra confianza, y aun puedo decirlo sin recelo, á vuestra gratitud... Tan grandes y tan recientes son sus beneficios, que no habreis podido olvidarlos. De muchos años á esta parte, os ha gobernado con celo y con justicia... Ni se ha contentado con eso; sino que honrándose, entre tantos títulos de gloria, con el de vuestro protector natural, no vaciló un instante en ir á echarse á los pies del trono... No parecia un gefe solícito, interediendo en favor de un pueblo; sino mas bien un padre, ofreciendo su vida por sus hijos!... ¿Y cómo habeis correspondido vosotros á tan hidalgo proceder?... No necesito sonrojaros; tended la vista en rededor... ó mas bien, mirad vuestras manos; teñidas estan de sangre inocente!— Y á pesar de todo, á la vista de

nta atrocidad, cuando se oyen aun los ayes
e las víctimas, y cuando el brazo de la justi-
ia está ya alzado sobre vuestras cabezas, tomo
o sobre mí dirigiros todavía pláticas de paz...
onozco bien á Mondejar: le agrada mas el
erdon que el castigo. Pero cuidado no os equi-
oqueis, al calcular el motivo ó las resultas de
ste paso!... Solo una sumision pronta, un
ncero arrepentimiento, un recurso á la cle-
iencia del monarca, sirviendo de intercesor
se mismo gefe, vuestro ángel tutelar en la
erra, pueden preservaros hoy de una ruina
ierta... Dios, únicamente Dios, pudiera sal-
aros mañana!

ABEN HUMEYA.

Se habrá mostrado como pensativo y distraido, al concluirse la alocucion de Lara.)

Hola!... cargad de cadenas á ese Castellano,
conducidle á una mazmorra.

Algunos Moriscos dan muestras de obedecer, y despues se detienen indecisos.)

LARA.

¡Y qué, vais á coronar tantos crímenes con
ste atentado!... Pero nadie se acercará impu-
iemente á un soldado de los tercios de Cas-
illa.

Echa mano al puño de la espada: el escudero

hace ademan con la lanza de ponerse en defensa.)

ABEN HUMEYA.

Lara, el ánimo y esfuerzo nada valen en esta ocasion... Vais á experimentar, vos mismo, los tormentos que nuestros antiguos opresores nos han hecho sufrir... Ahora veremos hasta donde raya esa entereza castellana, de que blasonais tanto; ó si antes bien no preferis rescatar la vida á costa de vuestra sumision, de vuestros juramentos, de vuestra misma fe...

LARA.

¿Quién?... ¡yo, bárbaro!... renunciar yo, por salvar una vida sin honra, renunciar á mi rey, á mi patria, á la religion de mis padres!... Antes la muerte, mil veces la muerte!

ABEN HUMEYA.

(*Con sequedad y desaire.*)

Esa es nuestra respuesta. — Marchaos.

TODOS LOS MORISCOS (*arrebatados de entusiasmo*).

Viva Aben Humeya!!!

LARA (*despues de mostrarse un poco perplejo*).

Escuchadme... un momento siquiera...

ABEN HUMEYA.

¿Y qué teneis que añadir?... ¿Reconvenciones?... Ya las hemos oido. ¿Promesas?... No hay una sola que no hayais quebrantado. ¿Amenazas?... Resueltos estamos á morir.

MUCHOS MORISCOS.

Todos lo estamos!

OTROS MUCHOS MAS.

Todos!!!

LARA.

Pero teneis esposas, teneis hijos... ¿habeis ensado en su suerte?

ABEN HUMEYA.

Sí, hemos pensado en ella; y al punto he- ios empuñado las armas.

VARIOS CAUDILLOS.

Y para no soltarlas jamas!... jamas!

ABEN HUMEYA.

Ya estais oyendo, Lara... ¿qué esperais?...

LARA (*tras una corta pausa*).

Voy por última vez á poner vuestra suerte n vuestras manos; mas no olvideis, en tan ıtal momento, que sereis responsables ante ios y los hombres de cuanta sangre se der- ıme!

Toma la lanza que tenia el escudero, clávala en la tierra, y cuelga de ella el escudo. Vuelve luego á su puesto.)

Habitantes de estas sierras!... el marques e Mondejar os envia su propio escudo, en se- al de proteccion y como prenda inviolable de az... ¿Quereis guardarle en vuestro poder, y

volver inmediatamente á la obediencia del rey de Castilla?

VARIOS MORISCOS.

No!

OTROS MUCHOS.

No!!! (*Tiran piedras y flechas contra el escudo, y échanle por tierra.*)

ABEN ABO.

(*Coge un tizon ardiendo de la hoguera, otros Moriscos siguen su ejemplo, y van á pegar fuego á la iglesia.*)

Dí á Mondejar que venga á tomar posesion de la villa... nosotros mismos vamos á iluminarle el camino!

LARA.

¿Qué haceis?... Acabais de pronunciar vuestra sentencia de muerte!

(*Hace una seña al escudero, que vuelve á tomar inmediatamente la lanza y el escudo.*)

ESCENA XI.

LOS MISMOS DE LA ESCENA ANTERIOR, EXCEPTO LARA Y SU ESCUDERO.

ABEN HUMEYA.

Id, Muley Carime, acompañad á ese en-

ıdo, y no le perdais de vista hasta que esté era del pueblo.

Vase Muley Carime: Aben Farax sigue á corta distancia sus pasos, acompañado de algunos de su bando.)

ESCENA XII.

ıs mismos, excepto MULEY CARIME, ABEN FARAX y los suyos.

ABEN HUMEYA.

Y vos, Aben Juhar, partid al instante... po- ıos al frente de nuestros pueblos sublevados, impedid al enemigo que cruce el rio de Orba.

ESCENA XIII.

los dichos, menos ABEN JUHAR.

ABEN HUMEYA.

Está echado el resto: acabais de oirlo de la ıisma boca de nuestros contrarios: ni paz ni ·egua cabe ya entre nosotros; no nos dejan ıas alternativa que el triunfo ú el cadalso!

MUCHOS MORISCOS.

Con gusto la aceptamos!

ABEN HUMEYA.

¡Cuán satisfecho estoy, en este instante, al verme rey de tal nacion!

PARTAL.

Antes pereceremos que volver al antiguo yugo.

ABEN HUMEYA.

Quien no teme la muerte, está cierto de la victoria. Seguidme, amigos, seguidme: demos nosotros mismos la señal de pelea; y no repita el eco de estos montes sino acentos de guerra!

TODOS.

Viva Aben Humeya!!!

(*Oyese el eco de las aclamaciones y de los instrumentos militares. El incendio de la iglesia va en aumento; empiezan á caer puertas y ventanas, y dejan ver el interior del templo ardiendo, al mismo tiempo que está nevando á copos.*)

FIN DEL SEGUNDO ACTO.

ACTO TERCERO.

El teatro representa un salon de un antiguo castillo de Moros. Cerca de los espectadores, y á su mano derecha, se hallan situados el aposento de Muley Carime y el de Zulema, cuyas puertas estan cubiertas con tapices. En el mismo lado se ve un antiguo relox, apoyado contra una columna; y en el lado opuesto dos ventanas, por las que se descubre una parte de la villa, alumbrada con el reflejo de la luna. En el fondo del salon, que termina en arcos sustentados en columnas, se ven á entrambas manos dos escaleras paralelas, que conducen á una galería trasversal, elevada sobre el nivel del teatro, y en cuyo promedio desemboca un largo corredor. Debajo de la galería, entre las dos escaleras, se descubre la entrada de los subterráneos, resguardada con verjas de bronce. Una grande lámpara, colgada de la bóveda, alumbra una parte de la estancia.

ESCENA I.

ABEN HUMEYA, ZULEMA, FATIMA, MUGERES Y ESCLAVAS.

(*Aben Humeya, Zulema y Fátima estan sentados en almohadones á un lado del teatro: á cierta distancia, se ve un grupo de mugeres y esclavas, de las cuales una está cantando, y las otras acompañándola con tiorbas.*)

ROMANCE MORISCO.

Al dejar Aben Hamet
Por siempre á su amada patria,
A cada paso que da,
El rostro vuelve y se para;
Mas al perderla de vista,
Las lágrimas se le saltan;
Y en estos tristes acentos
Despídese de Granada:
« A Dios, hermoso vergel,
Tierra del cielo envidiada,
Donde por dicha nací,
Donde morir esperaba,
De tu seno y de mi hogar
Mi dura estrella me arranca;
Y me condena á vivir
Y á morir en tierra extraña...
Y pues por última vez
Te miro en hora menguada,
A Dios, Granada, por siempre!
A Dios, patria de mi alma!... »

« Una y otra primavera,
Errando triste en la playa,
Las golondrinas veré
Dejar la costa africana,
Cruzar el mar presurosas,
Tender el vuelo á Granada,
Y el nido tal vez labrar
En el techo de mi casa...
¡Ay, cuánta envidia os tendré,
Avecillas fortunadas,

Y cuán gozoso mi suerte
Por vuestra suerte trocára!
Mas vuestra misma ventura
Vendrá á renovar mis ansias,
Sin que en la vida me quede
Ni consuelo ni esperanza... »
Calló el Moro: dió un suspiro;
Y al trasponer la montaña,
Por última vez repite:
« A Dios, patria de mi alma!... [1] »

ESCENA II.

ABEN HUMEYA, ZULEMA, FATIMA.

A las primeras palabras que pronuncia Zulema, levántase Fátima, y hace que se retiren las mugeres y esclavas.)

ZULEMA.

Ese romance tiene un acento tan sentido, tan tierno, que llega al corazon y le lastima... No le oigo cantar ni una sola vez sin que se me salten las lágrimas...

ABEN HUMEYA.

Es que tú misma como que te complaces en

[1] Alude al sitio llamado *el Suspiro del Moro*, último punto de donde se divisa á Granada, yendo camino de las Alpuarras.

esa tristeza, que cada dia va en aumento, á costa de tu felicidad y de la mia.

ZULEMA.

Al contrario, hago cuanto está de mi parte por alejar de mi alma todo lo que puede afligirme...

ABEN HUMEYA.

¿Tienes algun disgusto, algun pesar secreto?...

ZULEMA.

¡Secretos para contigo!... ¿Hablas de veras? En mi vida he tenido un pensamiento que no sea tuyo. — Mas ni yo misma puedo explicar la causa de esta melancolía que me consume... Con frecuencia me sucede, durante el curso del dia, estar ansiando que llegue la noche, por descansar siquiera; y si llego á cerrar los ojos, cansada ya y rendida, no hay sueño triste ni imágen espantosa que no venga á atormentarme, hasta que despierto sobresaltada... Anoche mismo... pero no quiero entristecerte... á bien que te veo junto á mí, y mi padre descansa alli tranquilo!

ABEN HUMEYA.

Mas ahora ¿qué tienes que temer?...

ZULEMA (*tomándole la mano con cariño*).

¿Qué tengo que temer?... tú no amas, Aben

Humeya, tú no amas!... Ahora recuerdo, y con cierta ternura, la vida sosegada que disfrutabamos en nuestra casa de campo: allí no tenias enemigos ni rivales; contribuias á la dicha de muchos; y todo cuanto nos rodeaba anunciaba la paz y la ventura... Pues, á pesar de todo, ¿lo creerás?... aun allí mismo hallaba motivos de estar con zozobra... ¡Qué diferencia, querido mio, qué diferencia! los pesares de ayer me parecen hoy el colmo de la dicha... Te lo confieso ingenuamente: desde que ha cambiado nuestra suerte; desde que te veo rodeado de ese vano esplendor, que tantos peligros encubre, no preveo sino un cúmulo de desgracias... ¿Eres tú mas dichoso?... Tú no me dirás la verdad; ya lo sé.

FATIMA.

Pues yo, por mi parte, estoy muy contenta, al verme hija de un rey... todos me lo dicen; y tengo tanto gusto en oirlo!... Lo único que no puedo sufrir es este castillo... no sé qué tiene, tan triste y tan opaco, que me acongoja el alma... ¡Cuánto mas hermosa y alegre era nuestra casa de campo!... toda ella la andaba yo, lo mismo de noche que de dia; pero aquí no haria otro tanto por nada del mundo!

ABEN HUMEYA (*sonriéndose*).

No eres muy valiente, Fátima... yo creia

que las hijas de los reyes no tenian miedo.

FATIMA.

No es miedo lo que tengo; de veras lo digo; pero he oido contar cosas tan espantosas!... En este mismo castillo vivió algun tiempo *Abdilehí el Zagal,* á quien maldijo el cielo, por haber prestado ayuda al rey de Castilla.... hasta la piedra en que solia sentarse se ha vuelto mas negra que el humo... pero lo que mas pavor me causa son esas manchas de sangre, de que estan salpicadas las paredes... Yo no quiero á los cristianos... nos han hecho tanto mal!...pero (Dios me lo perdone!) cuando recuerdo su degüello, como que siento lástima...

ZULEMA.

Calla, hija, calla...

ABEN HUMEYA.

Déjala... cuando la estoy oyendo, no pienso en nada del mundo.

FATIMA.

El primer favor que tengo que pediros, es que no nos quedemos aqui... no seremos felices hasta que perdamos de vista estos muros... Si hubierais oido lo que me decia esta mañana mi esclava, la vieja egipcia!... dentro de seis lunas, á mas tardar, nos veremos ya en Granada... A fe mia que entonces no tendré mie-

lo, y no volvereis á hacer burla de mí... a media noche he de recorrer todo el palacio de la Alhambra!

ZULEMA.

¿Has perdido el juicio, muchacha?

ABEN HUMEYA.

Déjala por tu vida... ¿qué te decia la esclava, hija mia?

FATIMA.

¡Oh! me anunciaba montes y maravillas; y yo le rogué mil veces que me lo repitiera... «Tu padre, me dijo, se verá en breve señor de Andalucía, y echará á los cristianos mas allá de Sierra Morena... Por lo que hace á tí...» lo que me pronosticó á mí, no me atrevo á decirlo.

ABEN HUMEYA.

¿Y porqué?... ¿era acaso algo malo?...

FATIMA.

¡Malo!... á buen seguro que no; me ha predicho que me casaré con un gran príncipe... Pero no por eso me apartaré de vuestro lado, madre mia; mi esposo y yo viviremos en Generalife!

ZULEMA.

Sin gana me haces reir... En mi vida te he visto tan alegre.

ABEN HUMEYA.

Tambien tengo yo mucho gusto en verte á tí menos triste.

ZULEMA.

(*Volviéndose con inquietud hácia la galería del fondo.*)

¿Qué ruido es ese?...

ABEN HUMEYA.

No es nada... tal vez el viento, que silba en ese corredor.

ZULEMA.

Me parecia haber oido pasos...

ABEN HUMEYA.

¿Y quién pudiera venir á estas horas?...

ZULEMA.

Qué sé yo!... pero me parece como que oigo rumor mas cerca...

(*Escuchan con suma atencion.*)

No me engañaba, alguien viene...

(*Aben Abó y Aben Farax se presentan á la salida del corredor, y aguardan á que Zulema y Fátima se retiren.*)

ABEN HUMEYA.

Son Aben Abó y Farax.

ZULEMA.

¿Y qué buscan aqui?... Con solo verlos, me he inmutado toda.

ABEN HUMEYA.

No tienes porqué asustarte... Ve á recogerte in el menor recelo.

ZULEMA.

A Dios... hasta mañana.

ABEN HUMEYA.

Hasta mañana... y que te halle yo mas alegre.

Vase Zulema, dejando entrever su inquietud: Aben Humeya se muestra distraido, como si se le hubiese ocurrido de pronto un triste pensamiento.)

FATIMA.

¿Y esta noche no hay para mí un beso?...

ABEN HUMEYA (*besándola*).

Sí, hija mia... con toda mi alma.

FATIMA.

Toda la noche voy á estar soñando con el palacio de la Alhambra.

(*Vase, mostrando viveza y regocijo.*)

ESCENA III.

ABEN HUMEYA, ABEN ABO, ABEN FARAX.

(*Entran los dos últimos con paso lento y aire misterioso, y cada uno de ellos se coloca á un lado de Aben Humeya.*)

ABEN ABO.

Te traemos, Aben Humeya, una nueva fatal...

ABEN FARAX.

Y nos vemos forzados á traspasar con ella tu corazon.

ABEN HUMEYA (*con suma presteza*).

¿Ha muerto mi padre?

ABEN ABO.

Aun estaba ayer vivo.

ABEN HUMEYA.

Pues nada tengo que temer: acabo de separarme en este instante de mi esposa y de mi hija.

ABEN ABO.

¡Ah! esa misma esposa y esa hija son las que van á costarte lágrimas de sangre...

ABEN FARAX.

Su felicidad y la tuya acabaron ya para siempre.

ABEN HUMEYA.

¿Qué decis?... No mas misterios!... Aun la mayor desdicha la prefiero á esta incertidumbre.

ABEN ABO.

Cuando toques la realidad...

ABEN HUMEYA.

No importa : quiero saber cuanto haya... decidlo.

ABEN ABO (*á Farax*).

A tí te toca...

ABEN HUMEYA.

¿Y porqué no lo haces tú?...

ABEN ABO.

Ya adivinarás el motivo, cuando sepas el crímen y el culpable.

ABEN HUMEYA (*con impaciencia*).

¿Qué crímen, qué culpable?

ABEN ABO.

Han tratado de vendernos con la traicion mas negra...

ABEN HUMEYA.

¿Y porqué temes descubrirla?

ABEN ABO.

Si temo, es solo por tí...

ABEN HUMEYA.

¡Por mí!... Haces mal, Aben Abó, en to-

marte ese cuidado... Si hay peligros, los arrostraré; si hay culpables, sabré castigarlos.

ABEN ABO.

Mucho tiempo te ha de temblar la mano, antes que descargues el golpe...

ABEN HUMEYA.

Decid el nombre del reo; y el rayo no será mas pronto.

ABEN ABO.

Muley Carime... ¿Qué es eso?... ¿Mudas de color?... Vuelve en tí, Aben Humeya...

ABEN FARAX.

Nos da lástima verte asi.

ABEN HUMEYA.

(*Quédase, durante unos momentos, desconcertado y confuso; pero recobrándose luego, dice con tono grave:*)

¿Y en qué indicios se funda tan extraña sospecha?

ABEN ABO.

Ojalá que no fuesen mas que indicios!... Hubieramos podido cerrar los ojos.

ABEN FARAX.

No son indicios, sino pruebas.

ABEN HUMEYA.

¿Pero son ciertas?

ABEN FARAX.

Irrefragables.

ABEN HUMEYA.

¿Hay testigos?

ABEN ABO.

Uno.

ABEN HUMEYA.

¿Y ese le acusa?...

ABEN ABO.

No, que le condena.

ABEN HUMEYA.

Puede engañarse...

ABEN ABO.

No puede.

ABEN HUMEYA.

O desear su perdicion...

ABEN ABO.

A toda costa quisiera salvarle.

ABEN HUMEYA.

¿Es amigo suyo?

ABEN ABO.

Aun mas.

ABEN HUMEYA.

¿Quién es pues?

ABEN ABO.

Él mismo.—Puedes guardar esa carta, si quieres... ya es público su contenido.

(*Entrega un papel á Aben Humeya, quien lo lee para sí, dejando entrever su turbacion.—Aben Abó y Aben Farax le observan con el mayor*

ahinco, en tanto que él permanece inmóvil, con los ojos clavados en la carta.)

ABEN HUMEYA.

(*En un momento de distraccion, mientras está cavilando.*)

Desventurada!... no te engañaba tu corazon... bien tienes que llorar!...

(*Fija la atencion en el papel, como si volviese á leerle.*)

ABEN FARAX.

Ved como aun conservaban esperanzas de volvernos á someter al yugo... No aguardaban sino un momento de flaqueza, para remachar nuestros grillos.

ABEN ABO.

Mas, por lo menos, no puede tachársele de ingrato... No te echaba en olvido, Aben Humeya... solicitaba tu indulto, y se proponia salvar á tu familia, á costa de nuestra libertad... El ejemplo de Boabdil, disfrutando en Africa sus infames tesoros, parecia tentador á los ojos del pérfido...

ABEN HUMEYA (*con tono severo*).

Basta.—¿Cómo ha caido en vuestras manos este pliego?...

ABEN FARAX.

Lara, que era el portador, le ha dejado en el camino.

ABEN HUMEYA.

¿Dónde le habeis hallado?

ABEN FARAX (*con frialdad*).

Sobre su cadáver.

ABEN HUMEYA.

¿Y asi habeis quebrantado, con una embosda alevosá?...

ABEN FARAX.

Proseguid, Aben Humeya... ¿porqué os deneis?... Cuando se acaba de desbaratar una aicion indigna, cabe oir á sangre fria recon-ıciones y cargos. Nosotros habiamos visto enviado Castellano en plática misteriosa con luley Carime, y hasta habiamos cogido alunas palabras sueltas... conociamos á fondo ese viejo apocado; sabiamos sus designios, ıs antiguos vínculos con Mondejar... Seguros stabamos de que no dejaria escapar la única casion con que la suerte parecia brindarle; y ımpoco debiamos desperdiciar nosotros la ola que ya nos quedase para arrancarle la áscara y confundirle... ¿Es culpa nuestra or ventura el que ese Castellano orgulloso aya preferido morir antes que ceder?... Duante su agonía, quiso el cielo que descubriese l crímen por los mismos medios con que rocuraba ocultarle; y solo despues de su

muerte fue cuando hallamos bajo su mano ese pliego fatal.

(*Coloca su mano sobre el pecho, como para imitar la accion de Lara.*)

ABEN ABO.

Por cierto que no deja ni asomo de duda: el delito está patente; el mismo reo le ha sellado con su mano...

ABEN FARAX.

Y debe en breve sellarle con su sangre.

ABEN ABO.

¿Hay alguien que lo dude?... Todo lo hemos aventurado por salir de tan odiosa esclavitud... ¡Y dejariamos expuesta nuestra suerte á las tramas de algunos traidores!... Nadie será osado á proponérnoslo; no sabriamos nosotros tolerarlo.

ABEN HUMEYA.

Tampoco tolero yo advertencias ni amenazas... Ya habeis cumplido con vuestro deber; yo cumpliré con el mio.—Idos.

ABEN ABO.

No ha sido nuestra intencion dirigiros advertencias ni amenazas... ¿Mas empezais tan pronto á reputar como insulto el recordaros vuestros juramentos?...

ABEN HUMEYA.

No los he echado en olvido, para que sea ıenester recordármelos.

ABEN ABO.

Quien vacila al cumplirlos, no está ya lejos e olvidarlos.

ABEN HUMEYA.

Aun menos lejos está de castigar á un inso-ente. — Idos... idos!... (*Apártase, descubriendo u ira. Farax coge del brazo á Aben Abó, y se e lleva consigo.*)

BEN ABO (*deteniéndose un poco en medio del ca-mino*).

¡Cuánto me cuesta refrenar mi justa indig-ıacion!...

ABEN FARAX.

Vamos, y no malgastemos el tiempo... ve á ponerte al frente de nuestros parciales... yo voy á posesionarme de las salidas secretas del castillo.

ABEN ABO (*al alejarse*).

Pronto volveré!

(*Vanse.*)

ESCENA IV.

ABEN HUMEYA.

(*Aparece muy agitado: ya se pasea apresuradamente, ya se para de pronto; corta sus discursos, y vuelve luego á proseguirlos; muestra en fin de todos modos las dudas é incertidumbre con que está batallando su ánimo.*)

¿Qué has hecho, desdichado, qué has hecho?... Me has entregado indefenso en manos de mis enemigos!... Pero no lo habrás hecho impunemente, no; yo arrojaré tu cabeza sangrienta á la cara de esos audaces!—¿Y porqué dudo ni un momento siquiera?... Nos ha vendido; pues que muera!... ¿Cabe nada mas justo?... Este ejemplar contribuirá tambien á impedir otras tentativas culpables, cerrará la boca á mis émulos, afirmará mi trono... ¿Mas es seguro que lo afirme?... En mi familia, en mis hogares, va á mostrarse á los pueblos indignados el primer traidor á la patria; desde el mismo cadalso llamará *hijos suyos* á mis propios hijos!... Tal vez es eso lo que con mas afan anhelan esos pérfidos; les duele en el alma no verme ya humillado á los ojos del pueblo, para socavar con el desprecio mi autoridad reciente,

nientras hallan ocasion de derribarla. Desean erme sonrojado, al pronunciar el nombre del eo, y que vuelva á mi casa, lleno de dolor y ergüenza, para hallar en vez de consuelo las quejas y reconvenciones de mi afligida esosa!... No; viva, viva... Es preciso salvar al adre de mi muger... y que el gozo de mis nemigos no sea tan colmado. Pero ¿de qué rbitrio valerme?... Ellos se apresurarán á divulgar la traicion; á la hora esta ya se sabe la nuerte de Lara y la carta que han hallado en su seno; me estrecharán á que presente la prueba del delito... ¿Cómo los desmiento yo?... La mas leve contradiccion, la menor demora me perderia á los ojos de un pueblo arrebatado, suspicaz, que acaba de romper sus hierros, y que sufre á duras penas aun la sombra de mando... En vez de salvarle yo, me llevaria consigo en su caida... pues perezca, perezca él solo!— Mas no acierto á salir de este círculo fatal: la mancha de su castigo va á recaer sobre mi esposa, sobre mis hijos, sobre mí... va á morir siendo el blanco de la ira del cielo, de las maldiciones de cien pueblos, de los insultos de una turba desenfrenada... y yo, su amigo, su huésped, yo que aun hoy mismo le apellidaba *padre*, tendré que firmar su muerte, que presenciarla, que aplaudirla!... No; no podria

yo sobrevivir á humillacion tan grande; es forzoso impedirla á toda costa!... Un medio... un medio... uno solo... sea cual fuere, y le abrazo al instante.—(*Volviéndose hácia el aposento de Muley Carime.*) ¡Ah! no es tu vida, miserable, no es tu vida la que detiene y embaraza mis pasos; te arrastro como un cadáver, que me han atado estrechamente al cuerpo! ¿Y porqué no me desprendo dél?... Puedo y debo hacerlo; lo haré. No mas indecision, no mas dudas: de un solo instante puede pender mi suerte!... Antes que esos malvados tengan tiempo de volver en sí; mientras deliberan y traman el plan para perderme, confundamos sus proyectos con un golpe decisivo... ¿No me pediais ahora mismo, no me intimabais con tono imperioso la muerte del culpable?... Pues bien; aguardad un instante; voy á dejaros satisfechos... mas llevará consigo vuestras esperanzas, y las hundirá en el sepulcro.

ESCENA V.

ABEN HUMEYA, ALIATAR.

ABEN HUMEYA.

Aliatar!... Aliatar!...

(*Preséntase el esclavo negro, asomándole un puñal por la faja.*)

)ónde estan los demas esclavos?

ALIATAR.

En el patio del castillo.

ABEN HUMEYA.

¿Estás solo?

ALIATAR.

Solo.

ABEN HUMEYA.

¿Nadie nos oye?

ALIATAR.

Nadie.

ABEN HUMEYA.

Ve, y despierta á Muley Carime... que venga punto; aqui le aguardo.

Mándale con una seña que se acerque, y despues le dice en secreto:)

ú te colocarás allá en lo hondo, en lo mas scuro, al desembocar del corredor... Si le ves lir, quedándome yo... pásale el pecho.

(*El esclavo parte con precipitacion.*)

guarda! (*Despues de una breve pausa.*) Tu cabeza pende del secreto.

El esclavo contesta inclinando sumisamente el cuerpo, y vase al punto.)

ESCENA VI.

ABEN HUMEYA.

(*Paséase en silencio, suelta las palabras que siguen, y despues se echa en los cojines, abatido y caviloso.*)

Durmiendo está con el mayor sosiego... y tal vez ahora mismo sueña que es feliz!... Conserva tu sueño, desventurado, consérvale otro instante siquiera... vas á despertar por la última vez!...

(*En el intervalo que media entre ambas escenas, el esclavo cruza el teatro, y va á colocarse en el puesto indicado, de suerte que le divisen á lo lejos los espectadores.*)

ESCENA VII.

ABEN HUMEYA, MULEY CARIME.

MULEY CARIME.

¿Qué motivo tan urgente te ha obligado á llamarme á estas horas?...

ABEN HUMEYA.

Un asunto muy grave que tengo precision de consultaros.

MULEY CARIME.

'has querido aprovechar el silencio y la so-
ıd de la noche... ó tal vez ese asunto im-
tante debe estar resuelto antes que raye el
..

BEN HUMEYA (*señalando el relox de la sala*).

ſirad allí, mirad!

MULEY CARIME.

ıcaba de dar la una...

ABEN HUMEYA.

'ues antes que dé otra hora, ya ese grave
nto se verá terminado.

MULEY CARIME.

Terminado!...

ABEN HUMEYA.

/ para siempre.....

(*Quédanse en silencio unos instantes.*)

MULEY CARIME.

Me parece que estás muy pensativo, Aben
meya... A pesar de tus conatos, veo clara-
nte que te aflige una grave pena.

ABEN HUMEYA.

Es un secreto fatal...

MULEY CARIME.

¿Y porqué tardas en confiármelo?...

ABEN HUMEYA.

No tengais tanto afan por saberlo... Siempre

tiene que pesar sobre mi corazon, y no vais á poder con él.

MULEY CARIME.

Mas, ¿qué secreto es ese?... ¡Ah! bien te lo habia yo dicho: ni el engrandecimiento ni el poder alcanzan á darnos en el mundo un solo dia feliz; has perdido la paz del ánimo; has comprometido tu suerte; lo has sacrificado todo por un pueblo inconstante, que te abandonará cuando apremie el peligro...

ABEN HUMEYA.

Y al que he jurado defender aun á costa de mi vida... ¿Lo habeis oido, Muley Carime?... *aun á costa de mi vida...*

MULEY CARIME.

¿Y á qué fin me diriges esas palabras?...

ABEN HUMEYA.

Os ruego meramente que las peseis.

MULEY CARIME.

No te comprendo...

ABEN HUMEYA.

Pues ahora vais á comprenderme. Todo lo he sacrificado por redimir del yugo á estos pueblos... vos mismo acabais de decirlo; y ellos, á su vez, han depositado en mí su confianza, su poder, su futura suerte... ¿Cumplirán sus promesas?... Dios lo sabe!... Yo sé que cumpliré las mias.

MULEY CARIME.

¿Y quién te dice ?...

ABEN HUMEYA.

No me interrumpais. — Yo tengo un padre ıciano, cuya vida me importa mucho mas ıe mi vida... está entre las garras de mis ene- igos, cargado de cadenas, con la cuchilla á garganta... lo sé, lo sabia cuando dí la se- al contra sus verdugos; y ellos saben tam- ien el medio de vengarse de mí!

MULEY CARIME.

¿Mas porqué te anticipas á sentir las desgra- ias, antes de que sucedan?...

ABEN HUMEYA.

Escuchadme un instante; voy á concluir. o he agravado el peligro en que se halla mi adre; cada golpe que descargo, puede ace- erar su muerte; y sin embargo, no he vaci- ado un punto. Pensad, pensad vos mismo si ıabrá algo en el mundo que pueda conte- ıerme!

MULEY CARIME.

¿Porqué me echas esas miradas?... ¿Qué quieres decirme con ellas?

ABEN HUMEYA.

Ya que os he mostrado hasta el fondo de mi corazon, voy á consultaros sobre aquel grave asunto... y adivinareis desde luego cuá-

les pueden ser las resultas.—En nuestro mismo seno hay un traidor...

MULEY CARIME.

¡Un traidor!... ¿Lo sabes de cierto?

ABEN HUMEYA.

De cierto. Vos mismo vais tambien á quedar convencido. — ¿Qué castigo merece?...

MULEY CARIME.

¿Tiene hijos?...

(*Aben Humeya se queda callado.*)

¿No me contestas, Aben Humeya?...

ABEN HUMEYA.

No los tendrá mañana.

MULEY CARIME (*á parte*).

¡Qué recuerdo, Dios mio!...

ABEN HUMEYA.

Parece que os turbais...

MULEY CARIME.

No por cierto... compadezco á ese desdichado; soy padre como él!

ABEN HUMEYA.

Bien se echa de ver que os inspira mucha compasion... ¿Sabeis por ventura quién sea?

MULEY CARIME.

¿Y cómo quieres que lo sepa?...

ABEN HUMEYA.

Recapacitad un poco.... recorred vuestra

iemoria... tal vez el corazon os ayudará tam-
ien...

MULEY CARIME.

Mas fácil seria que tú me lo dijeses...

ABEN HUMEYA.

¿Quereis forzarme á ello?

MULEY CARIME.

Yo no te fuerzo, antes te lo suplico.

ABEN HUMEYA.

Y por mi parte haria el mayor sacrificio, á
ueque de evitarlo.

MULEY CARIME.

¿Y porqué te cuesta tanto pronunciar el
ombre del reo?

ABEN HUMEYA.

Porque al salir de mi boca, lleva consigo la
entencia de muerte!

MULEY CARIME.

¡La sentencia de muerte!

ABEN HUMEYA.

Y en el mismo instante. —

MULEY CARIME (*con voz alterada*).

Mucho me compadece ese desgraciado; te
o confieso... mas puesto que estás empeñado
n decirme su nombre...

ABEN HUMEYA.

Al contrario; no vais á oirle.

MULEY CARIME.

¿No?...

ABEN HUMEYA.

Vais á verle con vuestros propios ojos.

(*Aben Humeya le muestra abierta la carta; Muley Carime la aparta con la mano.*)

MULEY CARIME.

Basta.

(*Despues de un corto intervalo, y al mismo tiempo que mira á Aben Humeya, señalándole el aposento de su muger.*)

¿Eres tú el único depositario de este secreto?

ABEN HUMEYA.

Tambien lo saben otros.

MULEY CARIME.

¿Quién?

ABEN HUMEYA.

Aben Abó y Farax.

MULEY CARIME.

Ya sé la suerte que me espera.

ABEN HUMEYA.

¿La sabeis?

MULEY CARIME.

Y la aguardo tranquilo.

ABEN HUMEYA.

(*Echa una ojeada al rededor de la sala, saca del seno un pomo de oro, le abre y se le da.*)

Tomad, y salvaos.

Vuelve á otro lado el rostro, y se arroja sobre los almohadones.)

MULEY CARIME.

Toma el pomo, bebe el veneno, y clava los ojos en Aben Humeya; despues se acerca á él, y le dice:)

Tú reinarás.

Ambos permanecen, durante unos instantes, en la misma actitud.)

Escúchame, Aben Humeya, escucha... me conoces muy tarde... demasiado tarde!... Te habias equivocado en el concepto que de mí tenias; pero tu corazon me está haciendo en este instante plena justicia; él propio me venga, y te humilla ante mí... tu mano temblaba mas que la mia al coger el veneno! Muy lejos estaba yo de querer á nuestros opresores... los aborrecia con toda mi alma, tanto como tú, aun mas todavía... me han hecho mas tiempo infeliz!... pero era padre, Aben Humeya, era padre, y veia en riesgo á mis hijos... Desventurado! por tu esposa y por tu hija temblaba, cuando tú me acusabas de flaqueza!... (*Reprimiendo su enternecimiento.*) El amor á mis hijas me cuesta la vida: ya lo ves, Aben Humeya; muero por salvarlas... mas no quisiera llevar al sepulcro el pesar de haber

hecho en balde tamaño sacrificio... ¿quieres prometérmelo?...

ABEN HUMEYA (*levantándose*).

Y yo... ¿qué puedo hacer en eso?...

MULEY CARIME.

Empéñame tu palabra... y veré mas tranquilo acercarse mi última hora.

ABEN HUMEYA.

Si depende de mí...

MULEY CARIME.

De tí depende.

ABEN HUMEYA.

Pues prometo hacerlo...

MULEY CARIME.

Y vas á jurarlo en mis manos. ¿Mas qué movimiento es ese?... Soy yo quien te la presento primero... estréchala, Aben Humeya, estréchala sin temor... aun no está fria! —

(*Cógele la mano.*)

Escúchame ahora... no tiembles, y escucha! El estruendo de las armas va á penetrar muy luego en estas sierras... los guerreros pelearán, no lo dudo; pero sus infelices familias!... Por Dios no expongas á mi hija, no expongas á la tuya á todos los horrores de una guerra de exterminio... cuál seria su suerte, si tú llegaras á faltar!... Mira mi destino, Aben Humeya, siempre mi destino: ahora mismo temo y tiem-

blo por tí !... Mas en tu mano está templar mi amargura, si llevo conmigo la esperanza de haber logrado mi intento... Yo habia cuidado de fletar, en cuanto ví que amenazaban estas revueltas, un barco tunecino que se halla surto en el puerto de Adra... en pocas horas puede llegarse á él, y en otras pocas puede llevar á Tánger á tu muger y á tu hija...

ABEN HUMEYA.

Bien está ; lo haré.

MULEY CARIME.

Y yo confio en tu palabra. Dentro de mí mismo llevo el convencimiento de que no te atreverias á engañarme !

ESCENA VIII.

ABEN HUMEYA, MULEY CARIME, EL PARTAL, ALGUNOS MORISCOS. (*Vienen por el corredor.*)

PARTAL (*gritándole de lejos*).

Ponte en salvo, Aben Humeya, ponte en salvo !...

ABEN HUMEYA.

¡ Huir yo !... ¿ Dónde está el enemigo ?

PARTAL.

Ya ha salvado el rio, ya se acerca... pero no

es él quien te amenaza, sino nuestros guerreros sublevados.

ABEN HUMEYA.

¡Es posible!

PARTAL.

Han cundido entre ellos las inculpaciones mas atroces: dicen que tu tio Aben Juhar ha vendido al enemigo el paso del rio; que tú has sido su cómplice...

ABEN HUMEYA.

¡Yo!...

PARTAL.

Se habla sin rebozo de la traicion de Muley Carime...

ABEN HUMEYA.

¡Ah!... ya descubro la mano de los pérfidos ... pero poco les durará el gozo...

(*Va á salir.*)

ESCENA IX.

ABEN HUMEYA, MULEY CARIME, EL PARTAL, EL XENIZ, ALIATAR, ALGUNOS MORISCOS Y UN TROPEL DE ESCLAVOS.

EL XENIZ (*casi sin aliento, desde lo alto de la galería*).

¿A dónde vas?... Detente!... No hay que

erder un solo momento... ya vienen á asaltar l castillo... hasta tienen la avilantez de pedir ı cabeza...

ABEN HUMEYA.

Voy yo mismo á llevársela. Mis armas!

(*Aliatar va corriendo á buscarlas.*)

ESCENA X.

LOS DICHOS, EXCEPTO ALIATAR.

EL XENIZ.

Aben Abó y Farax acaudillan á los sublevados...

ABEN HUMEYA.

Mis armas!!... ¿En dónde estan mis armas?

(*Otros dos esclavos van por ellas.*)

PARTAL.

Aun tenemos una retirada segura por ese canino subterráneo...

ABEN HUMEYA.

Mis armas!!!

ESCENA XI.

LOS DICHOS, ALIATAR.

(*Saca Aliatar un alfange y un puñal, y los da á Aben Humeya.*)

ABEN HUMEYA.

(*Desnudando el acero, y arrojando lejos la vaina.*)

Mucho tengo que agradecerte, destino mio... voy á derramar con mi propia mano la sangre de esos dos traidores, ó á morir como rey.

ESCENA XII.

MULEY CARIME, ZULEMA.

ZULEMA (*al abrir la puerta*).

¿Qué ruido es ese?... ¡sois vos!

MULEY CARIME (*aparte*).

Mi hija... Dios mio!

ZULEMA.

Me pareció que habia oido la voz de mi esposo... En este mismo instante estaba pensando en los dos.

MULEY CARIME.

En los dos!

ZULEMA.

¿Porqué no?... Yo nunca separo á entram-os en mi pensamiento ni en mi corazon... to-as las noches, antes de dormirme, ruego á)ios por vos y por él!

MULEY CARIME.

Zulema!...

ZULEMA.

Me parece que estais contristado, y que os uesta trabajo contener vuestras lágrimas... nos amenazan mas desdichas?...

MULEY CARIME.

No te inquietes... solo tengo que decirte que oy á ausentarme...

ZULEMA.

¡Ausentaros!... ¿Y qué causa tan urgente uede obligaros á ello?...

MULEY CARIME.

Es necesario, hija mia...

ZULEMA.

¿Lo sabe mi esposo?...

(*Muley Carime no responde.*)

¡Ah! no me queda duda; él es quien os lo ia mandado... pero no se verificará, no; yo abré impedirlo.

(*Va á ir al instante, mostrando resolucion y confianza.*)

MULEY CARIME (*con tono grave*).

Detente... ¿á dónde vas?...

ZULEMA (*con abatimiento*).

En busca de mi esposo... ¿no me es lícito rogarle por mi padre?...

MULEY CARIME.

Es inútil, mi querida Zulema... del todo inútil...

ZULEMA.

No lo creais: es el único favor que le he pedido; y á él le consta lo mucho que yo os amo!... Lejos de vos, lo digo con toda mi alma, no podria yo sobrellevar la vida!

MULEY CARIME.

¿Y á qué vienen ahora esas lágrimas?...

ZULEMA.

No lloro... pero me siento enternecida, siempre que se me ocurre un pensamiento muy triste... Dios, Dios sabe lo que le he pedido mil veces!... (*Coge con la mayor ternura la mano de su padre.*) Y me lo concederá... sí, me lo concederá... Ya he llorado á mi madre, á mi pobre madre... y el corazon me dice que no tendré que llorar mas que á ella!

MULEY CARIME.

(*Desasiéndose de su hija, y echándose en el sofá.*)

Esto es ya demasiado, Dios mio, demasia-

o!... ten lástima de un padre!... (*Despues de n corto intervalo.*) Ven, Zulema, acércate...

ZULEMA (*con viveza*).

¿No os ireis?...

MULEY CARIME.

Es preciso, hija mia...

ZULEMA.

Pero, á lo menos, volvereis pronto...

MULEY CARIME.

Pronto!

ZULEMA.

Mas ¿qué quiere decir esa amarga sonrisa?... a sangre se me ha helado en las venas.

MULEY CARIME.

Tengo necesidad de recogerme un poco... s fuerza separarnos... (*Levántase.*) Tus palaoras me traspasan el corazon; y no tengo la ortaleza necesaria... Tú llenas de amargura nis últimos momentos...

ZULEMA (*con sobresalto*).

¡Los últimos!...

MULEY CARIME (*volviendo sobre sí*).

Los últimos que me quedan, antes de separarnos.... (*La abraza con la mayor ternura.*) A Dios, Zulema, quédate con Dios... Él será tu padre... como lo es de todos los desdichados!...

ZULEMA.

¿Qué quieren decir esas palabras misteriosas, ese acento tan desconsolado?... tal vez os amenaza algun riesgo...

MULEY CARIME.

No, hija, ninguno...

ZULEMA.

Sin duda os aflige algun triste presentimiento... Si os viese yo en este instante por la última vez!... ¡Ah! no, padre mio, no; de aquí no saldreis. (*Échase de pronto á los pies de su padre, y abraza sus rodillas.*)

MULEY CARIME.

Déjame, hija, déjame... por Dios te lo pido... me estás haciendo sufrir mil veces la agonía de la muerte.

ZULEMA.

Aguardad siquiera á que amanezca... pasaremos juntos algunas horas mas... prepararé mi ánimo á esta separacion cruel!...

MULEY CARIME.

No, hija, no puede ser... ya me estan aguardando!...

(*Dan las dos en el relox de la sala: Muley Carime se muestra como herido de un rayo, y cae sobre los almohadones.*)

ZULEMA.

¿Porqué os habeis estremecido?... (*Mirando*

elox.) Es el relox, que acaba de dar la hora... *olviéndose hácia su padre.*) ¡Mas qué veo!... beis perdido el color, y estais todo inmuta-.. clavais en mí los ojos, y ni siquiera der-nan ya una lágrima... (*Levántase despavo-r.*) Aben Humeya!... Aben Humeya!...

uley Carime pone su mano en la boca de su hija, como para impedirle que grite: ella la aparta con horror.)

¡Dios mio!... está su mano helada!...

MULEY CARIME.

Hija mia... hija...

ZULEMA.

Respirad, respirad libremente... no nos se-raremos... donde quiera que vayais, os se-iré yo.

Muley Carime la mira con extrema ternura, y cogiéndole la mano, la aplica á su corazon.)

Sí, ya lo sé... ahí estoy... ahí estoy para empre...

MULEY CARIME (*con un hondo quejido*).

Para siempre..... (*Espira.*)

ZULEMA.

Padre... padre... ¿no me respondeis?... ¡No onoceis ya á vuestra hija!... Ven, Aben Hu-ieya, ven á socorrerme... mi padre ha muerto! *Cae postrada á los pies de Muley Carime. Des-*

pues de un breve silencio, óyense á lo lejos, hácia el fondo del teatro, algunos tiros de arcabuz, y luego resuenan golpes repetidos hácia el lado del aposento de Zulema.)

ESCENA XIII.

LOS DICHOS, FATIMA, LA ESCLAVA VIEJA, MUGERES Y ESCLAVAS.

(*Salen todas con la mayor consternacion.*)

MUGERES Y ESCLAVAS (*al tiempo de salir*).

Salvémonos!

FÁTIMA (*corriendo hácia Zulema*).

Madre!...

(*Al ver á Muley Carime, vuélvese atras horrorizada, y va á acogerse junto á la esclava vieja.*)

¡Ay, Dios mio!...

ESCLAVA VIEJA.

No te asustes, Fátima... es solo un desmayo.

(*Las mugeres y esclavas acuden á Zulema y la levantan: una de ellas desprende su velo y lo echa sobre la cabeza de Muley Carime: Fátima se arroja en brazos de su madre, que por el pronto no da señales de vida. — Redoblan con mas fuerza los golpes.*)

UNA DE LAS MUGERES.

Escuchad!... escuchad!... van á echar la

puerta al suelo... ya se oye el ruido de las armas...

MUGERES Y ESCLAVAS.

Huyamos!!!

FATIMA.

Venid, madre, venid...

ZULEMA.

(*Vuelve poco á poco en sí, y mira como asombrada en derredor.*)

¡Eres tú, hija mia!... Sí, no hay duda; tú eres... Te estoy viendo, te toco, te estrecho en mi seno... al fin logro llorar...

(*Se deshace en lágrimas, abrazada de Fátima.*)

ESCLAVA VIEJA.

Venid, por Dios os lo ruego, venid!... El menor retardo pudiera costaros la vida.

ZULEMA.

¿Dónde está mi esposo?

ESCLAVA VIEJA.

Va á volver al instante.

ZULEMA.

¿Dónde está?

ESCLAVA VIEJA.

Ha ido á apaciguar el tumulto.

ZULEMA.

Voy á buscarle.

FATIMA (*deteniéndola*).

¿A dónde vais?

ESCLAVA VIEJA.

Ocultémonos en esos subterráneos; y en logrando escapar por el pronto, él vendrá despues á salvarnos.

MUGERES Y ESCLAVAS.

Ocultémonos!...

(*La esclava vieja va delante, Zulema la sigue, apoyada en su hija, y rodeada de mugeres y esclavas. Al mismo tiempo que van á entrar en el subterráneo, sale de él Aben Farax, seguido de gran número de conjurados, con sables desnudos y hachas ardiendo: las mugeres y esclavas arrojan un grito, y huyen despavoridas, arrollando consigo á Fátima y á Zulema; pero esta se desase de ellas, y se queda sola en medio del teatro.*)

ESCENA XIV.

ZULEMA, ABEN FARAX, CONJURADOS.

ABEN FARAX (*con acento fuerte, al tiempo de salir*).

¿Dónde está el tirano?... Quizá va huyendo con esas mugeres; pero no se librará de la muerte!

ZULEMA.

¿A quién buscas, monstruo sanguinario?...

BEN FARAX (*sin parar la atencion en Zulema*).

Entrad á hierro y fuego, y registradlo todo!...

Va á partir seguido de algunos conjurados; los demas se van precipitadamente por varias puertas.)

ZULEMA (*poniéndosele delante*).

No; de aquí no pasarás. Tú buscas á mi esposo para darle muerte.

ABEN FARAX (*señalando el cadáver*).

A tu esposo!... dí mas bien al asesino de tu padre.

(*Desvíala con violencia, y desaparece al punto, seguido de los que se habian quedado con él.*)

ESCENA XV.

ZULEMA.

(*Quédase al punto inmóvil, como sobrecogida y pasmada: despues va volviendo en sí, y luego cae en una especie de delirio.*)

No hay duda; él ha sido... él ha sido... todo lo recuerdo ahora, todo lo veo claro; hasta el fondo del abismo veo... Este relámpago me ha abierto los ojos; pero tambien me los ha abrasado!

(*Vaga por el teatro en la mayor agitacion.*)

Aben Humeya!... Aben Humeya!... No es

tu esposa, no; la hija de Muley Carime es quien te llama!

ESCENA XVI.

ZULEMA, ABEN HUMEYA, ALGUNOS MORISCOS, Y UNA TURBA DE ESCLAVOS.

(*Vense entrar huyendo y derrotados á muchos Moriscos y esclavos, que se dispersan en el teatro, y se escapan por todas partes.*)

ABEN HUMEYA (*desde lo hondo del corredor*).

Aguardad, cobardes, aguardad un momento... tened siquiera ánimo para verme morir!

ZULEMA (*corriendo á su encuentro*).

Vuélveme mi padre, Aben Humeya, vuélveme mi padre!

ABEN HUMEYA (*sorprendido y turbado*).

¿Qué quieres, desdichada?...

ZULEMA.

Mi padre!... ¿Qué has hecho de mi padre?... ¡No lo sabes!... ven, ven conmigo... pronto le hallaremos.

(*Coge del brazo á Aben Humeya, queriendo conducirle por fuerza hácia donde está Muley Carime.*)

ABEN HUMEYA.

Que me pierdes, Zulema, y te pierdes... Déme!...

ZULEMA.

No, no te suelto... mientras tenga vida, no e de dejar de pedirte mi padre!

ESCENA XVII.

ZULEMA, ABEN HUMEYA, ABEN ABO, CONJURADOS.

Suena gran estrépito y vocería en el fondo del teatro: Aben Abó es el primero que se presenta, seguido de muchos conjurados.)

ABEN ABO.

Deteneos!...

Hace una seña á los suyos, mira de hito en hito á Aben Humeya, y en seguida le dice:)

Al fin te encuentro, Aben Humeya!

ABEN HUMEYA (*con un acento que la cólera ahoga*).

Ven, traidor, ven... aun tengo libre esta mano para pasarte el corazon.

Zulema, fuera de sí, continúa asida á Aben Humeya, y quiere apartarle de la pelea: Aben Abó le acomete con ímpetu; el sable de Aben Humeya se desprende de su mano herida; va á

cogerle del suelo, y Aben Abó le descarga un golpe terrible.)

ABEN ABO.

Muere!

ZULEMA (*poniéndose de por medio*).

No!

(*Cae herida mortalmente. Al mismo tiempo se oye un tiro detras de Aben Humeya, que al sentirse herido, va á dar un paso amenazando á Aben Abó, y cae desplomado.*)

ABEN HUMEYA.

¡Ay!...

ESCENA XVIII.

ABEN HUMEYA, ABEN ABO, ABEN FARAX, GRAN NUMERO DE CONJURADOS.

(*Salen por todas partes los conjurados, con armas y antorchas.*)

MUCHOS CONJURADOS.

Muera el tirano!... muera!...

OTROS.

Viva Aben Abó!

TODOS (*excepto Aben Farax y los de su bando*).

Viva nuestro rey!

ABEN FARAX.

¡Ya buscais otro yugo!

ABEN HUMEYA (*en la agonía*).

Muero contento... pronto me seguirás... y
esinado tambien... á estos traidores les lego
venganza!

ABEN ABO.

¿Qué estás ahí diciendo, miserable?... Ar-
stradle á esos subterráneos; y que en ellos
lle su sepulcro!

*n grupo de conjurados rodea á Aben Humeya,
y se le lleva moribundo.*)

ABEN HUMEYA.

*lace señas con su mano ensangrentada, como si
llamase á Aben Abó, y clama con voz des-
fallecida:*)

Ven, Aben Abó, ven!... Ya te aguardo.....

*spira y le entran al punto en el subterráneo.
Zulema, al escuchar la voz de su esposo, se
arrastra un breve espacio, como queriendo se-
guirle, y cae luego exánime.*)

ZULEMA.

Aben Humeya!...

ESCENA XIX.

ABEN ABO, ABEN FARAX, CONJURADOS.

MUCHOS CONJURADOS.

Viva Aben Abó!

OTROS.

Viva nuestro rey!

ABEN ABO.

No, guerreros mios, no... marchemos contra el enemigo; y en medio de sus filas asentaré la corona en mis sienes.

(*Va á partir con ademan resuelto: Aben Farax le grita, de en medio del teatro:*)

ABEN FARAX.

Aben Abó!... mira: ¿ves este reguero de sangre?... Ese es el camino del trono.

FIN DEL DRAMA.

LA CONJURACION
DE VENECIA,
AÑO DE 1310.

Drama histórico.

ADVERTENCIA.

De algunos años á esta parte, deseaba componer ıa obra dramática cuyo argumento fuese tomado ; la historia de Venecia: la forma de gobierno de ıuella república, la severidad de sus leyes, el rigor el misterio de algunos de sus tribunales, me han ırecido siempre muy propios para una compocion de esta clase, capaces de despertar vivo ıteres y de acalorar fácilmente la fantasía. Al fin ıe determiné á poner manos á la obra; y ya reuelto á bosquejar una de las revoluciones de aquel stado, empecé por estudiar detenidamente su hisoria, valiéndome de la que escribió el conde Daru, ırofunda y completa, si bien sobrado difusa y proija. Entre los grandes sucesos que presenta, me paeció preferible por varias razones la célebre conjuracion acaecida en Venecia al comenzar el siglo décimocuarto: fue tal vez la mas grave, y la que mas influjo tuvo en la suerte ulterior de aquella república; no avortó antes de tiempo, como la atribuida al marques de Bedmar y otras; su malogro consolidó por siglos el poder de un corto número de familias; y desde aquella época puede decirse que empezó para Venecia una nueva era. La clase de personas que tramaron la conjuracion, su misma importancia, los motivos que la excitaron, su fin

pronto y sangriento, todo parecia brindarse á una composicion dramática; tanto mas, cuanto nunca se ha presentado este argumento en ningun teatro.

Da tambien la casualidad favorable de que no solo han referido con alguna extension este suceso los historiadores de Venecia, como Verdizzotti y otros, sino que existen unos documentos auténticos, sumamente preciosos, que dan de esta revolucion una cabal idea. Tales son las cartas del mismo dux Gradénigo, escritas en aquellos dias á los embajadores de la república y á los gobernadores de las provincias, dándoles cuenta de lo acaecido, en que él habia tenido tanta parte; hallándose en la misma obra las sentencias de los reos y muchas circunstancias notables [1].

Mas no por eso se crea que he seguido escrupulosamente la pauta de la historia, aunque he procurado presentar aquel grave acontecimiento bajo su verdadero aspecto, dar una idea bastante exacta de los principios y máximas de aquel gobierno, y conservar en el traslado de costumbres y caractéres el sello peculiar del siglo y de la nacion.

En cuanto á la fábula de este drama, me parece muy sencilla, y no sé yo si en el teatro bastará el interes que en mi concepto encierra, para lograr cumplidamente su objeto; lo que sí puedo decir

[1] Véase la crónica latina del dux Andres Dándolo y su continuacion, insertas en el tomo XII, in-folio, de la famosa obra de Muratori: *Rerum italicarum scriptores.*

;de ahora es que, al hacer este ensayo, me pro-
se dar á los sentimientos, al estilo y al lenguaje
mayor naturalidad. Caminando á tientas y sin
ia, tampoco sé si me habré ó no extraviado;
o en una carrera no conocida, hasta las caidas
los que van delante suelen ser de provecho á
os.

LA CONJURACION

DE VENECIA,

AÑO DE 1310.

PERSONAS.

RUGIERO, casado de secreto con
LAURA, hija del senador
JUAN MOROSINI, hermano de
PEDRO MOROSINI, presidente 1° del tribunal de los Diez.
Presidente 2°.
Presidente 3°. } idem.
Secretario.
El embajador de Génova.
Su secretario.
MARCOS QUERINI,
JACOBO QUERINI,
BOEMUNDO THIÉPOLO, } cabezas de la conjuracion.
ANDRES DAURO,
BADOER,
JUAN MAFEI,
Comandante de la guardia del dux.
Espía 1°.
Espía 2°.
MATILDE, aya de Laura.
JULIAN ROSSI, soldado de la bandera de Rugiero.
Un artesano.
Un marinero.
Una muger del vulgo.
Su marido.
Peregrino anciano.
Peregrino mozo.
Conjurados, soldados, pueblo, jueces y subalternos del tribunal.

La escena en Venecia.

CONJURACION DE VENECIA,

DRAMA.

ACTO PRIMERO.

teatro representa un salon del palacio del embajador de Génova: en el foro una galería estrecha que conduce á la calle; á los lados dos puertas, que dan á las demas habitaciones de la casa. — Es de noche.

ESCENA I.

MBAJADOR, SECRETARIO (*escribiendo en un bufete*).

EMBAJADOR (*levantándose*).

¡Cuánto tarda la hora!...

Despues de un breve intervalo, suena un relox á lo lejos, y da la una.)

Ya da.

Preséntase, saliendo por una de las puertas laterales, un hombre enmascarado.)

Colócate á la entrada de esa galería; y si alguno penetrare hasta aqui, sin dar el nombre

y sin mostrar la contraseña... déjale muerto á tus pies.

(*El máscara se sitúa en su puesto.*)

EMBAJADOR (*al secretario*).

Aun podemos aprovechar unos instantes, mientras se reunen los nobles Venecianos; tal vez haya tiempo de concluir ese despacho para Génova.

SECRETARIO.

Ved, señor, que es posible que al entrar oigan lo que dictais...

EMBAJADOR (*con frialdad*).

Bien está.

(*El embajador se dispone á dictar, paseándose por la escena: empiezan á llegar sucesivamente varios conjurados, todos con máscara; y al entrar, dicen una palabra al oido á la persona colocada en la galería, y le muestran una medalla; despues se van distribuyendo por la sala.*)

SECRETARIO.

Asi concluia el último período: (*lee*) « Ellos mismos, de propia autoridad, han cerrado la entrada del *Gran Consejo* á los demas nobles; y prohibiendo las elecciones futuras, han vinculado exclusivamente en sus familias el privilegio de tiranizar á su patria. »

EMBAJADOR (*dictando*).

« Usurpacion tan escandalosa ha encendido en los ánimos una indignacion general: no solo varios nobles, despojados injustamente del derecho de ser elegidos, sino aun algunos de los mas ilustres, que por casualidad se hallaban á la sazon en el *Gran Consejo*, han resuelto echar por tierra la obra de iniquidad, y restablecer cuanto antes las antiguas leyes. »

SECRETARIO (*repite*).

« Las antiguas leyes. »

EMBAJADOR.

« Todo se halla dispuesto para esta reparacion solemne; reunidos los medios, prontos los ejecutores, próximo ya el dia... Y como enviado de una república amiga, que acaba de dar el ejemplo de poner coto á la ambicion de algunos nobles, he creido deber contribuir al logro de una empresa, justa en su principio, de éxito seguro, y de consecuencias ventajosas á entrambas naciones. »

ESCENA II.

EMBAJADOR, SECRETARIO, MARCOS QUERINI, JACOBO QUERINI, THIÉPOLO, BADOER, MAFEI, DAURO, OTROS TRES CONJURADOS.

EMBAJADOR (*echando una mirada por la sala*).

Ya me parece que han llegado todos... (*Al secretario.*) Copiad ahora en cifra lo que contiene este escrito, en tanto que celebramos nuestra junta.

(*El embajador se dirige hácia los conjurados, y va dando la mano á cada uno de ellos sucesivamente.*)

SECRETARIO (*leyendo para sí el papel*).

« Apuntad los nombres de todos los concurrentes; y sin hacer ni el mas leve ademan de atender á lo que aqui pase, escribid la sustancia de los razonamientos, y apuntad fielmente cuanto noteis. »

EMBAJADOR.

¿Todos amigos?

CONJURADOS.

Todos.

(*Quítanse las máscaras, se saludan cortesmente, y toman asiento.*)

EMBAJADOR.

¿Falta alguno?...

MAFEI.

Solo echo menos á Rugiero.

EMBAJADOR.

A pesar de sus pocos años, no creo que le ıayan detenido las diversiones del carnaval: ma mucho á su patria adoptiva, y no piensa ino en salvarla.

THIÉPOLO.

Solo tendria alguna disculpa su tardanza, ı fuese cierto, como dicen, que está perdido le amores, y lo que es peor, sin esperanza de ograr su dicha... Debemos ser indulgentes con os desgraciados.

DAURO.

Mi amigo no ha menester compasion ni in-lulgencia: cuando se trata de cumplir con un leber, nadie en el mundo le lleva ventaja.

MARCOS QUERINI.

¿Y quién pudiera dudarlo?... Cabalmente ıus buenas prendas le han grangeado el afecto le todos; y lejos de mirársele en Venecia como extrangero, sin mas recomendacion que ıu espada, se le considera con razon como uno de sus mejores hijos. Si hoy tarda, por primera vez, debe de motivarlo alguna causa poderosa...

DAURO.

Quizá sea ese que llega...

EMBAJADOR.

No hay duda.

ESCENA III.

DICHOS; RUGIERO.

(*Presenta este su contraseña al máscara, el cual se retira, al mandárselo el embajador, dejando cerrada la puerta.*)

RUGIERO (*se descubre y saluda á los demas*).

No ha sido culpa mia el haber tardado estos pocos momentos: una casualidad, tal vez de leve importancia, me ha hecho suspender de propósito entrar en el palacio... Toda la noche habia notado que me seguia un máscara, vestido de negro... en vano atravesaba yo los puentes, cruzaba el bullicio en la plaza, mudaba mil veces de rumbo... siempre le veia cerca de mí, cual si fuese mi sombra. A veces sospeché, hallándole por todas partes, que quizá fuesen varios, de trage parecido; y hasta llegué á dudar si seria mi propia imaginacion la que asi los multiplicaba ante mis ojos... Al cabo me ví libre un instante, y lo he aprovechado.

MAFEI.

En esta época del año, nada tiene de singu-
esa aventura: tal vez os hayan confundido
1 otro; y aun la mera curiosidad bastaria
'a que alguno haya formado empeño de
ıoceros.

DAURO.

Ni la mas leve circunstancia debe desaten-
rse, en crísis de tanto momento... ¿Quién
ɔe si acecharán los pasos de Rugiero por
ɟun recelo ó sospecha?... Todos conocemos
ïondo las malas artes de ese tribunal, digno
ıoyo de la tiranía: mina la tierra que pisa-
os; oye el eco de las paredes; sorprende
ısta los secretos que se escapan en sue-
ɔs...

THIÉPOLO.

Poco le han de valer ya su astucia miste-
osa, sus infames espías, sus mil *bocas de*
'once, abiertas siempre á la delacion y á la
alumnia... Si se muestra ahora aun mas ac-
vo y tremendo, desde que está á su frente
l cruel Morosini, antes lo tengo por buen
nuncio que por malo; no es síntoma de ro-
ıustez, sino la agonía de un moribundo.

BADOER.

¿Y porqué tardamos en señalar su última

hora?... En las grandes empresas el mayor peligro está en la dilacion...

JACOBO QUERINI.

Y tal vez en precipitarlas. No es mi ánimo, nobles señores, contrarestar vuestra resolucion generosa; y despues de haber agotado en vano todos los medios de persuasion y de templanza, conozco á pesar mio que es necesario, so pena de mayores males, oponerse resueltamente á tamaño atentado. Mas ya que la ceguedad de unos pocos nos obligue á tan duro extremo, ¿no debemos prever todas las consecuencias, y evitar los estragos de una revolucion?... No basta tener en favor nuestro la razon y las leyes; siempre es aventurado encomendar su triunfo al incierto trance de las armas; y es mala leccion para los pueblos enseñarles á reclamar justicia, desplegando la fuerza...

THIÉPOLO (*interrumpiéndole*).

¿Y qué otro recurso nos queda, para arrancar á unos detentores infames el depósito que han usurpado?... Vosotros lo sabeis: las quejas se graduan de delito, las reclamaciones de crímen, y el patíbulo ahoga la voz de los que osan invocar las leyes! — En ese mismo palacio cuyas puertas se cerraron ante mi padre, alzado por aclamacion pública á la su-

rema dignidad; en ese mismo palacio en que
n dux orgulloso, nombrado por sus cómpli-
es, trama noche y dia la servidumbre de su
atria, no ha faltado ya quien reclame en fa-
or de nuestros derechos; ¿y cuál ha sido la
espuesta?... No necesito recordárosla : aun
o está enjuta la sangre de las víctimas!—Sin
roceso ni tela de juicio, sin acusacion ni de-
ensa, en la oscuridad de la noche, á la som-
ra de impenetrables muros, cayeron los leales
manos de los pérfidos; y por colmo de horror
escándalo, se apellidó luego justicia la ven-
anza de los asesinos!

MARCOS QUERINI.

Calma, Boemundo, calma ese aliento gene-
oso, tan necesario en la pelea como arries-
ado en el consejo : cuando se trata de asunto
de tamaña importancia, mas vale seguir la luz
de la prudencia que los ímpetus del corazon.
— Nuestros sentimientos son los mismos, uno
nuestro deseo; y aunque ves estas canas sobre
mi frente, tan resuelto estoy como el que mas
á derramar mi sangre, por no dejar á mi pa-
tria en tan indigna esclavitud. Mas antes de
aventurarlo todo, conviene no olvidar el po-
der y la astucia de nuestros contrarios, y ase-
gurar el buen éxito de la empresa por cuantos

medios esten al alcance de la prudencia humana...

BADOER.

¿Y qué nos falta ya?... Las tropas de mi mando estan prontas, y llegarán de Padua al momento preciso...

RUGIERO.

Los guerreros que siguen mis banderas me demandan á cada instante la señal anhelada...

EMBAJADOR.

Por no excitar inquietud y sospechas, aun no se han internado en el golfo las galeras de Génova; pero el almirante aguarda ya mis órdenes, y el pabellon de una república amiga vendrá á solemnizar tambien el triunfo de Venecia.

JACOBO QUERINI.

¿Y los nobles?... ¿y el pueblo?...

DAURO.

¿Quién puede dudar de que esten por nosotros? Despojadas de su prerogativa cien familias ilustres, perseguidas otras, amenazadas todas, ansian en secreto la caida de los usurpadores y el recobro de los antiguos fueros: á una voz, á un acento, no habrá noble Veneciano, digno de su estirpe, que no empuñe la espada en nuestro favor.

BADOER.

Y yo respondo con mi cabeza de la coope-
ion del pueblo. La ruina de nuestra armada
Curzola, la derrota del Po, la pérdida de
lemaida, la miseria y el hambre, todas las
igas juntas, han apurado ya la paciencia y
sufrimiento; no hay nadie que no anhele
r el término de tantos males.

MAFEI.

La maldicion del cielo ha caido sobre Vene-
i, y pide á gritos el castigo de los culpables:
aun nos queda el recurso, en medio de tan-
s desdichas, de recibir los consuelos de la
ligion y llorar siquiera en los templos!....
rradas sus puertas, prófugos sus ministros,
terrumpidos los cánticos y sacrificios, en
no tendemos los brazos al Pastor santo de
s fieles... Su tremendo entredicho pesa so-
e nosotros; y á su voz todas las naciones
os repulsan como apestados, ó nos persiguen
omo á fieras.

THIÉPOLO.

¿Qué aguardamos, pues, qué aguardamos?...

DAURO.

A cada instante se agravan los males, y se
ificulta el remedio.

RUGIERO.

La menor tardanza puede sernos funesta.

MAFEI.

Ni un dia mas!

VARIOS CONJURADOS.

Ni un solo dia!

MARCOS QUERINI.

Pues tan resueltos os mostrais á tentar cuanto antes el último recurso, concertemos el plan con madurez y detenimiento, dejando cuanto menos sea dable á los azares de la suerte. Sé bien que podemos contar, al menos por el pronto, con mas fuerzas que nuestros contrarios; ¿pero no debemos procurar que nuestro triunfo cueste pocas lágrimas, y evitar con todo empeño el derramamiento de sangre?... Quisiera yo tambien, y daria mi vida por lograrlo, que se tomasen todas las precauciones para que el pueblo no sacuda el freno, y no empañe nuestra victoria con desórdenes y demasías. Ha nacido para obedecer, no para mandar; y al mismo tiempo que vea desmoronarse la obra inicua de la usurpacion, debe admirar mas firme y sólido el antiguo edificio de nuestras leyes. Rescatemos, sí, rescatemos de manos infieles la herencia de nuestros mayores; mas no expongamos el bajel del estado á las tormentas populares.

EMBAJADOR.

Bien se echa de ver, noble Querini, bien se

ha de ver en vuestras razones aquella pru-
encia consumada, que os ha grangeado tanto
édito entre los padres de Venecia. Tan per-
uadido estoy, por lo que á mí toca, de la opor-
unidad de tan saludables consejos, que siem-
re he sido de dictámen de que debe em-
learse la sorpresa y la astucia, mas bien que
mpeñar una larga contienda, incierta tal vez
dudosa. Por lo mismo que nuestros contra-
ios confian tanto en su prevision y en sus
uerzas; por lo mismo que se han reunido po-
os, para oprimir mas á su salvo; ha de ser
enos difícil lograr nuestro propósito por al-
un medio pronto, osado, que no hayan po-
lido siquiera imaginar. Tal seria, si bien os
pareciese, apoderarnos por sorpresa del Dux
y de sus principales cómplices; y arrojándolos
lejos de la patria que no merecen, proclamar
al punto el restablecimiento de las antiguas
leyes...

MAFEI.

Anoche mismo, paseándome por los pórti-
cos, noté cuán factible era apoderarse de re-
bato del palacio ducal. La guardia me pareció
escasa y desapercibida; la plaza estaba hir-
viendo de gente; las oleadas llegaban hasta
dentro de las mismas puertas, sin excitar re-
celo... ¿Qué riesgo habria en mezclarnos con

la muchedumbre, acechar la ocasion oportuna, y abalanzarnos á una señal, sin dar siquiera tiempo de ponerse en defensa?

THIÉPOLO.

Reunidas en secreto nuestras tropas en el palacio de Querini, pocos instantes habrian menester para ocupar el puente de Rialto y cortar la comunicacion entre ambas partes de la ciudad.

BADOER.

Algunos hombres escogidos, mezclados entre la turba, podrian apoderarse de improviso de las avenidas de la plaza y contener á un tiempo á los usurpadores y al pueblo.

JACOBO QUERINI.

Lo que urge mas que todo es apoderarse desde luego del Dux... Yo conozco á Gradénigo... hombre audaz, obstinado, inflexible, que expondrá mil veces la vida antes que ceder.

THIÉPOLO.

¿Y de qué le servirá su arrojo, cuando se halle sorprendido, abandonado de los suyos, sin recurso en la tierra?... Tambien eran valientes los que abusaron antes que él de la suprema potestad; y no por eso se pusieron á salvo del castigo de nuestros padres. Dichosos se llamaron los que pasaron desde el solio á un triste monasterio; mientras proscriptos

)s, privados hasta de los ojos para llorar su
:nta, por única merced demandaban la
erte!

EMBAJADOR.

Mas fácil será ahora nuestro triunfo, ya que
uerte se nos brinda propicia... Pasado ma-
ıa, por último dia de carnaval, celebra el
x un festin magnífico, á que asistirán sus
ısejeros y muchos miembros del senado, sus
ncipales cómplices: nuestros amigos y par-
les pueden concurrir igualmente, disfraza-
; como los demas nobles; y su sola presencia
:tará para afianzarnos la victoria. Al mo-
:nto que estalle el tumulto en la plaza, debe
onar el mismo grito en los salones del pala-
, y hallarse el Dux cercado de cien desco-
cidos. La confusion, la sorpresa, la imposi-
idad de distinguir amigos y contrarios, que-
ıntarán el ánimo de los mas audaces; y sin
ır resistir siquiera, caerán en nuestras ma-
s.

MARCOS QUERINI.

A pesar de que juzgo ese plan el menos arries-
do, y harto probable su buen éxito, no deje-
os por eso de tomar todas las precauciones...
uchas empresas se han malogrado en el mun-
, por haberse desatendido una circunstancia
uy leve; y no es lo mas difícil imaginar un

plan, sino concertar bien los medios de llevarle á cabo.

EMBAJADOR.

¿Y quién mejor que vos, respetable Querini, dotado de la prudencia de la edad madura y del aliento de la mocedad, pudiera encargarse de tan arduo negocio?... Cierto estoy que no habrá uno solo de estos nobles patricios que no se someta á vuestro dictámen, pronto á ejecutar vuestras órdenes.

RUGIERO.

Todos estamos prontos.

CONJURADOS.

Todos!!!

MARCOS QUERINI.

Aunque tanto me honra vuestra confianza, no quisiera yo cargar sobre mis flacos hombros un peso tan grave; antes bien me atreveria á suplicaros que nombraseis algunos de vosotros, que me auxiliasen y sostuviesen.

DAURO.

Sin salir de vuestro palacio, ¿no teneis en él á vuestro hermano y á vuestro ilustre yerno?.. (*Señalando á Jacobo Querini y á Thiépolo.*)

MAFEI.

Nadie mejor que ellos; uno auxiliará vuestra mente, y otro vuestro brazo.

BADOER.

Así tambien se evita la necesidad de reunir-
s, á riesgo de excitar sospechas.

RUGIERO.

A nosotros nos bastará recibir el mandato,
restarnos, y obedecer.

EMBAJADOR (*levantándose*).

Ea, pues, señores: despidámonos hasta el
a feliz en que ha de respirar Venecia... Envi-
io vuestra gloria; y mi propia sangre daria
or poderme contar, como vosotros, entre los
ertadores de mi patria.

JACOBO QUERINI.

Quien vuelve por las leyes no hace mas
ue pagar una deuda; nada hay que agrade-
rle.

RUGIERO.

Aun cuando la suerte nos fuese adversa, an-
es quiero perecer con las víctimas que no
riunfar con los verdugos.

DAURO.

¿Porqué has de pensar siempre lo mas triste
funesto?... No se trata de morir, sino de
encer.

MAFEI.

Nuestra causa es la causa de Dios; y él vol-
verá por ella.

MARCOS QUERINI.

Vamos á poner todos los medios que pendan de nosotros... y cúmplase despues la voluntad del cielo!

(*Se despiden y salen por la galería : el embajador manda al secretario que le siga, y se va por una puerta lateral.*)

FIN DEL ACTO PRIMERO.

ACTO SEGUNDO.

teatro representa el panteon de la familia Morosini: vense á entrambos lados varios sepulcros, con estatuas y emblemas fúnebres; en el fondo se descubre una pequeña capilla, cerrada con una verja de hierro y alumbrada con una lámpara; habrá varias puertas y ventanas.

ESCENA I.

EDRO MOROSINI, DOS ESPIAS (*con caretas y dominó negro*).

Abrese una puerta en el fondo, y entran con el mayor silencio.)

MOROSINI.

Aqui no tendremos mas testigos que los res-os de mis mayores... Ellos me enseñaron á elar noche y dia por la salud de la república.

ESPIA 1°. (*descúbrense ambos*).

Hoy hemos seguido tambien los pasos de ugiero; mas no mostraba inquietud ni recelo, se ha encaminado en derechura á la boda del enador Barozzi.

MOROSINI.

¿Mas estais ciertos de que fuese él, y no otro, quien entró anoche en el palacio de Génova?

ESPIA 2°.

No nos queda ni la mas leve duda: apenas le dejamos allí, dimos por cien partes el aviso oportuno; y no se le perdió de vista á la vuelta, hasta que entró en su casa.

MOROSINI.

¿Con qué personas ha hablado estos últimos dias?

ESPIA 2°.

Dos veces ha ido disfrazado al palacio Querini...

MOROSINI.

Al palacio Querini!...

ESPIA 1°.

Tambien ha recibido hoy en su casa al aya de vuestra sobrina, que despues de permanecer con él unos cortos momentos, se volvió aqui en la góndola de vuestro hermano.

MOROSINI (*despues de una pausa*).

¿Con quién vive Rugiero?

ESPIA 1°.

Desde que llegó á Venecia vive solo, sin mas que uno de los extrangeros que siguen sus banderas.

MOROSINI.

¿No habeis hallado medio de ganarle?

ESPIA 1°.

Ninguno.

MOROSINI (*con tono severo*).

Yo buscaré quien cumpla mejor con su obligacion.

ESPIA 2°.

Solo hemos podido sonsacarle algunas expresiones sueltas, en medio de la embriaguez y valiéndonos de su manceba.

MOROSINI.

¿Y qué es lo que habeis inferido?

ESPIA 1°.

Que se trama algun atentado contra la república, y que Rugiero cuenta con los suyos.

MOROSINI.

¿Cuántos salieron con él del palacio del embajador?

ESPIA 1°.

Salió solo, con precaucion y recato; mas serian unos doce los que alli se reunieron.

MOROSINI.

¿Estais seguros de que iba tambien Thiépolo con ambos Querinis?...

ESPIA 2°.

Por lo menos, una persona que se le asemejaba mucho entró con ellos en el palacio;

y á los pocos instantes, vimos el reflejo de una luz en la galería que conduce á su habitacion.

MOROSINI.

¿Qué ha avisado hoy el proscripto, que se halla refugiado en el palacio del embajador?...

ESPIA 1°.

Solo ha confirmado lo que ya sabiamos; pero ofrece revelar hasta lo mas mínimo, para ganar su indulto.

MOROSINI.

¿Se ha mudado ya Gritti á la casa contigua?

ESPIA 1°.

Y de dia y de noche está siempre en acecho.

MOROSINI.

Ignora sin duda que hay otros que tienen tambien ese encargo...

ESPIA 1°.

Está muy ufano, creyendo ser el solo; y no sabe que le observan á él mismo en su propia casa.

MOROSINI (*dándole un papel*).

Bien está. — Llevad esta órden mia al alcaide de los subterráneos, y que deje entrar á uno de vosotros hasta el calabozo de Beccario, cual si fuese enviado por el tribunal para

asistirle en sus dolencias... Conviene mostrarle compasion y ganar su confianza, á fin de averiguar cuanto sepa acerca de la conjuracion... Tal vez seria oportuno darle por supuesto que está ya descubierta y presos entrambos Querinis... que á uno de los cómplices, por haber confesado la verdad, se le ha conmutado en destierro la pena de muerte; que él puede esperar igual gracia, si se anticipa á otros; pero que mañana tal vez será ya tarde!

ESPIA 1°.

No se omitirá medio alguno, para sondearle hasta el fondo del corazon.

MOROSINI.

Al clarear el dia, me dareis parte de las resultas, á la entrada del tribunal... lo que no haya logrado la persuasion, lo arrancará el tormento.

(*Oyese el ruido de una llave, como queriendo abrir con secreto una de las puertas; y quédanse suspensos, en ademan de escuchar.*)

MOROSINI.

¿Qué ruido es ese?...

ESPIA 2°.

Parece como que intentan abrir la puerta inmediata.

MOROSINI.

¡Quién puede ser á estas horas y en este si-

tio!... Mas ocultémonos, antes que entren, detras de este sepulcro.

(*Se ocultan los tres: ábrese la puerta; y aparece Laura vestida de blanco, suelto el cabello, y con una lámpara antigua en la mano.*)

ESCENA II.

LAURA.

¡Qué silencio, Dios mio!... hasta el ruido de mis pasos me infunde pavor... Mucho tienes que agradecerme, Rugiero, mucho!.... ¿Por quién en el mundo haria yo otro tanto?... Yo tan tímida, tan cobarde, que ni siquiera osaba antes bajar sola al jardin, atravieso ahora á media noche las galerías y salones, y oso penetrar en este sitio... donde todo anuncia la muerte!

(*Coloca la lámpara sobre el sepulcro en que estan ocultos, y mira á todas partes con asombro.*)

La vista de estos sepulcros me intimida aun mas que otras veces: me parece que hasta las estatuas fijan en mí los ojos, me reprenden y me amenazan... Laura, infeliz Laura!...

(*Oyese hácia el fondo un débil eco, que repite*: Laura.)

Válgame Dios!... creí que repetian mi nom-

›re, y es sin duda el eco de estas bóvedas.... ¿a sangre toda se me ha helado en las venas, ' el cabello se ha erizado en mi frente... Infeliz ¿aura, ¿qué será de tí?... Un presentimiento atal me estrecha el corazon, y ni me deja res›irar siquiera... Ven, esposo mio, ven; cerca le tí nada temo en el mundo!...

(*Abre una ventana y asómase.*)

No descubro ningun objeto... está la noche tan ›scura!... Ni una estrella se divisa en el cielo; ' solo se oye el murmullo del viento en este ca›al solitario... Si no vendrá!... Si le habrá su›edido alguna desgracia!... No, Dios mio, no; ¿arto infeliz es ya!

(*Dirígese con el mayor abatimiento hácia la capilla y se arrodilla delante de la verja.*)

Tú eres mi solo consuelo, protectora de los lesdichados; tú ves con piedad estas lágrimas que corren de mis ojos, y no me negarás tu amparo... no, Vírgen santa, no; yo no tengo mas madre que tú!... Pero si hemos merecido, por nuestra triste union, el castigo del cielo; si somos los únicos en la tierra que no alcancen con el llanto su perdon y misericordia... caigan sobre mí, sobre mí sola, cuantos males puedan amenazarnos... Yo me resignaré á mi suerte, sin quejarme siquiera; y te bendeciré, Vírgen santa, hasta mi última hora!...

(*Levántase despues de unos instantes.*)

Siento mas desahogado mi corazon, y mi pecho late mas tranquilo...

(*Volviendo el rostro á la capilla.*)

Hasta las lágrimas son dulces, madre mia, cuando se derraman en tu seno!...

(*Encamínase hácia la ventana.*)

No puede tardar... quizá en este instante me estará ya esperando; y yo no habré oido el canto que me da la vida...

(*Asómase y escucha atentamente.*)

Me parece que oigo á lo lejos como ruido de remos... ¿Si será ilusion?... No, no hay duda; los latidos de mi corazon me anuncian ya mi dicha, y el temblor se apodera de todos mis miembros... Él es!... él es!... voy á verle, á oirle, á estrecharle en mis brazos... ¿qué muger en la tierra mas dichosa que yo?...

(*Cantan á lo lejos los versos que siguen, acercándose cada vez mas la voz:*)

En hora fatal Leandro
Cruzaba una noche el mar,
Diciendo á las recias olas:
Dejadme llegar allá,
Que la prenda de mi alma
Esperándome estará;
Si quereis mi triste vida,
A la vuelta la tomad!...

(*Va apagándose el canto.*)

Dejadme llegar...
Dejadme...
Verla y espirar.....

LAURA (*con la mayor alegría*).

Es la voz de su barquero... ya llegan. (*Hace una seña con un pañuelo blanco, y arrojan desde afuera una escala de cuerda, que ella ata á la ventana*). Cuidado, Rugiero, cuidado... mas despacio, mi vida... dame ya la mano!

ESCENA III.

LAURA, RUGIERO.

(*Entra Rugiero por la ventana, descubriendo bajo la capa un vestido lujoso de baile: arrójase en los brazos de Laura.*)

RUGIERO.

Laura mia!... ¿Porqué lloras?...

LAURA.

No lloro, Rugiero, no lloro... estas lágrimas que ves son de ternura... de alegría... tanta dicha no cabe en mi alma!

RUGIERO.

Serénate, amor mio... ¿Hace mucho que me aguardabas?...

LAURA.

No; pero cada instante me parecia un siglo!... ¿Quieres que te confiese tambien mi flaqueza?... hasta tenia miedo.

RUGIERO.

¿De veras?

LAURA.

Es este panteon tan triste... tan sumamente triste... que me parece de mal agüero solo el pisar sus losas.

RUGIERO.

Desecha esos vanos temores; á mí me parece á tu lado la mansion de los cielos!

LAURA.

A mí tambien, Rugiero; pero cuando me veo sola, se apodera de mí una tristeza, una angustia, que ni soy dueña de mí misma... Estos dias, no sé porqué, me siento tambien mas abatida... me cuesta tanto mostrarme alegre, y ocultar lo que pasa en mi corazon!... Habrá apenas dos horas, me acariciaba mi padre con una bondad, con una ternura, que hasta el alma se me partia... Si le hubieras oido, todo lo que me decia para alegrarme, sus proyectos, sus esperanzas... no tiene en su vejez mas

poyo, mas consuelo que yo; y voy á hacerle ¡feliz en los últimos años de su vida!

RUGIERO.

¿A qué te afliges ahora?... ¿Quieres amargar stos instantes, los únicos que gozamos de dicha?...

LAURA.

No, Rugiero... ya me ves; estoy mas alegre... á tu lado olvido hasta mis propios remordimientos!

RUGIERO.

¡Remordimientos!... ¿y de qué? ¿Te pesa el amar á tu esposo?...

LAURA.

Pesarme!... Yo no vivo sino por tí; yo no pienso sino en tí; yo no pudiera existir ni un solo dia; si llegara á perderte!... Pero engañar á un padre tan bueno; recibir de sus labios mil elogios, que estoy tan lejos de merecer; haber dispuesto de mi mano sin su voluntad, exponiéndome á su enojo, y tal vez á su maldicion... antes morir, Dios mio!

RUGIERO.

¿Ves, Laura, lo que haces?... Estás toda trémula, demudada, tan pálida!... Ven aqui, bien mio... Descansarás unos instantes, reclinada tu cabeza contra mi pecho.

(*La acerca á un sepulcro, situado hácia el prome-*

dio del teatro, poco levantado del suelo, con dos figuras esculpidas groseramente en el mármol, ya carcomido por los años.)

LAURA.

¡Ahí!... No, Rugiero, no, por nada del mundo.

RUGIERO.

¿Y porqué?

LAURA.

Los que yacen en ese sepulcro fueron muy desgraciados; y nosotros lo somos tambien!

RUGIERO.

Tú no perdonas medio alguno de atormentarte...

LAURA.

Si supieras la historia de esos esposos!... Se amaron muchos años, llenos de desdichas; el mismo dia de sus bodas los separó la suerte; y solo lograron reunirse en ese sepulcro... ¿Mas porqué me miras asi?...

RUGIERO.

Yo no; te estaba meramente escuchando.

LAURA.

Fijabas en mí los ojos con una mirada tan triste!...

RUGIERO.

Es aprehension tuya, Laura mia; yo nunca estoy triste á tu lado. Ven, yo te lo ruego, ven;

ui estarás mejor... ¿no quieres darme ese
isto?...

LAURA.

Yo no tengo mas voluntad que la tuya.

(*Siéntanse á los pies del sepulcro.*)

RUGIERO.

Asi, Laura, á mi lado...

Cógele la mano, y la besa con la mayor ternura.)

¿Quién podrá separarnos, quién?

LAURA.

Nadie en el mundo.

RUGIERO.

Ni la misma muerte. —

LAURA.

Razon tenias, Rugiero; cerca de tí estoy
nas tranquila.

RUGIERO.

¿Lo ves?

LAURA.

Pero se me representó tan al vivo la historia
le esos esposos... la he oido contar tantas ve-
ces, desde que era niña!...

RUGIERO.

Aleja de tu alma tan tristes pensamientos...
no siempre hemos de ser desgraciados.

LAURA.

Tú mismo no lo esperas; y solo me lo dices
por consolarme.

RUGIERO.

No, Laura, no; mi corazon me anuncia que van á cesar nuestras penas.

LAURA.

¿Lo crees asi, Rugiero?

RUGIERO.

Sí.

LAURA.

Y yo te llamaré mi esposo, y no nos separaremos ni un instante, y todas las mugeres me tendrán envidia...

RUGIERO.

Laura mia... si vieras esta noche lo que me he acordado de tí!... He asistido á la boda del senador Barozzi; y estaban todos tan contentos, que su misma alegría me lastimaba el alma... Cuando oí los acentos de la música... cuando ví á Leonor dar la mano á su esposo, ante un ministro de Dios, rodeada de toda su familia... ¿Te enterneces, Laura?

LAURA.

Y su madre la bendijo... ¿no es verdad?... la bendijo mil veces, y ella lloró en sus brazos, y no podian separarlas...

RUGIERO.

Cálmate, amor mio... ¿porqué te afliges hasta ese punto?...

LAURA.

Mi madre... mi pobre madre... ¡qué diria la infeliz, si viviese!

RUGIERO.

Tendria lástima de nosotros, y nos perdonaria... Tú por lo menos tienes el consuelo de haberla conocido, de haber pasado tu niñez á su sombra; tú recuerdas su rostro, su acento, sus caricias... á la hora de su muerte, te dejó en los brazos de un padre... pero yo, yo, infeliz de mí, desde que abrí los ojos, no he tenido en el mundo á quien volverlos!

LAURA.

¡Cómo queman tus lágrimas, Rugiero!... Deja, déjame; yo las enjugaré con mi mano...

RUGIERO.

Solo, huérfano, sin amparo ni abrigo... sin saber á quienes debo el ser, ni siquiera la tierra en que nací... ¿Porqué me amas, Laura, porqué me amas?... Basta que seas mia, para que seas desgraciada!

LAURA.

Mas quiero contigo todas las desdichas juntas que lejos de tí todos los bienes de la tierra... Mira, Rugiero, con toda mi alma te lo digo: quizá no te amaria tanto, si fueras feliz... pero cuando oia referir tus desgracias, y escuchaba los elogios que de tí hacian, tu valor en los

combates y tu clemencia con los vencidos... yo no sé lo que sentia; pero antes de conocerte ya te amaba!... Yo nací para tí, Rugiero, para consolarte en tus penas, para hacerte olvidar tu orfandad y llenar el vacío de tu corazon... ¿qué te falta, dí, adorándote yo?

(*Le echa los brazos al cuello.*)

RUGIERO.

Tú no eres una muger, eres un ángel; el cielo te ha enviado para hacerme sobrellevar la vida! —

(*Quédanse unos instantes en silencio, con las manos entrelazadas.*)

LAURA.

Cuando estemos asi delante de mi padre... y nos llame á los dos *hijos mios*... y nos contemple enternecido, con las lágrimas en los ojos... ¿crees tú que llegará ese momento?

RUGIERO.

Sí, Laura, y antes que imaginas.

LAURA.

Yo conozco su mucha bondad y el cariño que me tiene; hasta su vida daria por mí... pero temo que nos engañemos, Rugiero: vivimos en Venecia, y mi padre anhela como el que mas el lustre de su familia... Quizá por sí propio haria en favor nuestro el mayor sacrificio; pero temerá el desaire de los otros nobles, el

ienoscabo de su influjo, las reconvenciones e su hermano... Tú no conoces á este, y yo : justo y virtuoso, pero mirando hasta la iedad como una flaqueza, trata á los demas ombres con la misma severidad que á sí proio... No amó nunca, Rugiero; ¿cómo quieres ue nos mire con indulgencia y lástima?

RUGIERO.

Pues cabalmente en él tengo mi mayor conianza...

LAURA.

¡En él!

RUGIERO.

Sí, Laura, en él; quizá mañana mismo me leba hasta la vida.

LAURA (*con sorpresa y pasmo*).

¡Qué me dices, Rugiero!...

RUGIERO.

¿Y porqué tiemblas tú?... No tienes porqué azorarte; sosiégate; no voy á correr ningun riesgo...

LAURA.

Ninguno!... Pues bien, Rugiero, estoy pronta á creerte; pero solo exijo una cosa.

RUGIERO.

Todo cuanto tú quieras.

LAURA.

Ven, y júramelo por mi vida, ante aquella

divina imágen... (*Le mira de hito en hito.*) No bajes los ojos, no los bajes; en tu cara estoy leyendo lo que pasa en tu corazon. —

RUGIERO.

Laura mia...

LAURA.

Deja, déjame...

RUGIERO.

No quisiera, ni una sola vez, mentirte y engañarte; pero temo que diciéndote la verdad, te aflijas sin motivo.

LAURA.

¿Y prefieres dejarme en esta incertidumbre?... Haz lo que quieras; yo sé ya cual va á ser mi suerte!...

RUGIERO.

No llores, Laura, no llores y escúchame... voy á darte una prueba de lo que te amo; pero por Dios te pido que me creas, y no te hagas mas infeliz!... Yo no voy á correr ningun riesgo; te lo repito una y mil veces... Todo está previsto; y el éxito es seguro: en un solo momento va á cambiarse la suerte de Venecia, y pasado mañana eres mia á la faz del mundo!... ¿No te alegras de oirlo?... Alza la frente, Laura... tienes la mano helada, con un sudor tan frio!...

LAURA.

Y me decia que me amaba tanto... y que nunca mas expondria su vida... y que seria siempre mi apoyo y mi consuelo... Padre mio, qué va á ser, en faltándole tú, qué va á ser de tu hija!...

RUGIERO.

Por Dios, Laura, por Dios... cada palabra tuya se me clava en el alma!

(Quédanse un momento silenciosos; y empieza á oirse el susurro del viento.)

LAURA.

Un solo favor quisiera pedirte...

RUGIERO.

¿Qué quieres?

LAURA.

El primero... y el último que te pediré ya en mi vida.

RUGIERO.

¿Qué quieres, Laura?... Dílo.

LAURA.

Tú vas á perderte... á perderte... tú no conoces la tierra que pisas; y hasta la pasion que me tienes contribuye á cegarte...

RUGIERO.

No, Laura, no lo creas: los hombres de mas cuenta, los patricios mas graves, se hallan decididos, prontos á salvar á Venecia...

Todo está calculado para evitar el derramamiento de sangre; y hasta el mismo Dux, sorprendido en su palacio, no recibirá daño ni insulto en su persona..... Yo temí..... ¿cómo podia olvidarte?... temí que en medio de la confusion, intentase alguno vengar en tu tio la muerte de propios ó de extraños... es tan aborrecido!... Por eso me he encargado de cerrar con mis tropas las avenidas del tribunal, y de velar en guarda de los jueces... ¿Qué tienes que temer?... Yo estaré á la vista de tu propia casa; yo defenderé á tu familia; yo tendré la satisfaccion de que me deban algo los que tienen tu misma sangre... ¿no los oirás con gusto manifestarme su agradecimiento?... No me respondes, Laura; y ni aun parece que me escuchas... ¿Qué tienes, mi vida?... Llora si quieres, llora en los brazos de tu esposo, que te ama mas que á su corazon!... (*Reclínase Laura en el hombro de Rugiero.*) Asi, Laura, asi, no te reprimas...

LAURA.

Rugiero... Rugiero...

RUGIERO.

No puedes ni aun hablar... los sollozos te ahogan...

LAURA.

No me abandones... ten lástima de esta infeliz!

RUGIERO.

Abandonarte yo!... ¿Puedes imaginarlo?

LAURA.

Si te sobreviniese algun daño en medio del nulto... si cayeras en las garras de ese tri- nal, que ni olvida ni perdona... Rugiero, giero mio, no te apartes de mí!

RUGIERO.

Serénate, Laura, serénate...

LAURA.

Por Dios te lo pido, Rugiero... no me dejes este estado, si me amas todavía... El dia e te suceda una desgracia, será el último mi vida!... ¡Qué es eso!... ¿Porqué vuelves rostro?.

RUGIERO.

No es nada, Laura...

LAURA.

Me pareció que habia oido como un mur- ullo...

RUGIERO.

Es el viento, que zumba en estas bóvedas... no ves cómo ha arreciado?... (*Suena mas fuerte viento.*)

LAURA.

Sí, ya le oigo... y hasta ese ruido tan triste umenta mi terror... La noche en que estuve á muerte, sonaba asi tambien... No me dejes,

por Dios, no me dejes; si te vas, me muero!

RUGIERO.

¿Porqué tiemblas ahora?... ¿No estoy yo á tu lado?...

(*Uno de los espías apaga de pronto la lámpara, y vuelve á esconderse.*)

LAURA (*levantándose despavorida*).

¡Dios mio!...

RUGIERO.

El viento la ha apagado sin duda... voy á encenderla en la capilla, y vuelvo al instante...

LAURA.

Yo iré tambien contigo... yo no me quedo sola.

RUGIERO.

¿Tienes miedo, mi vida?

LAURA.

No sé, Rugiero, no sé lo que pasa por mí... pero temo apartarme de tí ni siquiera un momento... me parece mentira que he de volver á verte!...

(*Rugiero se encamina á tomar la lámpara, y Laura le acompaña: al llegar junto al sepulcro, salen de improviso los dos espías enmascarados, se arrojan sobre Rugiero, y le ase cada uno de un brazo.*)

ESCENA IV.

LAURA, RUGIERO, LOS DOS ESPIAS.

RUGIERO.

Perdidos somos!

LAURA (*da un grito, y cae desvanecida junto á la puerta por donde entró*).

¡Ay!...

RUGIERO.

Laura!...

ESPIA 1°. (*presentándole una daga al pecho*).

Si despegas los labios, aqui mismo mueres.

RUGIERO.

Laura!!!...

ESPIA 2°. (*poniéndole un pañuelo en la boca*).

Ya acabaste de hablar en tu vida.

(*Le conducen con violencia hácia la puerta por donde entraron; y sale Morosini de detras del sepulcro.*)

ESCENA V.

LAURA, PEDRO MOROSINI.

MOROSINI. (*Se acerca á su sobrina, la levanta, y la contempla unos instantes en silencio:*)

¡Imprudente... cuántas lágrimas va á costarte tu loca pasion!

FIN DEL ACTO SEGUNDO.

ACTO TERCERO.

El teatro representa una sala del palacio de la familia Morosini.

ESCENA I.

LAURA, MATILDE.

(*Laura está sentada en un sillon, y Matilde á su lado, en pie.*)

LAURA.

No lo he soñado, Matilde, no; aunque á mí misma me parece un sueño!... Yo los ví con mis propios ojos salir de detras del sepulcro, y arrojarse sobre el desdichado; pero en el mismo instante perdí la vista y el sentido... Mal pudiera decirte lo que haya sucedido luego; ni aun yo misma lo sé... solo me pareció que oia la voz del infeliz, que me llamaba en aquel trance... ¡Cuál seria su angustia, Dios mio, al dejarme en tal situacion!

MATILDE.

Procura serenar tu ánimo, si no quieres re-

caer en el mismo estado que ha puesto en peligro tu vida...

LAURA.

Mi vida!... ¿y qué me importa, si he perdido cuanto amaba en el mundo?

MATILDE.

¿Porqué?... Tu imaginacion acalorada te representa próximos los mayores males, cuando tal vez estan mas lejanos... ¿Quién sabe lo que habrá dado lugar á tan extraño caso?... Yo te confieso con ingenuidad que no acierto á explicarlo: ¿cómo pudieron esos hombres penetrar en el panteon? ¿á quién buscaban allí? ¿qué motivo pudo incitarlos á apoderarse de Rugiero?... Él no tiene émulos ni enemigos; ¿qué interes puede haber en hacerle daño?... (*Laura suspira profundamente, y deja caer la cabeza.*) Lo que mas que todo me confunde, es cómo te hallaste esta mañana en tu lecho: yo oí, antes de amanecer, tu ahogo y tus quejidos; pero creí que era algun ensueño, que te afligia como otras veces, y aun dudé si debia despertarte.

LAURA.

Cuando volví en mí, temia abrir los ojos, creyendo hallar á mi lado aquellos dos es-

pectros... ¡Qué consuelo tuve, Matilde mia, cuando me ví en tus brazos !...

MATILDE (*abrazándola*).

Sí, hija, sí... desde que naciste te recibí en ellos ; y en ellos te estrecharé mientras Dios me dé vida... Tu misma madre tenia zelos de mí ; tú no te acordarás ; eras tan niña !... pero luego se alegraba de lo mucho que me querias, y solo descansaba cuando te dejaba conmigo.

LAURA.

Si no fuera por tí, Matilde !... Yo no tengo mas alivio, mas desahogo en mis penas... soy tan desventurada !...

MATILDE.

¿Y á qué viene ese llanto?... No hay motivo aun para afligirse asi...

LAURA.

¿Dónde estará, Dios mio, dónde estará á estas horas?... Tal vez corre riesgo su vida; y ni aun tiene el consuelo de saber de su Laura !...

MATILDE.

Mira, mira en qué estado te pones...

LAURA.

Quizá me esté llamando, en medio de su angustia... y pidiendo á Dios por mí en su última hora !...

MATILDE.

¡Qué locura, hija, qué locura!

LAURA.

Rugiero, Rugiero mio, pronto te seguirá tu infeliz esposa!...

(*Queda postrada de dolor, mientras Matilde la sostiene y anima.*)

MATILDE.

Ya que tan poco valen mis súplicas y mis consejos, piensa á lo menos, Laura, piensa cuál es tu situacion... Tu padre ha enviado mil veces á saber de tí; y ya es hora que vuelva del senado... ¿qué dirá si te encuentra tan triste y afligida? ¿qué pretexto alegarle?... La menor duda, la menor incertidumbre nos pierde.

LAURA (*levantándose*).

Hoy va á saberlo todo.

MATILDE.

¡Qué es lo que dices!... ¿Estás en tí?

LAURA.

¿Y porqué lo extrañas?... ¡Quieres que deje perecer al esposo de mi corazon, por no revelar mi secreto!... No, Matilde, no; es mi esposo á los ojos de Dios, y yo debo salvarle á costa de mi vida... ¿qué me importa lo que digan los hombres?

MATILDE.

Tu misma pena te ciega ahora... ya lo pensarás antes.

LAURA.

-Ya lo tengo pensado, resuelto; nada en el mundo me hará volver atras... ¿qué puede sucederme?... Mil veces hubiera él derramado su sangre, por evitarme á mí el mas leve pesar; y la única vez que necesita de mi socorro; cuando no tiene el infeliz ni padres ni familia que tomen parte en su desgracia, que pregunten siquiera si vive... se veria abandonado de su misma esposa!... No lo temas, Rugiero, no lo temas; tu Laura te salvará ó morirá contigo.

MATILDE.

Pero deja á lo menos que pensemos algun medio oportuno, para revelar el secreto á tu padre... por tí, por mí, hasta por él mismo, conviene no darle ahora tan funesta nueva...

LAURA.

¿Y me aconsejas tú que aguarde?... Quizá de un solo instante estará pendiente la vida de Rugiero; quizá á estas horas me estará ya culpando; y yo me mostraré indecisa, dudosa, por no confesar mi falta, por no pedir perdon á los pies de mi padre!... Ya lo sé, sin que tú me lo digas: me veré humillada, confundida, sufriré mil quejas y reconvenciones... pero haré ese sacrificio por mi esposo, y Dios le aceptará tal vez en su misericordia!

MATILDE.

Serénate, hija mia...

LAURA.

Ya estoy deseando que llegue, para descargar este peso que me oprime el alma... yo me arrojaré á sus pies, y los bañaré con mi llanto, y no me alzaré del suelo hasta que me haya perdonado... Asi perdone Dios á los que me han hecho tan infeliz!

MATILDE.

Mira, Laura, que me parece que oigo pasos... vente, vente conmigo...

LAURA.

Deja, Matilde, déjame... quizá sea mi padre; y voy á salirle al encuentro...

MATILDE (*queriendo detenerla*).

¿Qué vas á hacer?... repara...

LAURA (*soltándose de Matilde*).

Mas vale morir de una vez.

(*Matilde se retira confusa: Laura se dirige hácia la puerta por donde viene su padre; y al verle, fáltanle las fuerzas, y cae de rodillas.*)

ESCENA II.

JUAN MOROSINI, LAURA.

MOROSINI (*corriendo hácia su hija*).

Laura!... ¿qué tienes?... Levántate, hija, y ven á mis brazos...

LAURA.

Padre mio!...

MOROSINI.

¿Qué es lo que tienes?... ¿porqué estás asi?

LAURA.

Perdon, padre mio... perdon!

MOROSINI.

¿De qué, ángel de Dios?... Estás delirando, hija mia... tú eres incapaz de ofender á tu padre, tú no me has dado en la vida el menor pesar, ni me lo darás nunca... Pero levántate, Laura; mira que asi me afliges; y el corazon me duele de sufrir tanto hoy!...

(*Levántala.*)

No puedes sostenerte en pie, y escondes la cabeza contra mi pecho... ¿porqué temes mirarme?... Alza la cara, álzala; yo no tengo mas gusto que mirarme en tí!

LAURA.

No, padre mio, no... cada muestra de bondad es un torcedor que me ahoga...

MOROSINI.

¿Porqué?...

LAURA.

Cuando sepais mi falta... cuando veais el pago que he dado á tanto amor, á tanta ternura... Por Dios que no me aborrezcais; aun soy mas infeliz que culpable!

MOROSINI.

¿Qué turbacion, qué congoja es esa?... ácame cuanto antes de esta incertidumbre; iira, hija mia, que ya no puedo mas!

LAURA.

Sí, voy á decíroslo, á confesaros todo... y sta vergüenza, esta angustia que ahora siento n mi alma, es ya parte de mi castigo... No ne quejo, Dios mio, no me quejo; mas me-ezco aun!...

MOROSINI.

No te detengas... sigue...

LAURA.

Esta hija... esta hija única, objeto de tantos lesvelos y vuestra sola esperanza... la que no debia ni haber respirado siquiera sin el permiso de un padre tan bueno... la que os juró mil veces hacer en todo vuestra voluntad, y recibir de vuestra diestra al esposo que Dios le destinara...

MOROSINI.

Acaba, Laura, acaba...

LAURA.

Esta hija ingrata ha dado ya su mano. —

(*Arrójase á los pies de su padre: este se queda absorto.*)

MOROSINI.

Dios mio... Dios mio!... una sola cosa te habia

pedido este mísero padre... ¿porqué le has conservado la vida, para afligirle asi?

LAURA.

Padre... padre!...

MOROSINI.

Aparta, Laura, quita... no me beses los pies, cuando acabas de traspasarme el alma!

LAURA.

No por mí... yo no soy acreedora sino á vuestro castigo... pero por aquella santa que nos está mirando desde el cielo... por mi pobre madre, que os encomendó al morir á esta desventurada... por el cariño que le tuvisteis, y por las lágrimas y afanes que le costó el criarme .. ¡Cuántas veces me habeis dicho que me parecia á ella, que cuando oiais mi acento, creiais escucharla!... No, no; ella era virtuosa, y yo he faltado á todo!

MOROSINI.

¿Qué haces, Laura, qué haces?...

LAURA.

Ella me perdonaria, sí, me perdonaria... y á estas horas os está pidiendo por su hija desdichada... No le negueis la gracia que os pide desde el cielo... alli está delante de Dios, que siempre perdona!

MOROSINI.

Hija mia... hija mia... ¿porqué has hecho nfeliz á quien te ama tanto?...

Inclínase un poco; Laura se levanta, y se arroja en sus brazos: quedan unos instantes en silencio.)

,Y quién es... quién es el que asi ha abusado le tu candor é inexperiencia?

LAURA.

No por cierto; él no empleó mas artes, mas seduccion que sus virtudes... es pobre, desvalido; pero tiene un alma tan noble! No merece el rigor con que le ha tratado la suerte.

MOROSINI.

Pero ¿quién es?... ¿porqué temes decirlo?

LAURA.

No lo temo; pero me cuesta trabajo pronunciar su nombre... A estas horas tal vez, quizá esté el infeliz en el mayor conflicto!...

MOROSINI.

¿Qué dices?... Aclara de una vez tantos misterios.

LAURA.

Pero vós le ampararéis... ¿no es verdad?... Él no tiene mas esperanza en el mundo que las lágrimas de su esposa... ¡Quién tendrá piedad de nosotros, si nos la niega un padre!

MOROSINI.

Laura... no tiembles asi, hija... ven aqui, al lado de tu padre... que ya ha olvidado tu falta, y no ve mas que tus desdichas!...

(*Le echa los brazos con la mayor ternura, y la conduce á un sillon, junto al suyo : siéntanse ambos. — Laura coge las manos de su padre, las lleva á la boca, y levanta los ojos al cielo.*)

Sí, hija, sí... cuando un padre perdona, el cielo echa su bendicion! — Pero tranquilízate un poco, y confíame tus penas... ¿no soy yo tu mejor amigo?

LAURA.

Y esa misma bondad es la que mas me abate... Si me hubierais tratado como merezco, tendria mas valor.

MOROSINI.

Vamos, hija, sácame de estas dudas... ¿cuál es el nombre de tu esposo?

LAURA.

¿De mi esposo?

MOROSINI.

Sí...

LAURA.

Durante vuestra ausencia, cuando en mas de un año no recibí ni la menor noticia, y corrieron voces tan funestas de resultas de la derrota de la armada... hallándome sola, triste

convalesciente de la enfermedad que me puso
las puertas de la muerte... viendo el desvelo
la ternura que me habia mostrado el jóven
irtuoso á quien amaba mucho tiempo habia...
e ofrecí darle mi mano, en cuanto Dios me
oncediese recobrar la salud... ¡cuántas penas
ne hubiera ahorrado, si hubiese muerto en-
onces!

MOROSINI.

Sigue, hija, sigue...

LAURA.

En el mismo monasterio contiguo á nues-
tra quinta, dí la mano á mi esposo con el
mayor secreto... y pocos dias despues, hallán-
dome con él en la capilla del Buen Suceso,
pidiendo á la Madre de Dios que me conce-
diese el saber si viviais, recibí vuestra carta,
anunciándome vuestra pronta venida. La ale-
gría que sentí en mi alma, solo yo la sé; me
propuse mil veces revelároslo todo, al mo-
mento mismo de abrazaros; pero desde el dia
que llegasteis, nunca he tenido valor para con-
fesaros mi falta.

MOROSINI.

Mas nunca acabas de decirme el nombre de
tu esposo...

LAURA.

¿No lo he dicho ya?... Rugiero...

MOROSINI.

¡Rugiero!

LAURA.

No es culpa suya haber nacido tan desgraciado... pero cuantos le conocen le aman; y á vos mismo os he oido repetir sus elogios... Es tan honrado, tan compasivo, tiene un corazon tan hermoso!... ¡Cuántas veces me ha dicho, arrasados los ojos en lágrimas: « No tengo mas pesar en el mundo que el haber ofendido á tu padre; y nunca me presento á su vista sin cubrírseme el rostro de rubor... Mas si algun dia llega á perdonarme; si logro que me mire, no como á hijo, sino como á un esclavo, no viviremos uno y otro sino para hacerle feliz... y aun quiera Dios que así podamos borrar nuestra falta!... » ¡Qué lejos estaba entonces de prever su desdicha!

MOROSINI.

¿De qué desdicha hablas?... ¡Aun hay mas todavía!

LAURA.

En este mismo instante, en que os estoy pidiendo su perdon y el mio... tal vez mi pobre esposo solo necesita el de Dios!

MOROSINI.

Cálmate, hija, cálmate... mira que esa sonrisa me hace estremecer! Desahoga tu pecho,

ja mia... cualesquiera que sean tus desgra-
as, si tu padre no puede remediarlas, las
rará contigo... ¿qué mas quieres de mí?...
Laura se levanta, y se arroja en brazos de su padre.)

las vale asi, mas vale que llores... ¿No sientes
nsuelo, hija mia, en llorar en el seno de tu
adre?... Vamos, vuelve á sentarte... Yo quiero
ue me cuentes la pena que te aflige; pero sin
purarte asi... aun estás muy débil, y esa con-
oja puede hacerte mal... No olvides, hija mia,
ue yo no tengo en el mundo á nadie mas que
tí!...

(*Laura vuelve á sentarse.*)

hora vas á decírmelo todo, todo... ¿Qué es
le Rugiero? ¿dónde está? ¿cuál es el peligro
ue le amenaza?... Sin temblar, hija mia... si
o me lo dices, ¿qué quieres tú que haga yo
or él?

LAURA (*procurando reprimir su pesar*).

Yo le habia hablado pocas veces, desde que llegasteis... temia tanto daros un disgusto!... Nos contentabamos con mirarnos de lejos; y alguno que otro dia tambien nos escribiamos... siempre de nuestras penas... Al cabo me propuso venir de noche al canal solitario, que da á espaldas de este palacio, y hablarme por una ventana; y el mismo deseo de evitar que

se supiese y llegase á vuestros oidos, me hizo imaginar el recurso mas extraño, como el menos expuesto... Dentro del panteon le he hablado dos veces con el mayor sigilo; y anoche... anoche cabalmente era la tercera!...

MOROSINI.

¿Porqué te detienes?... Prosigue...

LAURA.

Desde antes que él viniese, ya me anunciaba mi corazon alguna desgracia... Llegó al fin Rugiero, y procuró animarme: él venia tambien triste; pero solo le dolia el verme afligida, y se desvivia el infeliz por parecer alegre... Serian como las dos... sí, esa hora seria... cuando empezó á levantarse un viento tan recio, que el panteon parecia estremecerse, y se apagó la lámpara que yo habia colocado sobre un sepulcro...

MOROSINI.

Sigue, hija mia... ¿qué tienes que temer, estando junto á mí?

LAURA.

Rugiero fue á encenderla; y yo iba á su lado, por no quedarme sola... tenia un terror tan grande!... Mas apenas nos acercamos al sepulcro, cuando se aparecieron de repente dos bultos altísimos, cubiertos con un ropage negro, y sin hablar ni una sola palabra, se

abalanzaron sobre el infeliz... yo quise gritar, pero no pude; á un tiempo me faltaron el habla y las fuerzas, y caí como muerta en el suelo...

MOROSINI.

Descansa un poco, hija... ahora seguirás.

LAURA.

Despues de algunas horas, volví al cabo en mí; pero en vez de hallarme en el panteon, como creia, me encontré en mi lecho, y Matilde á mi lado.

MOROSINI.

Mas ¿cómo supo dónde estabas, cómo te trajo á tu aposento?

LAURA.

No fue ella quien me trajo, ni sabe tampoco quien fuese... cuando acudió á mis quejidos, ya me halló en mi cama.

MOROSINI.

¿Y tú no viste ni oiste?...

LAURA.

A nadie.

MOROSINI.

¿Ni has recibido hoy nuevas de Rugiero?...

LAURA.

Eso es cabalmente lo que mas me aflige... él sabe el estado en que me dejó; y ni me ha escrito siquiera para tranquilizarme... ¡Cómo

habia de haberme olvidado, si el infeliz viviese!...

MOROSINI.

No hay que ponerse en lo peor, hija mia... mil causas pueden haberle impedido el cumplir su deseo...

LAURA.

Si le conocieseis como yo!... él no tiene mas anhelo, mas afan que su Laura.

MOROSINI.

¿Pero sabes por lo menos si ha vuelto desde anoche á su casa?

LAURA.

Hace una hora, aun no habia parecido.

MOROSINI.

¿Y has enviado á ver si se encuentra algun indicio en el panteon, que pueda darnos luz?

LAURA.

Apenas me recobré algun tanto le rogué á Matilde que fuese... La primera idea que me habia ocurrido es que hubiesen asesinado á Rugiero; y temblaba como la hoja en el árbol, al ver ya de vuelta á Matilde... pero ni halló rastro de sangre ni el indicio mas leve; hasta las puertas estaban cerradas, sin ninguna señal de violencia. (*Morosini se queda pensativo, y Laura le observa.*) ¿Qué será, padre mio, qué será?...

MOROSINI (*volviendo sobre sí*).

¿Cómo quieres que yo lo sepa?

LAURA.

Me pareció que se os habia ocurrido algun pensamiento muy triste, y que temiais decírmelo... No lo temais; es imposible que vuestra Laura sea ya mas infeliz!

MOROSINI.

Calma tu imaginacion, hija mia... (*Levántanse ambos.*) Yo voy ahora mismo á informarme, á procurar saber de Rugiero... pero es menester que te tranquilices, y que no lleve yo la pena de dejarte asi... Mira que he sufrido mucho, mucho... tambien merezco yo alguna compasion! (*Laura le besa la mano, y hace ademan de arrodillarse.*) Vamos, ya se acabó, hija mia... Pon tu suerte en manos de Dios, y ten confianza en tu padre!... No hay que llorar mas... retírate á tu cuarto, que me parece que suena gente... yo iré luego á buscarte.

LAURA.

Si no me engaño, es mi tio...

MOROSINI.

Pues bien, vete al instante, y déjame con él.

LAURA (*sobresaltada*).

¡Con él!

MOROSINI.

Sí, hija, déjanos solos...

(*Laura da unos pasos, y se detiene.*)

¿Qué esperas?...

LAURA.

Ya me voy... ¡Qué semblante tan adusto que trae!... No sé porqué al verle me ha dado un vuelco el corazon.

ESCENA III.

JUAN MOROSINI, PEDRO MOROSINI.

JUAN MOROSINI.

Quisiera hablar contigo unos instantes... sobre un asunto que me importa mucho.

PEDRO MOROSINI.

Dí lo que quieras; pero no tardes: dentro de una hora tengo que estar de vuelta en el tribunal. —¿Porqué te detienes?...

JUAN MOROSINI.

Estoy pensando que no tienes hijos... y que no vas á comprenderme!

PEDRO MOROSINI.

¿Y á qué son esos preámbulos?... Nunca los has usado conmigo.

JUAN MOROSINI.

Es que nunca me he visto en la afliccion que hoy... (*Enjúgase una lágrima de los ojos.*) No mires, Pedro, no mires mi flaqueza... acabo

le recibir un golpe mortal, y al fin soy hombre!... (*Serénase un poco.*) Yo no tengo mas que una hija, único fruto de una union desgraciada... tú conociste á su madre, y sabes el extremo con que yo la amé... En mi hija veia el retrato de mi pobre Constanza; y su inocencia y sus caricias me consolaban de todas mis penas... Yo la he criado á mi lado, á mi vista, sin apartarme de ella un solo dia, hasta que el peligro de mi patria me impuso el sacrificio de separarme de ella... parece que el corazon me daba que aquella ausencia iba á costarme muchas lágrimas!...

PEDRO MOROSINI.

¿De qué sirve afligirte en esos términos?...

JUAN MOROSINI.

Volví al fin despues de tantos infortunios, sin mas anhelo que abrazar á mi hija; la hallé aun mas bella que antes, admirada, querida de todos; y cada dia fundaba en ella mayores esperanzas.... Todas se han desvanecido hoy: Dios lo ha querido asi!... Mi hija es ya esposa, Pedro: ni te pregunto si lo sabias, ni menos intento disculparla... quiero solo que lo oigas de mi propia boca, para que veas cuál es mi situacion! — Laura es ya de Rugiero: el Señor ha bendecido su union en su santo templo... y solo la muerte puede ya separarlos!...

Mi hija ama á su esposo con toda su alma; y yo no puedo vivir, si me falta ella... No te digo mas!

PEDRO MOROSINI.

¿Pero, qué es lo que quieres de mí?...

JUAN MOROSINI.

Rugiero ha desaparecido desde anoche; y tú sabes de cierto donde está.

PEDRO MOROSINI.

¡Yo!... ¿Soy yo acaso su guarda?

JUAN MOROSINI.

No, Pedro... mas no olvides que eres mi hermano. —

(*Pedro Morosini baja los ojos, y callan ambos por un momento.*)

A media noche, en nuestra propia casa, sin quebrantar las puertas ni causar el ruido mas leve, dos hombres apostados han arrebatado á Rugiero de entre los brazos de mi hija; y ella se ha visto trasladada, sin saber como, desde el panteon á su propio lecho... Yo sé el terrible ministerio que ejerces; conozco á Venecia muchos años ha; y me consta que en ella ni respira nadie sin que tú lo sepas... Sácame, Pedro, sácame por Dios de esta duda, para que pueda dar algun consuelo á mi hija!...

(*Observándole que calla.*)

Bien te lo decia yo, bien te lo decia antes...

ómo has de comprender mi dolor, si no tie-
s hijos?... Pero recuerda que tuviste uno; y
e pudiste hallarte en el mismo caso que
!... Tambien yo te he visto llorar... (lo tengo
esente cual si fuese hoy) cuando supiste que
esposa y su tierno niño habian muerto á
anos de los infieles, sin tener siquiera el
nsuelo de poder rescatar sus cadáveres...

PEDRO MOROSINI.

¿Y á qué me lo recuerdas?

JUAN MOROSINI.

Yo te veia afligido; y no me apartaba un
istante de tí, y hasta dormia al lado de tu
ma... Cuando te veia descansar de tus pe-
as, daba gracias á Dios, y le pedia que te hi-
iese feliz, aunque fuese á costa de mi vida!

PEDRO MOROSINI.

No lo he olvidado, Juan; ni era menester
ue me lo trajeses á la memoria... ¿Te he dado
unca el menor motivo de queja?

JUAN MOROSINI.

No; pero lo que á tí te basta, no me basta á
ní!... No te enojes, si te hablo con toda la in-
enuidad que debe mediar entre nosotros;
asta mi mismo dolor me da derecho á ello!...
No sé si atribuirlo á aquella desgracia tan gran-
de, que te dejó como solo en el mundo... ó á
tu larga ausencia, durante tu gobierno en Can-

día... ó tal vez á ese terrible ministerio, que te hace ver á todas horas correr las lágrimas de los infelices... lo cierto es que no hallo en tí aquel afecto, aquella ternura, que mi corazon te está pidiendo... no parece sino que el tuyo se ha secado! — Hoy mismo, hoy mismo acudo á tí, lleno de amargura, como al mejor amigo que Dios me ha dado; y en vez de abrirme los brazos y de ofrecerme el mas leve consuelo, has oido mi desgracia cual si fuese la de un extraño!

PEDRO MOROSINI.

No, Juan, no me hagas ese agravio: amo á mi familia, como es justo, y á tí como á un hermano... mas no por eso olvido lo que debo á mi patria, y que Dios un dia ha de pedirme cuenta!...

JUAN MOROSINI (*con suma viveza*).

¿Qué me dices?...

PEDRO MOROSINI (*reponiendo con frialdad*).

Yo no te he dicho nada: contesto meramente á tus quejas. — Tambien pudiera á mi vez hacerte á tí reconvenciones, sobre ese carácter débil y condescendiente, que quizá ha contribuido á la perdicion de tu hija y á la desgracia que lloras hoy... pero no es ocasion de aumentar tus pesares, cuando ya no tienen remedio.

JUAN MOROSINI.

¿No queda ninguno?...

Pedro Morosini señala con la mano al cielo, y hace ademan de retirarse.)

Aguarda... oye siquiera... no te pido mas!

PEDRO MOROSINI (*se detiene y le alarga la mano*).

No exijas por Dios, no exijas de mí lo que no puedo hacer.

JUAN MOROSINI.

Díme solo una cosa... ¿vive Rugiero?...

PEDRO MOROSINI (*despues de vacilar unos instantes*).

Vive.

JUAN MOROSINI.

Gracias á Dios!

PEDRO MOROSINI.

Pero no lo digas á tu hija.

JUAN MOROSINI.

¿Porqué?

PEDRO MOROSINI.

Porque tendria que llorarle dos veces.

(*Vase pausadamente: Juan Morosini permanece sobrecogido y confuso.*)

ESCENA IV.

JUAN MOROSINI.

No hay duda.... ninguna.... ninguna.... está en las cárceles del tribunal, y allí no hay espe-

ranza!... ¿Pero cuál puede ser su delito?... Tal vez una imprudencia, una palabra, va á costarle la vida, como ha costado á tantos... No, no: el silencio de mi hermano anuncia un secreto mas grave; y yo he visto, á pesar de su entereza, que le costaba el ocultármelo... Si Rugiero ha conspirado contra la república... si algunos descontentos se han prevalido de su inexperiencia... si el mismo deseo de mejorar de suerte y de aparecer mas digno de mi hija... ¿Cómo me presento yo á la infeliz, ni qué voy á decirle?... Ella me aguarda con el mayor afan, y espera de su padre palabras de consuelo... y yo tengo que prepararla á saber la muerte de su esposo!... Imposible, imposible... seria clavarle yo mismo un puñal en el corazon. —

(*Da involuntariamente unos pasos, como para salir fuera de la sala.*)

¿Mas á donde voy? ¿cómo la dejo abandonada asi?... La hija de mis entrañas no tiene mas apoyo que su padre, y nunca puede hallarse en mayor afliccion... Tal vez van á decirle de repente que su esposo ha muerto en un cadalso... y al saberlo el ángel mio, va á ahogarla su pena!... No; yo iré, yo iré... ahora mismo voy... puesto que Dios lo ordena asi, yo apuraré hasta las heces el cáliz de amargura!... —

(*Se encamina hácia adentro.*)

No sé qué temblor es este, que ni acierto siquiera á dar un paso... yo voy á consolarla, y no puedo yo mismo con mi propio dolor. — Dios mio... Dios de mi vida... tú que ves lo que pasa en mi alma, ten compasion de mí!... Por las muchas penas y trabajos que he padecido en este mundo... por la sangre que he derramado de mis venas, combatiendo contra los enemigos de tu ley... por el dolor que sentiste tú mismo, cuando viste al pie de la cruz á tu afligida Madre... consuela á este padre infeliz, ó dale al menos fuerzas!

FIN DEL ACTO TERCERO.

ACTO CUARTO.

El teatro representa la plaza de San Márcos iluminada: en el fondo el palacio ducal, en cuyos salones se ve circular la gente, resonando de tiempo en tiempo los ecos de la música; á la puerta una guardia. — En la plaza se descubren las dos famosas columnas, y todo el ámbito aparece lleno de grupos de gente, paseándose y divirtiéndose, la mayor parte con máscaras y disfraces, asi como los conjurados, y algunos soldados de la república.

ESCENA I.

EL COMANDANTE DE LA GUARDIA (*á un grupo de gente, parado ante la puerta del palacio*).

Divertirse, amigos, divertirse; pero sin estorbar el paso.

(*Sepárase el grupo.*)

UN MARINERO.

¿Qué rezas ahí entre dientes?

UN ARTESANO.

¡Yo!... nada. — (*Acércase, y le dice con el mayor misterio:*)

Segun van estos nobles, hasta la tierra les á venir estrecha.

MARINERO.

¿No sabes que soy sordo?...

ARTESANO.

¿Y de cuándo acá?

MARINERO.

Si tienes secretos que decir, puedes buscar otro confesor.

ARTESANO.

Calle!... ¿tienes miedo?

MARINERO.

Lo que es miedo, no... pero hace tres noches que sueño con aquellas columnas... ¿No sabes tú lo que hacen allí con los habladores?...

(*El otro vuelve la cara azorado.*)

No vuelvas la cara, tonto; no te agarra nadie.

(*Échase á reir, y se va.*)

ESCENA II.

PRIMER CONJURADO.

(*Mirando un liston, que lleva otro al brazo.*)

Amigo!

SEGUNDO CONJURADO.

Las doce.

1.º CONJURADO.

¿Color?

2° CONJURADO.

Azul.

1r CONJURADO.

¿Caudillo?

2° CONJURADO.

Mafei.

1r CONJURADO.

¿Ha entrado ya en el palacio?

2° CONJURADO.

Hace mas de una hora.

1r CONJURADO.

¿Y los demas?

2° CONJURADO.

Tambien.

1r CONJURADO.

A Dios.

2° CONJURADO.

Él sea con nosotros!...

(*Danse la mano, sepáranse, y mézclanse con la turba.*)

ESCENA III.

UNA MUGER DEL VULGO.

No tienes que cansarte; no me marcho de aqui en toda la noche.

MARIDO.

¿De veras?

MUGER.

Desde la fiesta me voy á tomar la ceniza.

MARIDO.

¿Sabes que puede ser que no necesites al cura?

MUGER.

¿Porqué?

MARIDO.

Porque yo te la pondré en la frente.

MUGER.

Miren un marido galan!... y de novio parecia un cordero...

MARIDO.

Chito!...

MUGER.

Pero Dios me libre de aguas mansas...

MARIDO.

Chito!!

MUGER.

Y de hombre sin pelo de barba...

MARIDO.

Chito!!! ¿No has de poder con esa lengua?... (*A un máscara que los observa.*) Y tú, estafermo, ¿qué haces donde no te llaman?...

MASCARA.

Estoy viendo una cosa curiosa.

MARIDO.

Pues aqui no hay nada que ver.

MASCARA.

Muchachos, venid... aqui hay un marido enfadado en carnestolendas !...

(*Acude la turba alborozada.*)

MARIDO (*al irse*).

Diviértete esta noche, hija... mañana nos veremos las caras.

COMANDANTE DE LA GUARDIA.

(*Acercándose al grupo.*)

¿Qué era eso?

MASCARA.

Nada; un matrimonio bien avenido... (*Gritando á la gente.*) Quién se casa !... (*Sepáranse.*)

ESCENA IV.

UN MASCARA (*llamándole aparte*).

Capitan!

(*El máscara entreabre el dominó, y deja ver una medalla al cuello.*)

COMANDANTE.

Sois vos!

MASCARA.

¿Cuántos han entrado ya con el liston al brazo?...

COMANDANTE.

Hasta ahora unos ochenta.

MÁSCARA.

Entrar, todos; salir, ninguno.

COMANDANTE.

El que salga del palacio no ha de ser por la puerta, sino por *el Puente de los Suspiros*...

MASCARA.

¿Ha llegado la demas tropa?

COMANDANTE.

Y topa está ya oculta.

MASCARA.

Asi que desemboque el refuerzo de las islas, tomad las avenidas de enfrente, y que nadie escape.

COMANDANTE.

En cuanto suene la señal de la caza... ya será buena la batida.

(*Apártanse á un lado, y hablan unos instantes en secreto, al ver venir una cuadrilla de máscara, que se pone á bailar en medio de la plaza.*)

ESCENA V.

DAURO, (*disfrazado de bastonero de la cuadrilla*).

A un lado!... á un lado!... Si no hay espacio, ¿cómo han de bailar?

(*Sepárase la gente, y forma al rededor una media luna: principia el baile.*)

UN CONJURADO (*dando la mano á Dauro*).

¿Se ha recibido alguna noticia de Rugiero?

DAURO.

¡Pues qué, no ha parecido!

CONJURADO.

Hasta ahora no.

DAURO.

¡Qué será!..

CONJURADO.

¿Quién puede saberlo?

DAURO.

Él no es capaz de esconderse á la hora del peligro.

CONJURADO.

Sea lo que fuere, ya no es tiempo de volver atras.

DAURO.

Mas vale morir matando que á manos del verdugo. (*Volviéndose á los músicos de la cuadrilla.*) Mas vivo, mas vivo... si se duermen ya, ¿qué será despues?

(*Continúa el baile mas alegre.*)

CONJURADO.

A Dios: no olvides mi encargo, si me sucede una desgracia...

DAURO.

Ni tú tampoco el mio: escríbele al instante á mi hermano, y que venga á consolar á mi pobre madre... (*Sepáranse.*)

ESCENA VI.

OTRO CONJURADO (*al espía 1°, con dominó negro*).

¿A qué me miras tanto, si no me conoces?...

(*El espía le indica con la cabeza que sí.*)

Pues bien, díme quien soy.

(*Le contesta que no.*)

Una seña á lo menos... ¿cuántos disfraces he mudado?

(*Le señala con los dedos que tres; y vase al instante.*)

Aguarda, escucha... yo he de saber quién eres.

(*El conjurado va á seguirle; el espía 2°. le sale de pronto al encuentro, se interpone entre ambos, y le detiene.*)

DAURO (*dando un golpe en el suelo*).

Basta: dejemos el lugar á otros.

ESCENA VII.

(*Cesa el baile, y se aleja la cuadrilla, á tiempo que entran por el otro extremo de la plaza dos peregrinos de Jerusalen, uno mas anciano que otro.*)

UNO DEL PUEBLO.

Buena va la danza !... hasta los peregrinos andan esta noche de huelga.

EL MARINERO.

¿ Y porqué no ?... Hartos trabajos han pasado por allá los pobres... ¿ Ves aquel mas viejo ?... Pues de milagro escapó en la Cruzada.

EL ARTESANO.

Nadie respirará, si nos dicen *la relacion de la Tierra Santa...*

VARIAS VOCES.

Nadie !... nadie !!!

EL HOMBRE DEL PUEBLO.

Aqui, hermanos, aqui, donde todos oigamos...

EL MARINERO.

Mas ruido armas tú solo que todas las mugeres.

(*Colócanse los peregrinos en el centro ; y todos es-*

cuchan con la mayor atencion el siguiente coloquio:)

PEREGRINO ANCIANO.

Oid, cristianos, escuchad
La mas lamentable historia,
Que vivirá en la memoria
De una edad y de otra edad:
Los soldados del Dios vivo
Perecieron con valor;
Y otra vez el Redentor
Ve su sepulcro cautivo.

PEREGRINO MOZO.

« ¿Dónde está el Dios de esa gente?...
(El Saladino decia:)
Teñida en su sangre impía
Va del Jordan la corriente;
Y los que esclavos esten
Sufriendo duras cadenas,
Consuelense de sus penas
Vuelta la vista á Belen. »

PEREGRINO ANCIANO.

Calla, blasfemo: que el cielo
Castiga á su pueblo fiel;
Mas nunca niega á Israel
La esperanza y el consuelo:
Tu ruina en breve será
Del mundo salud y ejemplo;
Y de Sion en el templo
Nuevo canto sonará.—

(Vese desembocar una turba, con mucha algazara.)

EL HOMBRE DEL PUEBLO.

Silencio!

VARIAS VOCES.

Silencio!!!

EL MARINERO.

¿No hay quien haga callar á esos locos?...

ESCENA VIII.

(*Acércase la turba; y los peregrinos se retiran hácia el fondo de la plaza, seguidos de alguna gente; la demas se queda á oir el canto. Un máscara, vestido con un disfraz jocoso, entona este cantar en medio del concurso:*)

MASCARA.

Con el Carnaval
Riñó la Cuaresma,
Él gordo y alegre,
Y ella triste y seca:
El pobre de ahito
Murió en la refriega;
Y esta misma noche
Dicen que le entierran.

VARIAS VOCES.

Ea!!!

MASCARA.

¡Pobre Carnaval,
Qué noche le espera!

La vieja traidora
Ya le abre la huesa:
Toquen las campanas,
Enciendan las velas,
Y en coro cantando,
Vamos á la fiesta.

VARIAS VOCES.

Ea!!!

TODOS RÉPITEN EN CORO.

Vamos á la fiesta!!!

ESCENA IX.

TUMULTO.

(*Empiezan á dar las doce en el relox de S. Márcos; y á las primeras campanadas, arrojan el disfraz los conjurados, desnudan toda suerte de armas blancas, y gritan á una voz:*)

Venecia y libertad!!!

(*Los soldados de la guardia, los que habia disfrazados entre el pueblo, y otros que asoman por las bocasealles, contestan al punto:*)

Mueran los traidores!!!

(*Se nota al mismo tiempo gran tumulto en los salones del palacio, y resuenan dentro los gritos de:*)

Traicion!... traicion!!!

(*Ciérranse de golpe las puertas: un senador aparece*

en el balcon de en medio, escoltado de dos soldados con picas, y despliega el estandarte de la república, clamando al pueblo:)

San Márcos y Venecia!... viva la república!...

MUCHAS VOCES EN LA PLAZA.

Viva! ... viva!!!

(*Crece el estrépito y la confusion: suena una campana á vuelo, tocando á rebato; los conjurados y los soldados pelean un momento; el pueblo huye por todas partes.*)

CONJURADOS.

Nos han vendido!...

OTROS.

Sálvese el que pueda!

SOLDADOS.

A ellos!...

CONJURADOS.

Al puente de Rialto!... al puente!...

(*Abrense paso: la mayor parte de la tropa los sigue.*)

SOLDADOS.

Mueran los traidores!!!

OTRAS VOCES.

(*A lo lejos, y por el mismo lado por donde los conjurados se han ido:*)

Mueran!!!...

(*Sigue oyéndose adentro el estrépito de las armas.*)

ESCENA X.

COMANDANTE.

(*Animando desde la plaza á los suyos.*)

Corred, volad... y que no escape uno!

PEDRO MOROSINI.

(*Sale del palacio ducal, seguido de los otros dos presidentes, y atraviesa velozmente la plaza, diciendo:*)

Al tribunal... al tribunal los que escapen con vida!

FIN DEL ACTO CUARTO.

ACTO QUINTO.

El teatro representa la sala de audiencia del tribunal de los Diez, de aspecto opaco y lúgubre: en el promedio formará una especie de media luna, en que estarán colocados los jueces, los tres presidentes al frente, con una mesa delante, y los demas á los dos lados. A una punta, á la derecha de los jueces, y un poco mas bajo, el asiento y bufete del secretario. Encima del estrado del tribunal habrá escrito: *justicia.* A mano izquierda de los jueces se verá la puerta del cuarto del tormento, con este letrero: *verdad;* y á la derecha otra, cubierta con una cortina negra, que conduce al cuarto del suplicio; encima esta palabra: *eternidad.* A un lado y otro de la escena habrá varias puertas, por donde entran y salen los testigos y demas actores: una compuerta en el suelo indica la entrada de las cárceles subterráneas.

Es de noche: una lámpara antigua alumbra escasamente la estancia. Sobre la mesa de los presidentes se ve un libro, una escribanía, la urna de los votos, y un relox de arena.

ESCENA I.

PEDRO MOROSINI, LOS OTROS DOS PRESIDENTES, LOS JUECES, EL SECRETARIO.

SECRETARIO (*levantándose*).

Si pareciese al tribunal, leeré las resoluciones acordadas, antes de extenderlas en debida forma.

(*Los tres presidentes indican consentir; y el secretario lee:*)

«El cadáver de Márcos Querini, antiguo se-
ador, muerto con las armas en la mano á la
abeza de los traidores, será expuesto al pú-
lico en un cadalso afrentoso, entre las dos
olumnas.»

«Por lo que respecta á Jacobo Querini, si acaso
obreviviese á sus graves heridas, será degollado
úblicamente en la plaza para terror y ejemplo.»

«Se pregonará la cabeza de Boemundo Thié-
polo y la de los demas prófugos; ofreciendo
premios y mercedes al que los presentare
muertos ó vivos; y si fuese alguno de sus cóm-
plices, indulto y perdon.»

«Se enviarán órdenes ejecutivas á los en-
viados de la república, y á los agentes secre-
tos del tribunal en todas las naciones: donde
quiera que se presentare Thiépolo ú alguno
de los principales reos, se ejecutará la senten-
cia de muerte contra ellos, ó provocándolos á
desafío bajo cualquier pretexto, ó por algun
medio oculto; pero cuidando luego de que lle-
gue á entenderse que no han logrado escapar,
en ninguna parte de la tierra, al justo brazo
del tribunal.»

«En cuanto á los demas nobles, promotores
de la conjuracion, queda á la prudencia y dis-

cernimiento del tribunal determinar los que hayan sido mas culpables, ó los que ofrezcan para lo porvenir motivos mas fundados de temor y sospecha: estos serán ajusticiados en el cuarto secreto del tribunal, y sus cadáveres expuestos, cubiertos con un velo negro, y este letrero al pecho: *traidor á la república.* »

« Los nobles de menos valer serán desterrados, y enviados separadamente á las islas mas distantes y á las regiones menos sanas pertenecientes á la república, bajo pena de muerte, si volviesen á presentarse en Venecia. »

« Los marineros y soldados, los artesanos y gente vulgar, que seducidos por los descontentos han tomado parte en la conjuracion, serán tratados con indulgencia, para no hacer odiosa la justicia con tantos castigos. — Se concederá á todos gracia de la vida; pero los mas díscolos y bulliciosos serán ahogados de noche en el canal de Orsano. »

« Los soldados de Padua, que rindieron las armas antes de combatir, y los rebeldes que se entregaron en el puente de Rialto, al proclamar el Dux *amnistía y olvido,* no serán procesados ni perseguidos por ahora: solo se cuidará de observar su conducta, para castigarlos severamente á la mas leve falta; enviándolos desde luego á la armada y ejército, para que pur-

quen su delito en las empresas mas arriesgadas.»

« Quedan proscriptas, de ahora y para siempre, la familia de los Thiépolos y la de los Querinis: sus nombres y sus armas se borrarán por mano del verdugo donde quiera que se encontraren; sus palacios serán arrasados, destruidos sus cimientos, y hasta los escombros y el polvo arrojados al mar. — Jamas podrán reedificarse sus casas, ni renovarse su apellido, ni pisar el territorio de la república ninguno de sus descendientes: ellos, y sus hijos, y los que de ellos nacieren, hasta la última generacion, quedan condenados perpetuamente á la execracion pública. »

MOROSINI.

Es necesario pasar inmediatamente al Dux copia reservada de todo lo que resulta contra el embajador de Génova, como uno de los principales autores de tan infernal trama. — Asi se logrará que se renueven con mas empeño las muestras y protestas de amistad, á fin de alejar toda sospecha de resentimiento, ínterin se reunen los medios necesarios para vengar con las armas el agravio hecho á la república.

PRESIDENTE 2°.

Tambien seria yo de dictámen se propusiese al Dux y á su consejo, que vista la gravedad del caso presente, y que casi de milagro

se ha salvado Venecia, se establezca un aniversario solemne, para dar gracias al Altísimo, en semejante dia, por tan señalada merced.

PRESIDENTE 3°.

Me parece esa resolucion tanto mas acertada, cuanto conviene grabar en el ánimo del pueblo la memoria de este ejemplar, y recordarle que hay una Providencia que vela por la conservacion de los imperios.

JUECES.

Aprobado... aprobado.

SECRETARIO.

Falta por dar la sentencia contra Rugiero... aprehendido como uno de los fautores de la conjuracion, la noche antes que estallase.

PRESIDENTE 2°.

¿Está todo pronto para celebrar el juicio?...

SECRETARIO.

Todo.

MOROSINI.

Mas si al tribunal le pareciere suspender por ahora...

PRESIDENTE 2°.

¿A qué?... Los magistrados descansan administrando justicia.

(*Todos dan muestras de conformarse.*)

MOROSINI.

Abrese el juicio. —

SECRETARIO (*siéntase*).

)espues de cotejar detenidamente las dos laraciones de los ministros secretos del tri- al, que este ha oido ya en su anterior au- ıcia, resultan del todo conformes, sin que :repen en la circunstancia mas mínima. — o y otro la ha ratificado despues con jura- nto, sometiéndose, en caso de ser falsas, á)ena de los calumniadores.

Asi de su contexto como de los demas indi- ıs, resultan contra Rugiero los tres cargos ;uientes: (*lee.*) « 1°. Haberse reunido de se- eto con los autores de la conjuracion en el lacio del embajador de Génova y en el de la milia Querini.—2°. Haber manifestado él mis- o ser uno de los principales conspiradores, ciéndolo asi á Laura Morosini, hija del sena- or del propio nombre, pocos momentos an- es de ser aprehendido por los ministros del ibunal. — 3°. Haber efectivamente seducido ganado á los extrangeros que militan bajo us banderas, á fin de que volviesen contra la epública las mismas armas que esta les con- iara para su defensa. »

El primer testigo, vehementemente indiciado le complicidad, es el soldado Julian Rossi, que ha acompañado á Rugiero en todas sus empre- sas, y que habitaba en su misma casa.

MOROSINI.

Comparezca.

(*Toca la campanilla, preséntase un subalterno del tribunal, recibe en secreto la órden del secretario, y va por el testigo.*)

ESCENA II.

DICHOS, ROSSI.

SECRETARIO.

¿Cómo te llamas?

ROSSI.

Julian Rossi.

SECRETARIO.

¿Qué edad tienes?

ROSSI.

Cuarenta y tres años.

SECRETARIO.

¿De dónde eres natural?

ROSSI.

De Módena.

SECRETARIO.

¿Tu profesion?

ROSSI.

Las armas.

SECRETARIO.

¿Cuánto tiempo ha que entraste al servicio de Venecia?

ROSSI.

Cuatro años... poco mas ó menos.

SECRETARIO.

¿Con qué capitan?

ROSSI.

Con Rugiero.

SECRETARIO.

¿Le conocias mucho tiempo antes?

ROSSI.

Si le conocia!... y le queria como si fuese mi hijo.

SECRETARIO.

¿Qué relaciones tan íntimas han mediado entre ambos, para ser tú el único que morase con él?

ROSSI.

Eso seria largo de contar... Él me habia salvado la vida en el combate de Ferrara... no es como otros *condottieros*, no: por salvar á cualquiera de los suyos, derrama él su sangre... y yo, como hombre agradecido, le habia pedido un favor no mas... no apartarme de él en mi vida. ¿Hay en eso algo de malo?... Él es tan bondadoso, que me dijo que sí.

SECRETARIO.

¿Qué personas entraban en su casa?

ROSSI.

Muchas.

SECRETARIO.

¿Quiénes?

ROSSI.

Sus soldados para bendecirle, y los infelices que socorria.

SECRETARIO.

¿Mas no tenia trato ni comunicacion con algunas personas sospechosas?... ¿Porqué no responde?

ROSSI.

Porque no entiendo esa pregunta.

PRESIDENTE 2°.

¿Sabes la pena que te aguarda, si faltas en un ápice á la verdad?

ROSSI.

Señor, yo no falto á ella... ¿pero cómo he de decir lo que no sé?

SECRETARIO.

¿No recuerda haber dicho, hace poco tiempo, que estaba pronto á obedecer las órdenes de Rugiero, en cierta empresa muy aventurada?...

ROSSI.

¡Yo!... No me acuerdo de haber dicho tal cosa.

SECRETARIO.

Una noche...

ROSSI.

No por cierto.

SECRETARIO.

Delante de una muger...

Menos.

Estando

No me
que har
la pura

¿Y
pir

Ta
qu

na

do á delatarl
ué baja lo

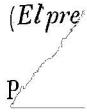
ue hacen

res-

mi

al-
a á

e...
yo
mí
ale
e


(El pre
P